VERTUS GUERRIÈRES

DU MÊME AUTEUR

L'Armée de la Guerre. — (Les Officiers. — Les Soldats. — La liaison au combat. — L'héroïsme de nos troupiers. — Chasseurs à Pied. — Cyclistes. — Marsouins. — Troupes d'Afrique. — Engagés volontaires. — Automobilistes. — Les Vieux. — Conseils de Guerre et Mercantis. — Groupes spéciaux. — La Durée de la Guerre, etc., etc.)

In-16. (Septième mille) **4 50**

L'Armée de 1917. — (Le chef de corps. — Le troupier. — Officiers de troupe. — Le chef de bataillon. — Le commandant de compagnie. — Sous-officiers. — Le caporal. — Mitrailleurs. — Téléphonistes. — Joyeux. — Crapouilloteurs. — Infirmières. — Le poète de la guerre. — Les progrès de notre infanterie. — Le poilu et les journaux.)

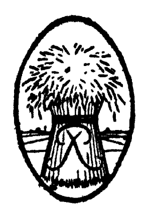
In-16. (Troisième mille). **4 50**

L'Officier et le Soldat français. — (Le Combattant. — Le Chef. — La rouspétance. — La discipline du front. — Les qualités et les devoirs de l'Officier. — La valeur de nos cadres. — Le rôle du Sous-Officier — Les vertus du Soldat. — Ames de Chefs. — Fantassins. — Artilleurs. — Motocyclistes. — Soldats du Maroc. — Volontaires. — Cavaliers. — Demain, etc., etc.)

In-16. (Deuxième mille) **4 50**

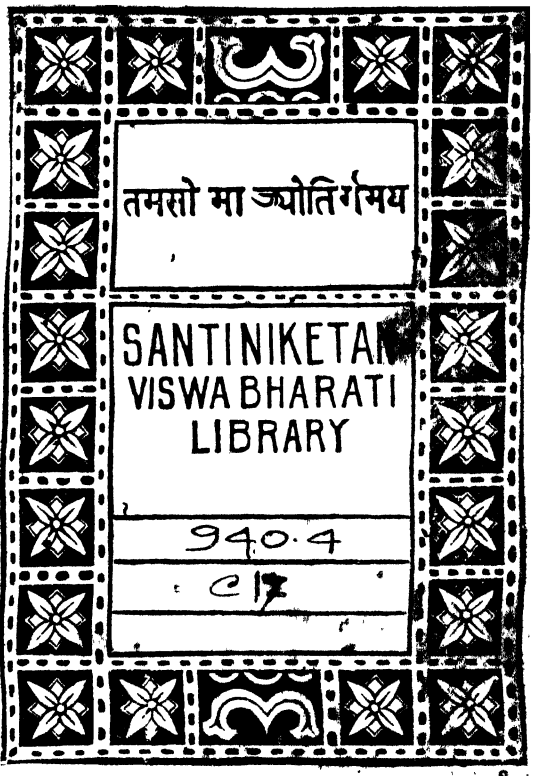
CAPITAINE Z...

VERTUS GUERRIÈRES



PAYOT & Cie, PARIS
106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1918


तमसो मा ज्योतिर्गमय
SANTINIKETAN
VISWA BHARATI
LIBRARY
940.4

PRÉFACE

Un sceptique a écrit ceci : « Il y a, sous les armes, une grande dignité de vie. Le devoir y est clair et d'autant mieux déterminé que ce n'est pas le raisonnement qui le détermine. »

La dernière de ces propositions est une plaisanterie, et une véritable plaisanterie de sceptique, car elle est fausse de tous points. Le métier de soldat a ceci de net, à mes yeux de soldat, que tout au contraire y est fixé par le raisonnement et par la nécessité. Il suffit de chercher et de découvrir les raisons des faits et leur enchaînement, et c'est précisément à quoi un sceptique ne peut jamais parvenir, car il voltige, papillonne et glisse à la surface des choses sans en voir les causes ni le développement.

Il n'est rien dans la vie du militaire, et en particulier dans l'action de ce militaire absolu et définitif qu'est le combattant, qui ne soit fondé en raison, car tout est établi sur une base, dans un but définitif, précis, indiscutable et nécessaire : *Éviter la sujétion et l'esclavage à un peuple*. Et ceci dit tout, explique et sauve tout. Cette fin dernière de tant d'actes, de travaux et d'efforts parfois difficiles à saisir ou à admettre, est la consécration, la raison suffisante, l'explication totale : il n'est pas de discussion possible devant la nécessité.

Le militaire, par ses travaux, sauve le sceptique, défend ses biens, sa famille et sa liberté.

Qui plus est, et tout ce livre est consacré à le prouver en analysant certains points de détail de la vie du militaire combattant, il n'est pas d'acte de ce combattant qui ne soit explicable, qui n'ait son efficacité propre, ses raisons particulières. La vie du militaire n'est pas celle d'un ahuri, d'une brute : c'est

celle d'un homme surélevé au-dessus des buts communs de l'humanité et qui peut et doit toujours raisonner, s'il veut réussir dans ses entreprises et remporter des succès.

Que cette vie militaire raisonnée dans tous ses détails soit parfois difficile à comprendre sous cet angle de la raison, je l'admets. Mais que le principe général qui la fonde, à savoir le sauvetage de la nation, des citoyens et de leur patrimoine, reste comme ignoré de certains, voilà l'incompréhensible à mes yeux et le véritable crime contre l'esprit, contre l'intelligence de la réalité, voire contre le simple bon sens.

Cependant trop de gens, dans les pays libres, avaient oublié ce principe fondamental de l'existence des nations. Et trop de gens encore semblent ne pas l'avoir compris.

Il faut oser le dire : deux catégories d'hommes demeurent, dans chaque pays, séparées pendant la guerre comme au temps de la paix : les anciens antimilitaristes, dont un très petit nombre en vérité semble avoir re-

nié ses anciennes idées, et d'autre part les patriotes, prêts à marcher partout et toujours.

Les anciens antimilitaristes ont presque tous choisi un masque, qui celui du sceptique, qui celui de la discussion critique, objective, comme ils disent, qui celui de la lassitude ou de la haine du sang répandu...

Sous leur déguisement ils ne trompent que les sots et les lâches. Pour ma part, lorsque je rencontre un de ces antimilitaristes honteux, je le perce rapidement à jour : ils ne sont pas difficiles à disséquer.

Ce sont des bêtes dangereuses, qui sèment le doute et le découragement. Ils attaquent sournoisement l'armée, qui les garde et les protège. Leurs vieux refrains, leurs plaisanteries éculées intéressent les benêts et les êtres veules qui ne se sont pas élevés à la hauteur des nécessités de la guerre. Ce sont des corrupteurs. Les criminels que l'on a arrêtés en 1917 ne sont pas les seuls qui devraient aller au poteau d'exécution.

Je connais et repère d'autant mieux les antimilitaristes, que j'ai eu cet étrange succès de voir beaucoup d'entre eux venir à moi. — Ils tombaient bien! — Voici les raisons de leur erreur :

Ce livre, et tous ceux que j'ai donnés sur l'armée, ne sont pas l'œuvre d'un antimilitariste, d'ancienne ou de fraîche date. Cependant parce que j'ai l'esprit libre, que j'ose critiquer les grands chefs et les petits, les vices ou les défauts d'une institution admirable en son ensemble, les lenteurs de l'administration et des bureaux militaires (qui valent tout de même au moins autant que les bureaux civils) ou les erreurs de certains états-majors, parce que je ne suis inféodé à aucun parti politique, j'ai été loué, complimenté, félicité par certains embusqués ou ennemis plus ou moins avoués de l'armée, qui m'ont tendu la main (j'ai gardé la mienne dans ma poche) et m'ont félicité de mes critiques concernant l'armée et certains de ses chefs. Je les ai remerciés de leur approba-

tion et je les ai engagés à critiquer pareillement l'élément civil dont ils font partie. Nous ne sommes pas allés plus loin.

Que certains de mes approbateurs ne s'égarent pas : je suis militaire et même militariste. J'apprécie fortement l'armée, comme étant la seule chose à peu près proprement organisée que j'aie encore rencontrée dans mon pays après seize ans de vie intellectuelle, d'expériences et de désillusions.

Je sais, pour l'avoir vu, qu'il existe dans l'armée des gens modestes, probes, désintéressés ; je sais qu'on y trouve quantité de gens honnêtes et parfois des hommes très intelligents. Je n'éprouve pas le même enthousiasme pour la plupart des membres des professions civiles qu'il m'a été donné d'étudier.

Par-dessus le marché, j'ai vu ces militaires professionnels à la guerre, et je les ai vus se faire superbement tuer.

Quand ils ont été presque tous morts, on les a remplacés comme on a pu, car le pays

et le gouvernement n'avaient pas voulu prévoir la guerre et nous manquions d'officiers de complément. Le résultat de cette transformation du corps des officiers ne m'a pas semblé si excellent, que j'aie cru devoir me féliciter de ce remplacement progressif des militaires de carrière par des civils.

Je ne suis pas en admiration constante devant les facultés de commandement des civils transformés en officiers. Les officiers de carrière, en général, commandent mieux, ont beaucoup plus de tact pour manier les hommes et surtout pour diriger les officiers qui leur sont subordonnés. Quatre-vingt-dix sur cent des officiers de métier demandent plus, obtiennent plus, et fatiguent moins leurs sous-verges et leurs hommes que beaucoup d'officiers de réserve. (Je parle des véritables officiers d'avant la guerre et non des sous-officiers parfois trop rapidement promus officiers.)

Or, remarque-le bien, lecteur, celui qui te parle est un civil devenu officier au cours de

la guerre et qui reprendra son chapeau melon le lendemain de la paix. On acceptera donc que je suis un témoin impartial, puisque mon intérêt personnel me pousserait plutôt à faire l'apologie des officiers de réserve et des officiers de fortune comme moi, lesquels font d'ailleurs très proprement leur petite affaire, je le reconnais hautement.

Mais puisqu'il s'agit d'une question de nuances, de degré, je persiste à le répéter : en général, je préfère être commandé par un officier de carrière que par un civil.

On le voit, on le comprend donc bien : ce livre n'a pas été écrit par un adversaire de l'armée. J'ai tenu à le dire, car depuis deux ans, je sens, je perçois, je comprends de plus en plus que les ennemis de l'armée, dissimulés, honteux, jaloux, craintifs ou sournois, sont moins rares qu'on a voulu le dire.

Dans une crise où, si nous n'arrivons pas à imposer notre volonté à l'Allemagne, tout doit périr de ce que nous aimons et de ce qui fait notre grandeur et notre liberté, les anti-

militaristes, eux, ne pensent qu'à leurs vieilles haines, à leurs anciennes aigreurs. Hommes d'un autre temps, étrangers à ce qui fait l'énorme et le terrible de celui-ci, ils recuisent dans l'ombre leurs arguments périmés, leurs infâmes, leurs périlleux venins.

« Un fils qui a renié sa mère », comme a dit Barrès de l'un d'eux.

Mais nous ne les laisserons pas seuls parler. Si nous souffrons, si nous mourons, nous voulons que l'on sache pourquoi, comment et dans quelle pensée nous avons lutté, nous nous sommes sacrifiés.

Et tout d'abord, nous ne sommes pas les soldats de Barbusse, ces espèces d'hallucinés hagards, ces moitiés d'homme, ces ahuris qu'il dépeint dans *le Feu*, cet étrange tableau d'une escouade qui vit toute seule, séparée du reste de la nation et de ses chefs, et même du reste de sa section et de sa compagnie, ce qui est invraisemblable, impossible et absurde.

Nous sommes des soldats, nous. Des soldats encadrés, commandés, qui faisons par-

tie d'une unité, d'un groupe, de la 3e compagnie du Ne bataillon de chasseurs, *troupe d'élite et de choc. Tandis que M. Barbusse,* quoique engagé volontaire et cité à l'ordre, n'a jamais été qu'un deux cinquièmes de soldat; il n'a jamais été un troupier, il n'a jamais été un porte-baïonnette, un pelleteur, un piocheur, il n'a jamais pris part aux corvées les plus pénibles, aux travaux de nuit, aux transports de rondins, il n'a jamais attaqué, chargé, il n'a jamais été qu'un infirmier. Il n'a vu la guerre que d'un certain arrière où le moral fut rarement excellent, l'arrière des secrétaires, des cyclistes, des cuisiniers et des poivrots. Ce que M. Barbusse décrit, il le peint de chic, d'après des racontars, des on-dit, d'après les conversations imbéciles de ces braves, bons et faibles troupiers qui ne sont véritablement eux-mêmes que lorsqu'ils sont pris, mis dans le rang et bien regardés en face par un homme énergique et qui ne craint pas de commander.

Ce que M. Barbusse a vu de la guerre,

étant infirmier, ce sont ses sanies, ses plus noires horreurs. *Il* n'a *jamais été à même d'en apercevoir les tragiques beautés et la véritable* grandeur (mais pourquoi tant parler de M. Barbusse, qui n'écrit même pas en français...).

Comme l'écrivait de sa tranchée un sous-lieutenant correspondant de Louis Dimier :

Il ne pleut pas toujours ici ; il y a des jours de grand soleil, des jours où sous un ciel bleu on respire largement. Et c'est ce bleu que M. Barbusse n'a pas vu, c'est ce brin d'idéal que chaque « poilu » garde en lui-même que M. Barbusse n'a pas découvert et décrit. Sans doute nous avons des misères, sans doute on aurait tort de voir en nous des demi-dieux olympiens heureux de la bataille ; nous souffrons, c'est trop vrai. Mais il n'y a pas que la carcasse, et chacun de nous a une âme : de l'âme française. De cette âme formée par de vieilles générations où l'honneur, l'ardeur au combat ne se résout pas en la

crainte du gendarme et la soumission à la fatalité.

Il y a de la bravoure, il y a de la haine il y a de l'espoir!

Il y a toutes les vertus guerrières que j'étudie ici.

S'il n'y avait pas les morts que pleurent les épouses et les mères, disait un blessé russe à Mme Marylie Markovitch [1], *la guerre serait l'état de vie le plus parfait pour l'homme. A la guerre les facultés se décuplent, les sensations aussi. Tout ce qu'il y a en nous de meilleur : activité, décision, fermeté, maîtrise des autres et de soi, se développe et entre en jeu. L'égoïsme s'abolit, la mort devient indifférente ou méprisable : le but seul compte. Chacun se sent partie intégrante — et fortement intégrante ! — d'un tout dont il doit et veut assurer le succès. Ainsi chacune de ses*

1. *Des Tranchées aux Paradis de la Riviera russe*, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 mars 1917.

pensées, chacun de ses actes prend une importance capitale par laquelle sa personnalité s'affirme et s'accroît. La guerre est à la fois le triomphe de l'individu et de la collectivité, de l'obéissance et de l'initiative, toutes choses qui, dans la vie ordinaire, semblent opposées ou du moins incompatibles.

Voilà ce que ne comprennent pas, ce que ne comprendront jamais les antimilitaristes. Car toutes les vertus militaires ont pour base le mépris de la mort, et les antimilitaristes sont toujours des lâches, qui ont peur de la mort et détestent la guerre parce qu'ils ont horreur de souffrir.

M. R. Brice a raconté dans le *Mercure de France* du 1er janvier 1917 une leçon du général de Castelnau, qui montre au contraire où se trouve la véritable tradition, la tradition guerrière et française, celle qui apprend tous les devoirs, toutes les vertus viriles en apprenant simplement à mourir :

Pendant la première semaine de juillet 1914, la 11e division du 20e corps manœuvrait au camp de Mailly. Cette division venait de Nancy où elle tenait garnison : elle se composait des 26e, 37e, 69e et 79e régiments d'infanterie. Elle était depuis longtemps fameuse dans l'armée. Par la qualité de ses chefs, la discipline de ses soldats, leur entraînement méthodique et rigoureux à la guerre, elle avait, en temps de paix, mérité le surnom de Division de Fer *qui rendait hommage à son endurance et à sa force.*

Ce jour-là, au grand flamboiement du soleil de midi, la bataille fictive développait son dernier acte. Débouchant des boqueteaux où ils étaient dissimulés, les bataillons venaient de donner l'assaut. On voyait les lignes rouges des soldats courir sur la pente des mamelons où s'alanguissait une herbe rare.

Un clairon sonna : « Halte-là ! » puis, donna le signal de la fin de la manœuvre. Les troupes, fractionnées pour le combat, se groupèrent au commandement de leurs chefs.

Un hussard vint, au galop, convoquer les officiers à la critique des opérations. Le point de réunion était une hauteur dénudée qui dominait le terrain sur lequel la division venait d'évoluer.

Lorsqu'une nombreuse compagnie s'y fut rassemblée, les généraux qui avaient observé la manœuvre parurent à la tête de leurs cavaliers d'escorte. Ils s'appelaient de noms qui retentiront à jamais dans l'Histoire. C'étaient le général Balfourier, commandant la division de Nancy, le général Foch, commandant le 20e corps d'armée, le général de Castelnau, sous-chef d'État-Major général.

Les conversations particulières cessèrent aussitôt. Un respectueux silence plana.

—Messieurs, voulez-vous avoir l'obligeance de former le cercle, fit le général Balfourier en mettant pied à terre.

Un air de bonté paternelle, une grande simplicité de tenue et de maintien caractérisaient le chef de la Division de Fer. On eût dit qu'il plaçait toute sa coquetterie dans le

souci de ne pas dissimuler son âge ; ses cheveux, la moustache et la barbiche qu'il portait à l'impériale suivant la mode des vétérans de 1870 étaient d'une blancheur de neige ; mais le regard très pénétrant qui brillait derrière le binocle conservait l'éclat de la jeunesse. Il était impossible de s'y tromper : l'âme qui s'exprimait par des yeux aussi clairs était celle d'un énergique et loyal soldat.

Les officiers placés, la critique commença. Les deux généraux de brigade exposèrent successivement le thème tactique qu'ils avaient eu à interpréter sur le terrain ; ils expliquèrent les dispositions qu'ils avaient prises et énumérèrent les ordres qu'ils avaient formulés. Ensuite le général Balfourier fit un récit résumé de la manœuvre et l'agrémenta de quelques appréciations indulgentes. Dès que le général Foch prit la parole, la conférence perdit le caractère de causerie bénigne qu'elle avait présenté jusqu'alors. Il parla en maître de l'art de la guerre, reprenant une à une

les données du problème, mettant en relief les difficultés à résoudre, énumérant les solutions possibles, les discutant à coups de clairs arguments, et terminant sa démonstration par un jugement précis et décisif. Il ne m'appartient pas, à moi qui suis un profane, d'émettre une opinion sur la valeur de cette critique : mais il suffisait d'observer l'auditoire pour savoir combien les enseignements de l'ancien directeur de l'École de guerre étaient appréciés. Tous les regards des assistants étaient fixés sur son mâle visage, au modelé délicat ; chacun suivait les idées dans le reflet de ses yeux bleu d'acier ; chacun cueillait avidement les paroles sur ses lèvres où tressaillait une fine moustache grise, une moustache à la française.

Ce rappel d'un épisode précédant de quelques jours la Grande Guerre n'offrirait qu'un faible intérêt, s'il ne comportait une scène émouvante pour qui la commente aujourd'hui. C'était le tour du général de Castelnau d'entrer dans la lice oratoire. Je

l'avais observé curieusement. Jusqu'alors il avait écouté en silence, sans esquisser un geste d'approbation. Cet homme court, trapu, immobile, me donnait l'impression d'une force tenace, à la façon d'un tronc d'arbre indéracinable. Il leva la tête dès que le général Foch eut cessé de parler, et fixant le colonel de Cissey, du 69ᵉ régiment d'infanterie :

— Où vouliez-vous mourir, colonel ? demanda-t-il d'une voix grave.

Le colonel de Cissey esquissa un sourire et fit, de la main, un geste évasif. Il estimait que cette interpellation était une brimade. Il préférait n'y pas répondre. La plupart des assistants manifestaient, comme lui, un étonnement ironique.

La voix reprit, d'un ton impérieux qui retentit encore à mes oreilles :

— Colonel, où vouliez-vous mourir ?

Le colonel ne souriait plus.

Il comprit qu'il ne pouvait se soustraire à la question importune, et il balbutia :

— Mais..., je ne sais pas. Je ne voulais pas mourir.

Se croisant lentement les bras sur la poitrine, le général de Castelnau toisa du regard celui qui venait de faire cette pitoyable réponse. Pour apprécier la mimique, il eût fallu voir les deux interlocuteurs en présence : la petite taille du général semblait défier la longue stature du colonel, — tel un pygmée affrontant un géant.

— Comment ? Vous ne savez pas ? s'écria le général. Vous ne savez pas que, pour un soldat, il y a un moment où il ne lui reste plus qu'à mourir ?

Sa voix s'adoucissait. Elle avait le timbre attristé des reproches affectueux d'un père à son enfant.

Un nuage passa sur l'assemblée. Ces officiers n'étaient pas accoutumés à pareille évocation de la mort à propos d'une critique de manœuvre.

Elle leur causait la même impression de

malaise que la présence d'un intrus dans une réunion d'amis.

Le général de Castelnau s'en aperçut. Il tint à s'expliquer sur ce propos que beaucoup de ses auditeurs voulaient considérer comme une boutade. Et, s'adressant à tous, il dit :

— Vous vous étonnez, Messieurs, de la question que je viens de poser au colonel de Cissey. Vous vous êtes préparés à conduire de savantes opérations de guerre ; mais vous êtes-vous jamais décidés à mourir? Il le faut cependant. C'est l'essentiel de notre métier. L'honneur militaire n'est pas l'honneur mondain. Il ne se satisfait pas au premier sang. Le devoir qu'il nous impose n'a qu'une limite, la dernière de toutes, celle après laquelle nous ne pouvons plus que ranimer les âmes par le souvenir de notre exemple, celle où notre intelligence, notre volonté, notre énergie, notre courage sont anéantis : cette limite-là, c'est la mort !

— Décidément, il n'est pas folâtre, le grand chef, murmura un artilleur, mon voisin.

— *La retraite peut parfois être une manœuvre qui permet de ressaisir et regrouper ses forces en vue d'un nouveau combat. Elle ne doit jamais être une fuite. Dans toute action malheureuse, il y a une ligne qu'il n'est pas permis de dépasser, sous peine d'être indignes de notre sang français, indignes de notre rôle de soldats, indignes de la confiance que la Patrie a placée en nous. Derrière elle est le gouffre où sombrerait notre honneur. Cette limite d'extrême résistance, Messieurs, c'est l'endroit où l'on se fait tuer.* On peut mourir n'importe où. On ne se fait tuer que là. *Le choix de cette position est d'une importance considérable, car elle constitue la capitale de chaque bataille. Tout le système des opérations dépend de sa solidité. Pour la déterminer, il est indispensable de connaître parfaitement le terrain sur lequel on est engagé et les moyens dont on dispose. C'est par de telles décisions que se révèlent la Science et la valeur des chefs. Voyez, Messieurs, quel sentiment de fierté on doit éprou-*

ver lorsqu'on se sait capable de prononcer ces mots :

— Quoi qu'il advienne, je resterai là !

Le général de Castelnau se transfigurait. Nous n'avions plus devant nous un arbitre discutant une manœuvre, mais un apôtre qui prêchait la sublime religion du Devoir. On le sentait animé d'une foi massive, inébranlable. Son discours ardent entraînait l'auditoire et l'emportait vers les cimes.

— Laissez-moi exposer toute ma pensée, disait-il. Il est brave de décider l'opportunité d'une noble mort ; il est nécessaire d'en prévoir le lieu. Il y a plus encore : il faut savoir comment mourir. La mort d'un soldat ne doit pas être un vain sacrifice, une sorte d'acte passif qui rappellerait la résignation de ces gladiateurs terrassés s'offrant d'eux-mêmes au couteau. Cette suprême ressource du combattant qui ne veut plus reculer, je la vois comme l'explosion de toutes ses forces, le feu à la poudrière. Lorsqu'il n'y a plus qu'à mou-

rir, Messieurs, il reste encore à mourir puissamment.

Il se tut un instant, puis, apaisé, changeant de ton, il reprit avec bonhomie :

— Pardonnez-moi ce discours. Je me suis laissé entraîner par mon sujet comme un vieux cheval d'armes par la sonnerie de la charge. Mes paroles étaient certainement inutiles. Vous connaissez tous l'étendue de votre mission et vous êtes résolus à l'accomplir jusqu'au bout. Le colonel de Cissey avait raison de me répondre qu'il ne voulait pas mourir. Ce qu'il voulait, c'était vaincre. La mort ne sauve que l'honneur ; la victoire sauve le pays. Mais la ferme décision de mourir plutôt que de reculer donne la mesure de notre force morale, de cette force qui fait, seule, la valeur d'une troupe. *Cultivons-la, Messieurs, dans notre cœur, dans le cœur de nos soldats, cette qualité qui engendre les héros et qui, à l'heure de la bataille, assurera la suprématie de nos armes. Voilà ce que je tenais à vous rappeler à propos d'un simple*

exercice. J'ai parlé un peu rudement. La leçon n'en sera que meilleure.

Il fit du regard le tour de l'assemblée. Lorsqu'il eut inspecté tous les visages, lorsqu'il eut vu une flamme briller dans tous les yeux, il parut s'épanouir, et se tournant vers le général Balfourier, il le pria gentiment de rendre la liberté à ses auditeurs.

Deux mois plus tard, presque jour pour jour, sur ce même terrain de Mailly-le-Camp où avaient retenti les mâles paroles du général de Castelnau, la résistance de nos troupes brisait l'élan de l'invasion allemande.

Vers le même temps, une balle de shrapnell frappait au cœur le colonel de Cissey qui défendait — victorieusement — une des positions du Couronné de Nancy.

Était-ce une simple coïncidence, ou devons-nous croire à quelque merveilleuse prophétie ?

Qu'ajouter à ces paroles du général de Castelnau ? Voilà le bréviaire, l'évangile grâce

auquel nous et nos aînés avons sauvé le pays.

Rappelons encore les paroles de Joffre qui enflammèrent l'armée, de l'Ourcq aux Vosges, en septembre 1914 :

Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière ; tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles aucune défaillance ne peut être tolérée.

Ces paroles sont valables pour toutes les batailles. Ce sont celles qui ont plané, encore, sur les soldats de Roye, de l'Yser, de Verdun et hier encore sur ceux de la bataille en avant d'Amiens. Chaque fois qu'un combat s'engage, le combattant doit croire que c'est le combat décisif de la guerre. Et plus rien ne doit modérer son ardeur.

Avec nos soldats de France, c'est ce qui arrive chaque jour. Ils ont tout donné. Ils ont offert l'exemple de toutes les vertus. Ils n'ont pas seulement sauvé la France : ils l'ont couverte d'une gloire nouvelle, ils l'ont illustrée à jamais.

Juillet 1918.

VERTUS GUERRIÈRES

L'ACCEPTATION

L'autre jour à la popote le sous-lieutenant Laurens, banquier de son état et psychologue de sa nature, déclara sentencieusement :

— La guerre nous aura appris bien des choses. Tenez, après la paix, si quelqu'un m'interpelle d'une voix stentoréenne et me hurle aux oreilles : « Laurens, vous n'êtes qu'un imbécile ! », je joindrai les talons, les mains sur la couture du pantalon, et je répondrai : « Parfaitement, mon commandant ! » Car je sais maintenant accepter toutes les appréciations et les rebuffades de mes supérieurs.

Cette boutade exprime une vérité plus générale : non seulement nous admettons qu'on nous engueule, pourvu que l'on ait au moins un galon de plus que nous, mais nous avons même appris

à accepter toutes les choses, événements, hommes, commandements, catastrophes, vérités ou erreurs, sinon avec une parfaite égalité d'humeur..., du moins avec une obéissance entière. Et nous voilà loin de nos caprices et de nos révoltes du temps de paix.

La guerre est la grande école de l'acceptation. Tout ici vous vient du dehors, les ordres, les projets, le moment de l'entreprise, son échec ou sa réussite. Vous devez à tout moment vous adapter, vous plier à quelque chose d'inattendu, un inattendu qui vous surprend, vous irrite, qui vient à la traverse de vos projets et contrecarre vos désirs, vos sentiments, vos idées personnelles.

C'est le jour où l'on croit attaquer que l'on vous garde en réserve. Lorsque l'on a commencé son repas, il faut l'interrompre et filer dare-dare parce que la première ligne a flanché... On croit partir au repos, c'est Verdun qui commence. On n'a jamais ce que l'on espérait, ou bien on l'obtient au moment où on ne l'attendait plus...

C'est ce qui explique les protestations, la rouspétance, les critiques dont chaque ordre nouveau est l'objet : le subordonné s'était fait une opinion sur le travail du lendemain, sur la suite à donner à l'affaire ; voici que le supérieur intervient et impose une solution, un plan tout différents ; le

subordonné exécutera, mais il se donne tout le temps de déclarer que ses idées à lui étaient bien préférables. Quoi de plus naturel ? Une armée qui rouspète est une armée qui pense, et le jeune capitaine qui trouve idiotes les indications de son colonel avait sans doute en réserve d'autres directives, qu'il eût appliquées s'il eût été à la place de son chef.

Ce jeune capitaine accepte en grognant. Et comme il a l'esprit habitué à la critique, comme il a déjà réfléchi sur les problèmes de tactique ou d'organisation sur lesquels portent les ordres, il ne peut s'empêcher d'appliquer ses facultés critiques à la réalisation du détail.

Il conserve son initiative dans un domaine restreint. C'est l'obéissance, la discipline à la française : chacun tient à exercer entièrement les fonctions de son grade, beaucoup se sentent des âmes de chef, et l'organisation naît de ce concours des intelligences en apparence opposées les unes aux autres, mais que le régime de l'armée a coordonnées, unifiées, disposées pour leur maximum de rendement.

*
* *

Que ne faut-il pas accepter à la guerre ?

Et tout d'abord la guerre elle-même. Cette

invention saugrenue de l'homme en mal de folie et de noirceur, qui le pousse à projeter des fragments d'acier à travers les espaces pour perforer son semblable, l'endommager, le blesser et finalement se réjouir de ses souffrances et de sa mort.

Qui de nous, aux armées, n'a compris l'idiotie criminelle de la guerre ? Ne sommes-nous pas plus pacifistes que les plus utopistes de nos pacifistes d'avant la guerre, nous qui avons tout vu, tout supporté, l'assaut, le bombardement, la tuerie en masses, l'embuscade, l'assassinat dans l'ombre, nous qui avons vu autour de nous, près de nous, le blessé déchiré, fiévreux, râlant, le mort hideux, abandonné, pourri, momifié parfois, tous ces êtres jeunes qui étaient sentiment, pensée, force, désir, et qui ne sont plus que charogne, vile chair à boucherie, poussière jetée au vent de je ne sais quel avenir. Qui peut aimer la guerre, l'ayant faite, et surtout ayant fait cette guerre formidable, écrasante, sans merci, n'ayant quelque beauté que de son horreur, de l'étendue même de ses crimes et des maux qu'elle engendre, sans nombre, sans limites et tels que l'esprit ne peut s'arrêter sur eux, les fixer sans un trouble, le vertige de l'abîme et de la stupidité.

Cependant nous l'acceptons, cette guerre, nous

la faisons, nous la mènerons jusqu'au bout, jusqu'à sa terminaison naturelle, qui sera la victoire et la fin de toute guerre pour de longues années.

Pourquoi l'acceptons-nous ?

Je n'aime pas les généralités, surtout lorsqu'il s'agit de millions d'hommes. Dans cette armée créée par la mobilisation générale, les cervelles les plus diverses, les âmes les moins semblables sont réunies. Ce qui est vrai de l'un est sans rapport avec son voisin. Prenons la base commune. Tout Français d'âge et de santé convenables doit servir son pays. Ceci passe avant les sentiments, les raisonnements, les exhortations morales. Un fait, un grand fait. On est soldat, comme l'on vit, comme l'on meurt. On n'y peut rien, on n'a rien fait pour cela. Il n'y a pas à discuter, à ergoter. Certains hommes pour vivre plus longtemps suivent une hygiène, avalent des drogues, vont aux eaux, se fatiguent le moins possible. Les mêmes, en temps de guerre, cherchent à s'embusquer : ils ont une ligne de conduite, passent des conseils de révision, s'écartent autant que possible des tranchées et du combat. Mais la plupart des hommes vivent, en temps de paix, sans grand souci de l'hygiène, ils boivent frais quand ils ont chaud, mangent quand ils ont à manger, satisfont leurs désirs quand ils le peuvent et ne font pas

grand'chose pour retarder le jour de leur fin, qu'ils supposent inscrit par avance au grand livre du destin. Les mêmes font la guerre sans trop y penser, parce que tout le monde la fait ; ils l'acceptent comme le paysan accepte la grêle ou l'épizootie : on se lamente un peu et l'on continue à travailler.

Les utopistes supposent à l'homme un pouvoir de révolte qu'il n'a pas. Les révolutions n'ont réussi qu'en face de pouvoirs faibles. Ici, la mobilisation générale a à son service tout l'ordre social. Le conscrit ou le réserviste savent qu'ils ont à choisir entre les risques du combattant ou la certitude absolue d'être fusillé par les gendarmes. Ils acceptent les risques du combattant.

Cinquante raisons variables avec chaque individu s'ajoutent, se superposent à la base énorme que constitue la loi et contribuent à l'acceptation de la guerre pour constituer l'âme du troupier : le désir de rester libres dans un État libre, le sentiment de l'honneur, l'entraînement, le bouillonnement de la jeunesse, la haine d'un ennemi qui a quasiment déshonoré le nom même d'ennemi, l'amour de la terre natale, le respect du passé d'un grand pays comme le nôtre, le sentiment de la solidarité qu'il y a entre les citoyens d'une même patrie, etc., etc. Mais le fond général, le point de départ commun est l'obligation

contenue dans la loi et l'acceptation par l'individu de cette loi nationale.

Les phraseurs peuvent phraser. L'unanimité nationale est d'abord le fruit de la loi, avant d'être faite de bonne volonté, d'intelligence ou de fureur contre le commun ennemi. C'est ce qui montre l'importance d'un gouvernement fort dans les États soumis à des crises du genre de l'actuelle et devant fournir des efforts du genre de ceux que nous fournissons depuis quatre ans. Que l'on suppose, par exemple, ce que deviendrait une armée, l'allemande par exemple, si l'on disait un jour à ses composants : « Vous êtes libres de rester ou de partir. Voulez-vous quitter la tranchée ? » Je crois bien qu'il ne resterait plus dix hommes au kilomètre. Car le sifflement des obus inspire la prudence.

Cependant cette acceptation de la loi, dont il ne faut pas méconnaître le caractère obligatoire, est aussi une vertu ; cette soumission n'est pas que passivité. Semeurs de chimères, vous n'avez même pas vu le secret de cette vertu-là.

Ils disent, ces grands bavards, en voyant le paysan dans la tranchée : « Comme il est beau, comme il est noble à supporter avec cette impavide tranquillité les intempéries, et la grêle et la neige et la pluie, et les chances sans nombre de

fusillade, d'éventrement, de pulvérisation, d'écrabouillage, et les corvées et la misère, et la vie souterraine et les travaux forcés ! Comme il est grand dans sa passivité ! »

Je crains l'enflure de ce langage. Ce paysan, à peine le journaliste aura-t-il le dos tourné, on le verra rouspéter, se plaindre ; il grognera, demandera un peu plus de pinard ou de café à son officier. Il n'est pas si passif, pas si paisible qu'on a bien voulu le dire. Et toute l'erreur venait de ce masque raviné, buriné, sérieux, solide du troupier des tranchées. Ce masque de paysan cache des pensées plus profondes. Le héros obscur devant lequel le folliculaire s'étonne, et qui mourra demain avec dignité, a ses idées sur la guerre : il la déteste et elle le dégoûte, il n'a jamais rien vu d'aussi odieux. Il ne la supporte pas avec la tranquillité du bœuf à son ouvrage.

Chaque fois il faut lui dire que c'est la dernière bataille, et même lorsqu'on ne le croit pas. Chaque fois il faut lui parler de victoire définitive et de la fin de la guerre, qui est son seul rêve et son seul souhait. Il n'est pas passif. Il fait la guerre parce qu'il faut la faire. Mais ça ne l'amuse pas.

Et là où commence la liberté morale chez lui, là où débute l'effort personnel, c'est lorsque pris,

encastré, fixé dans la machine qui s'appelle l'armée, lorsque entraîné, excité par son officier, il imite celui-ci et se lance enfin dans le plein du combat avec le désir infini que ce combat soit le dernier, que cet effort soit le suprême, et qu'il se livre ainsi tout entier aux risques, aux fureurs, aux chances de la bataille et de la guerre pour voir fuir son ennemi devant lui.

C'est alors seulement, dirai-je, qu'il accepte vraiment et le combat, et le massacre et la guerre. C'est chez lui la forme suprême, épurée, sublimée de cette acceptation dont je parlais tout à l'heure. C'est alors que commence l'héroïsme chez lui.

L'avouerai-je ? Je trouve plus d'effort, plus d'humanité profonde et plus de réelle vertu dans cette acceptation finale d'une loi implacable et d'abord simplement subie, que dans les mille faux élans dont on nous berce dans les journaux. Ce soldat, il n'est pas enflammé, pas bravache ; c'est le civil mobilisé. Il lui faut tout oublier et se vaincre lui-même pour crier à la fin : « En avant ! » et marcher, comme le règlement, comme les ordres le veulent. Il a tout accepté. Il est triste. Ne le travestissez pas en héros d'opéra.

Un prêtre, un confesseur, au courant des sentiments réels de ses camarades, a dévoilé dans

un cri d'une poignante vérité tous ces raisonnements, parfois à demi obscurs, des soldats de la guerre. Sa citation dit : « Louis-Marie Michault, soldat au 119e d'Infanterie, au front depuis le 5 octobre 1915. Modèle de courage et de bonne volonté. Le 3 janvier 1916, au cours d'une attaque a entraîné ses camarades en criant : « En avant ! nous sommes ici pour nous faire tuer : allons-y de bon cœur ! » A été grièvement blessé au cours de l'action. »

Nous sommes ici pour nous faire tuer. Lorsque l'on a compris cela, on a épuisé la coupe d'amertume, on est prêt à tout, l'acceptation est complète, définitive, totale : on est un véritable soldat.

LA PROMESSE

Dans le pays le plus anarchique de cette terre, dans les régions du Maroc non soumises au Sultan où la loi du plus fort était la seule respectée, où les luttes étaient innombrables entre groupes, entre tribus, entre villages, parfois même entre maisons d'un même village, où les pillages, le vol, l'assassinat, les razzias incessantes, les vendettas sans fin étaient, avant notre venue, le pain de chaque jour, où l'étranger — et l'étranger ici signifiait tout ce qui ne faisait pas partie du groupe — était toujours l'ennemi sur lequel on courait pour le dévaliser et souvent le tuer, tout commerce, toutes relations eussent été impossibles si un usage spécial n'eût pas porté remède à cet état d'anarchie constant et illimité. Cet usage était celui de la *debiha*, acte par lequel un étranger se mettait sous la protection d'un membre du groupe ou de la tribu tout entière, tandis que le protecteur, individu ou groupement, s'enga-

geait à défendre le protégé[1]. Dans ces pays anarchiques et barbares, la *debiha* était généralement respectée : le contrat engageait solidement les deux parties contractantes.

Je vois dans cet acte, au milieu du pire état social, de l'anarchie la plus atroce, une base de civilisation, le point de départ du contrat social. C'est l'engagement, la promesse qui est à la base de toute société, de tout groupe civilisé. L'homme civilisé est celui qui respecte un contrat, qui tient toutes ses promesses envers le groupe dont il fait partie.

Il n'est pas de vie possible à l'intérieur d'un groupe quelconque, sans le respect de la promesse, sans la fidélité au contrat qui lie entre eux les membres de ce groupe.

Contrat inconscient parfois, tacite le plus souvent, mais contrat en somme admis de tous et qui procure ses avantages au criminel même, au délinquant, à l'anarchiste qui, sous prétexte qu'il n'a point été consulté au moment où ce contrat fut établi, prétend n'être pas tenu à toutes ses obligations.

1. Sur la *debiha* et sur l'*anaia*, qui est une *debiha* temporaire, consulter Ch. de Foucauld, *Reconnaissance au Maroc*. Paris, Challamel, 1888, pages 7 et 8 note, pages 130-134 et *passim*.

En naissant au milieu d'une société, d'une civilisation dont les mille bienfaits, les avantages nous ont rendu la vie agréable et facile, nous signons tous le contrat, nous faisons une promesse. Et c'est en quoi les Boches ont indigné l'univers: ils avaient profité durant de longues années des avantages, des richesses, des biens de la civilisation occidentale, puis, comme des criminels vulgaires, à la manière des escrocs, ils se sont jetés à la gorge de ceux qui les recevaient hier comme des parents lointains ou du moins comme les tenants d'une civilisation quasiment identique, comme de véritables frères humains, et ils ont essayé de s'emparer de tout le bien commun, oubliant qu'ils étaient, de par un long commerce, les associés, les débiteurs de leurs victimes d'aujourd'hui.

Toute la vie de société est fondée sur la promesse. La politesse, vertu sociale, est le résultat d'un contrat tacite entre gens qui ne veulent pas se gêner les uns les autres. Et le rustre est un dégoûtant, non point parce qu'il est rustre (ce qui ne regarde en somme que lui), mais parce qu'en commettant ses impolitesses, ses rusticités, il profite de ce que les autres se gênent et se dérangent pour lui sans leur rendre les mêmes égards, le même bienfait en consentant à se déranger pour

eux. Le rustre est en quelque sorte un associé qui commet un abus de confiance envers les gens prévenants et polis du groupe social dont il fait partie.

L'honnêteté exigée par les lois est le résultat de la promesse, du contrat social. « Tu ne voleras point », disent les lois, les juges et les gendarmes. Mais ils peuvent prononcer cette parole et la faire appliquer seulement parce que, en même temps et d'une façon tacite, ils ajoutent : « Et nous défendons aux autres de te voler. »

Le mariage est une promesse réciproque. Aide, protection et conseil du mari, fidélité et obéissance de la femme sont les deux termes du contrat dans notre société. La promesse n'étant point respectée, le contrat est rompu.

Le devoir militaire, lui aussi, est fondé sur la promesse. La nation est formée des individus soumis aux mêmes lois, possédant les mêmes libertés et décidés à défendre par la force, s'il le faut, ces libertés, leurs familles, leurs biens, le patrimoine d'idées et de sentiments communs contre tout ennemi, contre l'envahisseur. C'est l'entr'aide, la protection réciproque, la plus forte des associations. Tout homme possédant des droits communs, les mêmes libertés, les mêmes avantages, en un mot tout citoyen doit en échange de ces

biens contribuer à la défense de la chose publique, des libertés, du patrimoine général, des familles de tous, de la patrie.

Un pacte est conclu entre les citoyens, ils défendent en s'associant, en s'agrégeant dans l'armée qui est la chose de tous, pour tous et à tous, leurs biens, leurs familles, leur honneur, leur terre, leurs libertés, les souvenirs d'hier, les réalités d'aujourd'hui, les possibilités de demain.

Et le déserteur est un criminel parce qu'il a profité de tous les avantages d une société jusqu'au jour où il déserte, où il se tire les pieds en emportant sa part d'héritage sans rendre à chacun son dû. C'est un voleur qui lèse ses camarades de quelque chose qui lui fut par eux concédé. Il commet à la fois escroquerie, abus de confiance et trahison.

Citoyens d'un même pays, nous mourons à l'endroit où le sort, les lois et le commandement nous placent, pour demeurer fidèles à la promesse que nos pères ont signée de leur travail et de leur sang, que nous avons scellée nous-mêmes en profitant jusqu'à ce jour des avantages que nous offrait la société française dont nous faisions partie et sur laquelle nous vivions.

Les engagés volontaires, par exemple, ne sont en somme que de vulgaires honnêtes gens qui ont

fait le raisonnement suivant : « Les hasards de la loi veulent que je sois libre, mais j'ai joui jusqu'ici des mêmes avantages que ce camarade que la mobilisation vient d'appeler. *Eh bien ! je* ne veux pas être en reste vis-à-vis de ce camarade. Je ne suis pas un pignouf. Je ne dois d'argent à personne. Il paye, lui ; donc je payerai comme lui. » Et l'engagé volontaire est parti.

L'engagé volontaire étranger qui vivait en France au moment de la guerre a été le même honnête garçon, plus scrupuleux encore. Il s'est dit : « Je profitais de tous les avantages de la société et de la civilisation françaises. Je dois donc contribuer à les défendre. » Et il est parti, lui aussi.

C'est donc le contrat social, la promesse que tous inconsciemment nous avons faite en jouissant des bienfaits de la vie sous l'empire des mêmes lois et des mêmes mœurs paisibles et charmantes, qui justifie le devoir militaire. Le jour où le jeune soldat, où l'appelé, où l'engagé, où le mobilisé quittent les leurs pour aller revêtir l'uniforme militaire, ils ne font que tenir une promesse, que payer une dette : ils sont des débiteurs, ils règlent les termes du contrat.

*
* *

A l'armée également, que de choses explicables par la promesse ! Le contrat entre hommes égaux de par leurs chances égales de blessures et de mort explique bien des vertus, des dévouements dans une même compagnie, un même corps de troupe ; ce contrat, cette promesse sont à la base du sacrifice de tous, de l'entr'aide, du grand esprit d'association qui fait mouvoir tous les rouages d'une armée.

La sentinelle en recevant la consigne, lorsque son prédécesseur et le caporal de pose s'éloignent après la lui avoir transmise, promet d'observer, de ne pas s'endormir, de rester fidèlement à son poste, au besoin d'y mourir, de s'y faire massacrer en appelant ses camarades aux armes. Il veille pour tous. Il est leur protecteur, leur garde ; il est en même temps celui à qui ils se sont confiés en échange de ce fait qu'eux-mêmes ont pris et prendront la garde à leur tour, veilleront, se fatigueront et se sacrifieront pour lui. Il était leur débiteur ; ils deviennent le sien. C'est un échange ; c'est un contrat. Une promesse tacite est incluse dans tout ce mécanisme : elle lui donne sa solidité et sa valeur morale.

Dans la marche en avant, dans la progression sous le feu on a l'habitude d'associer les fantassins deux par deux. Ce sont « les camarades de combat ». Lorsqu'on s'arrête, que l'on se retranche sur place, l'un des deux prend son outil et creuse le sol, du temps que l'autre tire pour incommoder les tireurs adverses et protéger de ce fait son camarade de combat. Puis les rôles alternent : le tireur devient pelleteur et le pelleteur tireur, de façon à élargir le trou et à couvrir les deux hommes d'un masque de terre. Les deux camarades de combat doivent ainsi alterner plusieurs fois jusqu'au moment où ils ont constitué un abri suffisant, un véritable embryon de tranchée où ils se sentent à l'aise et tous deux à couvert des vues de l'ennemi. Ceci, c'est l'association suprême, celle où il faut montrer le véritable dévouement, une solidarité entière : le tireur sortant la tête pour viser est certes plus exposé que le pelleteur ; il faut cependant que chacun des deux hommes prenne à son tour le fusil et que le tireur ose tirer juste, viser longuement et ne jamais se troubler. Il faut aussi que le pelleteur sue sang et eau et se démène et se dépêche pour agrandir rapidement son trou. Chacun est responsable de l'autre. Nous voyons là deux hommes dans le plus terrible des enfers, sous

des nappes de balles, parmi les éclatements des obus percutants et des shrapnells : tout est fait pour les troubler, pour les émouvoir, pour annihiler leur énergie, leur courage, pour les paralyser, leur faire jeter la tête contre le sol, aplatis, affolés, n'osant même plus lever le nez pour viser ; et cependant, comme ils sont associés, ils travaillent, ils triment, risquent davantage pendant un moment pour se garder, se protéger l'un l'autre et arriver le plus rapidement possible au maximum provisoire de sécurité. Dans le moment le plus critique l'esprit d'association, la promesse jouent et produisent les plus sublimes effets.

A l'assaut, à la charge, même solidarité, même appui entre hommes d'une même section, d'une même compagnie : on ne lâche pas le groupe, les camarades, les chefs, les copains, parce que l'on est responsable les uns des autres ; on ne reste pas dans un trou d'obus, derrière un arbre, un caillou parce que, en diminuant la section, la compagnie d'une unité, on diminue sa force offensive et l'on expose ainsi davantage la peau des copains. La solidarité d'une compagnie, d'un corps de troupe n'est pas seulement le résultat de l'ordre, du commandement, de la discipline, de l'organisation de l'armée ; elle est aussi fonction de ce sentiment de responsabilité réciproque que les

hommes doivent porter profondément ancré entre eux.

L'union entre les états-majors et la troupe, lorsqu'elle est réelle, est basée sur ce sentiment, cette solidarité, cette promesse. La troupe sait que l'état-major fait tout pour elle, qu'il travaille, qu'il s'éreinte pour lui assurer le maximum de sécurité, de bien-être et pour préparer le succès. Et l'état-major, à l'heure où de braves gens franchissent le parapet pour assurer le succès de ses conceptions, est ému en pensant à eux : il sait que ces hommes obscurs, ces petits officiers lui donnent tout en échange d'un travail intellectuel sérieux, d'une application constante, d'une recherche perpétuelle des solutions nouvelles. La liaison, ici comme partout, basée sur la promesse réciproque, doit être vivante et partir du cœur.

La liaison entre unités, entre armes différentes n'est jamais bien assurée que lorsque chacun est animé par ce sentiment et consent aux efforts les plus durs, aux risques les plus grands pour assurer l'union et la coordination de tous.

Union qui se montre encore dans les rapports de chef à chef, lorsqu'ils marchent au secours l'un de l'autre, et qui doit se faire voir aussi de nation à nation, d'allié à allié dans une lutte où les bataillons ne sont plus que des pions, les

régiments des organes infimes, et où le succès ne peut naître que du dévouement général à la cause commune, que du travail général, de l'entier sacrifice de tous.

Les alliances, les accords, les traités, promesses, rien que promesses, mais que notre définition même de civilisé fait respectables et cent fois plus précieux que les petits égoïsmes, la tranquillité trompeuse et les jouissances de la vie.

Le Boche ne sait pas respecter la promesse. Pour lui tout est « chiffons de papier ».

LA FIDÉLITÉ

Nombre de Français, avant la guerre, ont attribué une importance prépondérante aux vertus qui permettent à l'individu de se développer, sans se soucier des conséquences que la culture de ces principes purement individualistes pouvait avoir pour l'avenir de la Nation, le développement de cet organisme protecteur, et par conséquent pour la sauvegarde même de cet individu. Aujourd'hui, nous voyons que l'individu ne peut être séparé du groupe social. Et nous redécouvrons d'autres vertus, purement sociales — certains, depuis longtemps déjà, les avaient découvertes — dont la culture nous semble indispensable à la fois à la nation et au citoyen de cette nation.

Quelle idée, par exemple, quelle notion plus étrangère au Parisien de 1913, que celle de fidélité, de loyalisme ! Je ne veux pas dire que l'on fût infidèle à ses engagements, déloyal envers ses contemporains. Non ! le Français est honnête

et a le culte de l'honneur. Mais les mots de fidélité et de loyalisme, dans le sens où je les emploie ici, veulent dire bien autre chose : il s'agit d'être fidèle non seulement à ses engagements personnels et privés, mais encore à la masse même du corps social, à laquelle vous lient des engagements qui datent de plus loin que votre naissance (au minimum, du moment où votre mère, vous portant dans ses flancs, fut protégée contre la barbarie par l'ordre social et la paix de l'État) et qui se sont depuis chaque jour renouvelés ; il ne s'agit pas seulement de loyauté envers les hommes avec lesquels vous avez lié des relations personnelles, mais de ce grand sentiment de loyalisme qui nous fait respectueux et solidaires du corps social constitué, nous pousse à voir ses bienfaits sans penser toujours à ses imperfections, et fait de nous des défenseurs obstinés de la chose publique, lorsqu'elle est attaquée par l'ennemi de l'extérieur ou par ses alliés de l'intérieur.

On n'a jamais beaucoup étudié ce sentiment, appelé dans ce cas « loyalisme », que dans les pays monarchiques. Cependant son développement est possible et on le trouve en dehors des monarchies. Il ne faut pas le confondre avec le patriotisme lui-même, car il y a des fidélités autres que la fidélité à la patrie, par exemple la

fidélité au groupe social plus étroit dont on fait partie, bourgeoisie, aristocratie ou peuple, fidélité dans ce cas très respectable et productive si elle n'est pas entendue dans le sens de lutte de classes, de mépris ou de haine pour ses concitoyens. Ce n'est pas non plus la promesse générale qui nous lie au groupe social ; c'est quelque chose de plus actif, de plus élevé, de plus conscient ; ce n'est pas seulement un échange, c'est un amour, un sentiment, une passion, une force organisatrice et créatrice ; c'est le grand élément actif d'unité et de consolidation du corps social : en respectant la promesse faite par nos aïeux au groupe social tout entier, nous ne faisons pas le mal, mais souvent nous nous bornons à cela et nous ne faisons rien du tout ; tandis qu'un homme loyaliste, un fidèle agit, travaille, se démène pour le groupe social dont il fait partie.

Dans la guerre il ne suffit pas d'être honnête, il faut aussi être actif. Il faut être un partisan, un fidèle, un dévoué. Fidèle comme les martyrs des premiers siècles de la religion chrétienne.

Ce sentiment de loyalisme, de fidélité au corps social prend plus facilement une forme concrète dans les pays monarchiques que dans les démocraties. Dans les monarchies, on est attaché à la famille royale, et parfois de façon si forte, que

l'on a vu les partisans des Stuarts en Angleterre ou les émigrés de France quitter leur pays durant un temps pour essayer d'y revenir ensuite, mais en ramenant ce qu'ils croyaient être le meilleur du pays, c'est-à-dire la famille royale à laquelle les avait liés leur serment. Ceci est le cas extrême du loyalisme légitimiste.

En ce moment des cas de ce genre ne se rencontrent plus : il ne s'agit que d'une lutte de peuple à peuple ; les citoyens des pays monarchiques voient dans leur roi le chef et le défenseur de la communauté ; loyalisme et patriotisme ne font qu'un ; la sauvegarde du patrimoine commun prend comme expression le maintien et la grandeur de la famille royale.

Dans une démocratie, ce sentiment de fidélité, de loyalisme peut s'accrocher, se fixer à d'autres objets, témoin ces soldats patriotes et républicains que j'ai entendus, en 1914, parler avec feu de la France comme de la terre de la liberté : ils voulaient sauver la France, reprendre l'Alsace-Lorraine et en même temps défendre la liberté. En agissant, en pensant ainsi, ces soldats citoyens étaient fidèles à leurs pères, en qui ils voyaient — à juste titre ou non, peu importe — les créateurs, les conquérants de libertés justes et belles.

Nous avons dans le passé glorieux de la France

de quoi satisfaire les esprits les plus opposés. En se lançant contre l'Allemand, l'un songe à Paris ordonné et charmant sous son ciel gris perle, l'autre revoit Versailles, notre passé monarchique et superbe, celui-ci évoque Napoléon, ses généraux et ses grognards vainqueurs en de si courtes années de tant de peuples, celui-là voit surgir de sa mémoire une petite cité provinciale au charme mesuré et la cathédrale dressant vers le ciel sa flèche, élan du cœur, signe de foi.

Nous n'avons pas tous été élevés suivant des traditions identiques ; nos pensées, nos sentiments ne se confondent pas d'une façon absolue ; mais les exemples que nous puisons dans l'histoire de France ont quelque chose de généreux, qui anime et réchauffe le cœur. Si tu penses encore à la prise de la Bastille, camarade qui combats près de moi, je chercherai ce qu'il put y avoir de générosité et d'élan dans cette journée-là, et je ne te désapprouverai pas.

En temps de guerre, ce qui compte, c'est le rendement. Que chacun reste attaché à l'image de la patrie qu'il s'est formée depuis son enfance ! les nuances peuvent ne pas être les mêmes chez tous ; ce qui est indispensable, c'est que chacun soit fidèle à cette image, à cette conception, à cette réalité idéale. Et fidèle d'une fidélité qui

aille jusqu'au sacrifice et à la mort calmement acceptée.

*
* *

Les sentiments les plus utiles ont parfois leur côté baroque ou simplement comique. Il ne faut pas voir que celui-là. Ainsi le loyalisme anglais, sous la forme du snobisme, lorsqu'il remplissait, avant la guerre, les magazines illustrés anglais des portraits des membres de la famille royale, de ceux des jeunes filles qui allaient être présentées à la cour ou des membres de l'aristocratie, paraissait à beaucoup de Français quelque chose de prodigieusement cocasse, vieillot, désuet. C'est cependant ce sentiment qui aujourd'hui resserre les divers groupes du Commonwealth, des Dominions, des plus lointaines parties de l'immense empire anglais autour de la famille royale, symbole et centre des intérêts et des sentiments communs. C'est lui qui fait acclamer le jeune prince de Galles par les Canadiens et les Anzacs à la veille de repartir au combat. C'est lui qui a fait de la reine Mary, au moment le plus lourd des batailles de 1918, l'interprète autorisé des femmes anglaises auprès de leurs maris, de leurs fils, de leurs défenseurs, de leurs soldats, pour leur demander de

les défendre encore, de mourir pour elles, et de sauver la vieille Angleterre des horreurs de l'invasion. C'est ce sentiment de loyalisme qui a poussé toute l'aristocratie anglaise en âge de porter les armes à s'engager dès le début de la guerre. Et c'est encore ce sentiment qui remplit les illustrés anglais, aujourd'hui où ils donnent comme portraits de jeunes filles, celles qui vont épouser des officiers, et où ils remplissent leurs pages des portraits de ces officiers, cités, tués, disparus ou blessés. Hier, le portrait de Lady X... avait un sens quelconque ; aujourd'hui, celui de la femme de l'amiral Beatty est un hommage à la marine anglaise et à l'assaillant audacieux de la flotte allemande. L'Angleterre est fidèle à ses chefs.

L'Allemagne de son côté ne résiste en ce moment qu'à force de loyalisme. Elle n'est arrivée à son haut degré de puissance comme machine de guerre et comme organisme économique que par l'unité morale, le loyalisme à une dynastie. Elle tiendra tant qu'elle gardera en elle ce sentiment et que cette dynastie existera comme pôle d'attraction et pouvoir central régissant les individus et les États confédérés. Nous avons sottement ri de cette admiration béate pour le Kaiser Guillaume, de ces gloussements de joie et d'amour pour sa famille et ses fils, de la religion vouée à « l'inou-

bliable grand-père » de Sadowa et de Sedan. Certes les Allemands sont balourds, et lorsqu'ils se sanglent dans une redingote mal coupée pour aller acclamer leur Kaiser, ils sont souvent comiques à voir, sous leurs hauts de forme démodés. Mais on ne fait pas un peuple avec des dilettantes et des dandys. Aujourd'hui le casque a remplacé le haut de forme, et ces êtres obscurs marchent avec entêtement pour leur Kaiser, pour le Deutsches Reich, pour la Plus Grande Allemagne, contre notre patrie, nos biens, la civilisation que nous aimons et notre liberté. Leur loyalisme, jusqu'ici, est quelque chose de solide et de compact comme l'acier. Maudissez les Boches, méprisez-les, assenez-leur les épithètes qu'il vous plaira, ils restent unis et fidèles à leurs destinées de conquête brutale, personnifiées par la dynastie des Hohenzollern. Tant que vous n'aurez pas abattu la dynastie régnante, tant que vous n'aurez pas fourni un nouvel idéal à cette race allemande entêtée et croyante, ils marcheront dans le même sillon, derrière la même égide, odieux à leurs voisins et dangereux pour tous.

Les Français secoués, enfiévrés, troublés par cent vingt-cinq ans de désordre civique, ont de la peine à concevoir l'importance et l'utilité du loyalisme, de la fidélité à une tradition, à un passé,

ou à un organisme dominateur. Ne cherchons pas en ce moment les coupables. La leçon de la guerre est-elle entendue ? Tant de deuils, de souffrances, l'abîme plusieurs fois entr'ouvert à nos pieds, ces efforts surhumains tentés et réussis dans des conditions médiocres et la tâche rendue plus dure par l'oubli des plus indispensables réalités, cet ensemble de leçons morales que l'on doit aller chercher dans le sang et la douleur des nôtres, tout cela aura-t-il été vain ?

Nous avons été fidèles, sauf quelques canailles et des dévoyés, à l'histoire générale de la France. Nous aurions pu faire plus, nous aurions pu faire mieux, si nous avions été tous et de tout temps loyalistes et unis par un commun idéal sous un chef véritable, avec un régulateur national.

Au lendemain de la guerre, continuerons-nous ce jeu d'infidélité constante à tout ce qui nous fit nous-mêmes ? Travaillerons-nous, unis, au maintien, au développement de ce magnifique et vieux pays ?

Ce sont là des questions que les combattants se posent. Il ne leur est pas donné de pouvoir répondre. Mais ils savent où est la vérité, où est le sauvetage. Avant de mourir, ils veulent être entendus et que leur exemple de fidélité, de loyalisme serve demain à ceux qui leur survivront, aux générations qui recueilleront, sans effort, le

bénéfice de leur sacrifice et du don qu'ils ont fait de leur santé et de leur vie.

*
* *

L'idée de fidélité, si nous ne la limitons pas au principe national de fidélité à la patrie, est la base de toutes les forces qui ajoutent, qui adjoignent à l'individu l'aide, l'appui, la collaboration des collectivités, des divers groupes sociaux, que ce soit un groupe d'amis, une classe sociale, une religion, une génération tout entière, la société secrète, la secte ou l'ordre religieux, les anciens élèves de certaines écoles en France ou des Universités aux États-Unis...

Toute association a pour base la fidélité des membres de ce groupe au groupement lui-même. C'est la garantie de tous et le moyen d'action.

Dans l'armée rien ne va sans l'application parfaite du principe de fidélité. La discipline a à sa disposition des moyens de coercition, de répression, c'est entendu ; mais cela ne suffirait pas. Car pour que ces moyens de coercition jouent au moment voulu, il faut que la majeure partie des membres de l'armée, que le corps social tout entier restent fidèles aux idées qui ont fait se dresser l'armée en face de l'envahisseur pour dé-

fendre la nation. Les Bolchevicks, par exemple, sont des infidèles.

Le principe de fidélité joue dans tous les actes, toutes les démarches du combattant. Fidélité au serment, aux chefs, à la patrie tout entière ; fidélité au groupe dont on fait partie, armée, régiment, section, compagnie ; fidélité aux traditions des corps d'élite ; fidélité aux chefs et aux camarades blessés que l'on emporte dès que la chose est possible ; fidélité aux morts que l'on enterre avec honneur ou au minimum décemment ; fidélité aux ordres et fidélité même au devoir non prescrit et que l'on exécute de soi-même, du moment que ce devoir rempli va être utile à la collectivité...

L'idée de fidélité, à l'armée, a un symbole : le drapeau.

Le drapeau représente la patrie. Nul n'ignore ceci, et c'est d'abord parce qu'il est le symbole de la patrie que l'on se fait tuer pour sauver un drapeau, pour l'enlever d'un endroit dangereux, pour le reprendre s'il a été perdu. Mais il représente aussi ce morceau de soie tricolore sur lequel sont imprimés en lettres d'or les noms des batailles auxquelles a pris part le régiment, il représente le régiment, le groupe auquel on est lié par une tradition, par des habitudes, par l'esprit

d'association, la camaraderie, le devoir ; il représente la continuité, la fidélité, ce qui reste au-dessus de ce qui passe, souffre et meurt ; il représente l'idée qui est à la base de tout.

Et ce qui prouve bien ce dernier point, c'est que dans les bataillons de chasseurs à pied et de chasseurs alpins, où le fanion n'est pas tricolore, mais simplement aux couleurs de l'arme, bleu, noir, jaune, vert ou blanc, les mêmes sentiments, le même orgueil, le même dévouement se constatent. Le fanion ne représente pas la patrie ; il ne représente que le corps de troupe lui-même ; cependant les chasseurs d'un bataillon sont fiers de leur fanion décoré de la Croix de guerre à l'égal d'un drapeau, et ils feront tout pour le défendre, comme les fantassins et les cavaliers pour leur drapeau.

Les combattants, s'ils comprennent bien ceci, auront toujours le droit d'être fiers d'eux-mêmes : ils auront souffert, peiné, risqué leurs membres, leur santé et leur vie ; ils auront défendu et sauvé la communauté ; mais ils se seront surtout élevés au-dessus d'eux-mêmes par l'appel constant qu'ils auront entendu d'une idée, d'un grand principe supérieur à l'être passager qu'ils sont et qu'ils demeurent. Au delà de l'instant que l'on ne retient pas ils auront écouté les voix des aïeux et

celles tout aussi claires des générations à venir. Ces voix leur demandaient de rester fidèles, de continuer les efforts des disparus, de sauvegarder ce futur dont ils ne seront pas ; et ils ont répondu, ils ont marché, ils ont tout offert d'eux-mêmes, sortant, s'évadant des destinées communes, des travaux utilitaires et des jours modérés ; ils ont vécu dans le domaine idéal qui ne s'efface pas, fidèles à l'honneur, aux traditions d'un peuple noble et sans haine, bons et généreux, se sacrifiant aux berceaux et aux tombes, mourant ignorés de ceux-là même qu'ils préservent et gardent, et ne demandant rien pour eux que la fidélité des générations à venir à l'exemple qu'ils leur lèguent aujourd'hui.

LE DEVOIR

Le Devoir. Ce mot dit tout, pour l'officier comme pour le citoyen qui défend son pays. C'est le devoir militaire qui commande d'avoir du culot, de l'initiative, de l'audace, d'être actif, travailleur, dévoué à ses hommes, à ses chefs, à ses camarades ; c'est le devoir qui nous fait obéissant, endurant à la fatigue, stoïque sous les blessures ; c'est le devoir qui donne le désir de la victoire, qui enfante le sacrifice, qui oblige à l'opiniâtreté. Mais ne prenons de ce mot que son contenu le plus étroit : on peut être un bon soldat en remplissant seulement son devoir sans le dépasser jamais. Que veut dire dans ce cas le mot devoir, et dans ce sens restreint, quelle est sa force tout de même ?

J'ai connu de nombreux et braves soldats qui n'avaient jamais fait que remplir leur devoir. Ils ne furent pas tous distingués, certes. Innombrables, dans cette immense armée, sont ceux qui tombèrent à leur place, dans le rang, et dont le rôle

fut justement de n'être que cela : un homme dans le rang. Mais à côté de ceux-ci qui sont légion, nombreux aussi sont les troupiers que leurs chefs remarquent précisément parce qu'ils ne disent jamais rien, ne demandent rien, mais sont toujours obéissants, toujours prêts à exécuter l'ordre qu'on leur donne. Ce sont ces soldats, ces sous-officiers, ces chefs de section modestes qui font la force d'une armée. Un bon commandant de compagnie les connaît : un petit mot, un sourire au passage sont tous les encouragements qu'il peut leur donner. Cependant le jour venu des récompenses, on ne doit pas les oublier. Un de mes amis proposait un jour à son chef de corps un vétéran pour la Croix de Guerre.

— Il n'a rien fait d'extraordinaire, dit le colonel, qui était assez chiche de décorations.

— Mon colonel, répondit le jeune capitaine, c'est le soldat le plus obscur de ma compagnie. Comme il fait campagne depuis le début il n'a jusqu'ici assisté qu'à vingt-cinq batailles rangées et chargé dix-sept fois à la baïonnette. Il a de plus lancé sept cent grenades sur la gueule de l'ennemi, coltiné deux mille rondins, charrié autant de fois la soupe. Il a déplacé dix-neuf cents mètres cubes de terre sous des bombardements et vu tomber autour de lui onze cents de ses camarades. Il ne

rouspète pas. Il dit qu'on mange bien et que les tours de permission vont vite. Il est persuadé que nous serons vainqueurs.

— Je le connais, fit le colonel. Il s'appelle le Paysan de France : il sera cité à l'ordre du régiment.

Je me rappelle des citations qui voulaient dire tout cela, qui le disaient en peu de mots : « Tombé glorieusement en entraînant sa section à l'assaut... Tué à son poste d'observation après avoir donné l'exemple de toutes les vertus militaires... Belle conduite au feu... Tué en sonnant la charge à côté de son chef de section... Tombé face à l'ennemi en coupant des réseaux de fils de fer... Grièvement blessé pendant qu'il ravitaillait sa section en cartouches sur la ligne de feu... Bon soldat, blessé cruellement à son poste de combat... » ou bien : « A été grièvement blessé en se portant courageusement à l'attaque des positions ennemies. »

D'autres textes sont plus éloquents encore, quoique l'action qu'ils visent demeure dans le domaine étroit et simple de l'accomplissement du devoir :

« Metreau, soldat au 68e d'infanterie : au cours d'une attaque allemande a été pour son escouade

un modèle de sang-froid et de bravoure. A tué l'officier qui commandait l'attaque au moment où il atteignait les réseaux de fil de fer. »

« CHAUSSINAND, soldat au 55e d'infanterie : Assailli étant en sentinelle par une douzaine d'ennemis, ne s'est replié qu'après avoir été frappé de trois balles. »

« GIRON (François), lieutenant au 223e d'infanterie : le 5 septembre au matin, dans l'attaque d'un village repris la veille par l'ennemi, se trouvant derrière une ferme située à 80 mètres de la lisière avec des groupes mélangés de plusieurs compagnies différentes privées de leurs cadres, tués ou blessés, reçoit l'ordre du lieutenant-colonel présent sur les lieux de traverser une route balayée par des feux d'infanterie et de mitrailleuses, et de prendre position derrière un talus pour riposter; exécuta avec le plus grand courage cette mission particulièrement périlleuse, malgré des pertes nombreuses. »

« GASTAUD (François), sous-lieutenant à la 9e compagnie du 36e régiment d'infanterie : excellent officier. Déjà blessé en septembre avait refusé de se laisser évacuer. Le 15 avril, ayant reçu l'or-

dre de creuser avec sa section une tranchée de liaison entre les deux unités voisines, a parcouru 300 mètres en plaine sous un feu violent de mousqueterie et, malgré des pertes sensibles, a réussi à exécuter le travail demandé.

Voici ce que j'appellerais les cas types, les cas normaux où le simple accomplissement du devoir mérite les plus hautes récompenses. Nous allons aller plus loin et trouver des nuances nouvelles, des gestes plus superbes encore de purs héros qui ne cherchèrent pourtant qu'à remplir leur devoir.

*
* *

La forme courante de l'accomplissement du devoir à la guerre est celle-ci : l'officier, le troupier auquel on donne un ordre, voit les dangers de l'entreprise et la poursuit quand même. Parfois même, c'est lui seul qui se donne l'ordre de remplir une mission nécessaire. Ainsi le sergent Chavin, du 68e bataillon de chasseurs, dont le texte de médaille militaire dit : « Excellent sous-officier ayant un sentiment très élevé de son devoir. Le 4 avril 1916, sous un bombardement très violent, *n'a pas hésité à quitter son abri avec deux chasseurs, pour remettre en état la tranchée qui venait d'être bouleversée*. A été blessé très grièvement

en exécutant ce travail. Amputé de la jambe droite. »

Je me rappelle ces tristes après-midi d'Argonne, où tout à coup prévenu que le toit de l'un de mes abris venait de s'écrouler sous une torpille ou un 150, je trouvais en arrivant sur les lieux de l'accident deux ou trois chasseurs et quelque brave et honnête sergent, déjà occupés à dégager leurs camarades ensevelis. Ils n'avaient pas eu besoin qu'on les appelât ; ils travaillaient vite, avec une forte énergie, en sueur sous la pluie, déplaçant la terre et les madriers. Et les crapouillots continuaient à tomber. Mais ils avaient compris que c'était là leur devoir, et ils l'exécutaient d'eux-mêmes, sans mot dire.

Et ce jour d'août 1915 où, tout à coup prise sous une concentration de *minen*, la tranchée de première ligne de mon peloton de gauche devint en quelques minutes un vaste sillon de craie et de poussière blanche. Je n'ai jamais rien compris à cette avalanche de 86 *minen* sur un rectangle de 50 mètres sur 10. Mais ce que je sais, c'est que parcourant ce volcan au moment où les torpilles radinaient à raison de quatre par minute, je vis un petit sergent de dix-huit ans, haut comme une botte, qui déblayait le boyau du poste d'écoute en criant aux sentinelles : « Bougez pas, je rétablis la

communication ! » Et dans la seconde ligne une quinzaine d'hommes, groupés par un autre sergent, attendaient baïonnette au canon, « parce que c'est pas possible, me dirent-ils, ces salauds vont attaquer, et on va les bouler. » Ils n'avaient pas d'ordres, ces braves gens. Ils remplissaient leur devoir, tout simplement. C'était une belle troupe.

Le devoir exige de ceux qui entendent clairement son appel de ne pas se borner seulement à faire ce qui est prescrit, mais encore de remplir les fonctions de l'homme qui devrait être là, dans l'endroit que vous occupez, et qui ne s'y trouve point pour une raison dont vous n'avez pas à vous soucier. Ainsi cet officier d'état-major :

« Estienne, capitaine au 137e d'infanterie, détaché à l'état-major d'une brigade d'infanterie : Excellent officier, qui depuis le début de la campagne s'est fait remarquer par son activité et son calme sous le feu. *A contribué largement le 25 septembre 1915 à entraîner des unités de première ligne prises sous un feu meurtrier d'artillerie et contre-attaquées par de l'infanterie allemande.* A été blessé quelques heures après, en portant un ordre sous le feu de l'ennemi. »

Ce devoir de remplacement sans ordre n'est pas seulement individuel, il peut être celui d'un

groupe ; témoin cette citation d'une demi-compagnie :

« *Le 1er peloton de la 21e compagnie du 226e ré*giment d'infanterie, sous le commandement du sous-lieutenant Trolong, après avoir défendu sa tranchée avec ténacité et repoussé deux attaques ennemies, a refusé de quitter la position parce que la troupe de relève n'avait pas le nombre d'hommes suffisant ; est ainsi resté de service un jour de plus, malgré les privations et les fatigues extrêmes. »

Je ne crois pas qu'il soit possible de trouver une plus belle troupe de tranchées que celle qui s'est imposée ce surcroît d'effort et de risques mortels.

Le devoir commande toutes sortes de choses. Il commande de ne pas se laisser évacuer lorsque l'on est malade, de rester avec les camarades tant que l'on peut traîner sa carcasse et occuper l'emploi que l'on vous a confié :

« Pépin, chasseur au 24e bataillon : soldat d'un dévouement et d'un courage exemplaire. Bien que malade, a refusé de se laisser évacuer afin de pouvoir prendre part à l'attaque du 29 octobre 19..., a été grièvement blessé au cours de l'assaut. Impotence fonctionnelle de la jambe gauche. »

« Saingery, capitaine à la 12e batterie du 3e régiment d'artillerie coloniale : Commandant une *batterie lourde pendant les combats du 24 avril* 1915 a été blessé en faisant le coup de feu à la tête de ses servants, a refusé d'être évacué. Atteint dès le commencement de février 1916 d'une affection nécessitant une opération chirurgicale immédiate, n'a consenti à quitter son poste que le 3 avril en raison des combats dans la région de X... »

Cet entêtement à demeurer avec son régiment, son bataillon, sa batterie, a été pleinement illustré par l'adjudant Renard, du 44e d'artillerie, dont voici deux textes de citations plus beaux que du Plutarque :

« N'a cessé depuis trois mois de montrer un rare courage et un imperturbable sang-froid dans des fonctions d'observateur que, sur sa demande, il remplissait en permanence de jour et de nuit dans un poste incessamment bombardé. Y a rendu d'exceptionnels services. A été blessé sérieusement de six éclats d'obus le 4 février 1915, au moment où, le téléphone coupé, il allait lui-même porter des renseignements.

« Homme de devoir et guerrier sans peur. Cité deux fois à l'ordre de la division et du corps d'armée, médaillé militaire. Grièvement blessé le

5 février 1915, *a repris son poste après quatre mois d'hôpital, à peine guéri, et en refusant un congé de convalescence.* Il n'a cessé depuis, comme chef de section, de montrer le plus beau courage et de rendre d'exceptionnels services. Le 18 août 1915, alors que les deux pièces de sa section étaient ensevelies sous les décombres de leurs abris et que lui-même avait reçu deux blessures dont une très douloureuse, *a refusé de se laisser soigner, a dirigé les travaux pour dégager ses pièces et a continué le tir jusqu'à ce que son lieutenant lui ait donné l'ordre de se faire soigner. Dans la nuit, un tir de barrage étant déclanché, a quitté le poste de secours où le médecin l'avait consigné, pour courir reprendre son commandement.* »

C'est le devoir encore, allié à une générosité superbe, qui commande à des chefs de tous grades de ne pas se faire soigner avant leurs subordonnés :

« Drouet (Jean-Pierre-Auguste), sergent à la 24e compagnie du 277e régiment d'infanterie : gradé aussi consciencieux que modeste ; d'un sang-froid et d'un courage remarquables. Blessé une première fois le 20 août 1914, une deuxième fois le 18 octobre 1914, est revenu sur le front incomplètement guéri. A été atteint une troisième

fois le 15 février 1916 de trois blessures dont une grave alors qu'il exécutait des travaux sous un bombardement ; n'a consenti à se laisser évacuer qu'après s'être assuré que deux hommes blessés en même temps que lui avaient été transportés au poste de secours. »

Le devoir commande encore de ne pas se laisser faire prisonnier, et de tout risquer dans ce but :

« Spiess, sergent à la 53e compagnie d'aérostiers : d'une bravoure au-dessus de l'ordinaire ; étant chargé d'étudier et de mettre au point les liaisons optiques entre le ballon et l'infanterie, a trouvé la mort au cours d'une descente en parachute, préférant tout plutôt que d'être fait prisonnier. »

« Boissonney, sapeur mineur au 4e génie, compagnie 14/13 : ayant été blessé au cours du combat du 25 octobre 1914, a fait preuve d'un courage remarquable en supportant vaillamment deux blessures qui l'immobilisaient et a fait tous ses efforts pour s'échapper d'une zone battue par les feux des deux partis et pour éviter de tomber aux mains de l'ennemi. Ayant réussi à se rapprocher de notre ligne, a pu donner des renseignements précieux sur l'ennemi. »

Le devoir commande, lorsque par accident l'on est fait prisonnier, d'abord de supporter même *les tortures et la mort plutôt que de fournir le moindre renseignement militaire à l'ennemi*, ensuite de ne jamais penser qu'à une chose, l'évasion, et de tout étudier et préparer en vue de brûler la politesse à l'ennemi. Lorsque les récits d'évasion pourront être publiés, on verra que les Français ne se sont pas fait faute de jouer la farce aux Prussiens. Et c'est bien naturel de la part de gens aussi légers...

Je rappellerai seulement à ce propos la citation du soldat ROUBERTIE du 88e d'infanterie : « Prisonnier de guerre, en Allemagne, a tenté par trois fois de s'évader ; repris une première fois, condamné par un conseil de guerre, repris une seconde fois et en nouvelle prévention de conseil de guerre, s'est échappé à nouveau ; a couru dans sa fuite les pires dangers ; poursuivi par des patrouilles allemandes, par des femmes armées de fourches et jusque par des enfants armés de bâtons, a réussi à gagner la frontière suisse après avoir parcouru 560 kilomètres et traversé de nuit le Rhin à la nage. »

Le voilà bien, le héros de roman à la française. Cependant il ne faisait, au total, qu'accomplir jusqu'au bout son devoir de soldat.

Le devoir commande les choses les plus extravagantes. Ainsi l'exploit de ce cycliste nommé Huby, *qui ne voulut même pas laisser des débris de bicyclette entre les mains des Boches et les emporta sur son dos sous une grêle de balles.* Ainsi celui du soldat Lacoste, du 49ᵉ d'infanterie, qui, après une incursion de nuit dans les tranchées allemandes nettoyées à la grenade, *rebroussa chemin pour retrouver son pistolet qu'il avait perdu près de la tranchée ennemie.*

J'avoue qu'il me semble difficile de pousser plus loin la conscience et le sentiment de l'importance du matériel.

Cette guerre nous aura fourni les exemples les plus complets, les plus inattendus également, de l'accomplissement intégral du devoir. Plus tard, lorsque l'on voudra parler des hommes de notre génération, on ne trouvera peut-être qu'un mot pour nous juger, et il voudra tout dire. On écrira, on répétera : « Ils ont fait leur devoir. » Nous ne demandons pas d'autres épitaphes sur nos tombeaux.

LE DÉVOUEMENT

Un soldat obscur écrivant à la mère du duc de Rohan, capitaine au 4e bataillon de chasseurs à pied, après la mort héroïque de son chef, lui dit ceci : « Quoique je sois simple sapeur, j'étais cependant ce que je pourrais appeler presque un confident. Nous étions des mêmes cœurs et des mêmes idées. Nous avions quelquefois de grands sujets de conversations politiques, qu'il m'expliquait avec une si ferme tranquillité et sa belle confiance, que j'avais fini par le comparer à ces grands hommes dont il était le digne descendant, comme de nos jours nous en rencontrons rarement. Un lien de vive et sincère amitié me rattachait à lui. *Je me considérais auprès de lui comme le chien auprès de l'homme...* »

L'on n'a jamais employé termes plus forts pour exprimer ce que peut être le dévouement du troupier au supérieur qui le commande, l'entraîne au feu, s'efforce de pourvoir à ses besoins, tâche de

*préserver sa peau, pâtit des mêmes peines, et fina*lement meurt comme lui. Pour faire naître de tels dévouements il faut les mériter par un dévouement entier à ses hommes, à sa troupe. « Je puis dire, continue le petit soldat en parlant de Rohan, je puis dire que ses hommes l'adoraient parce qu'il était non seulement bon et juste pour eux, mais toujours à leur disposition pour le moindre renseignement ou service. Soyez fière, madame la duchesse, du fils que vous venez de perdre. »

Voilà le sentiment du soldat : non seulement son chef était brave, intelligent, calme au feu, mais encore ce chef, cet officier parlait à ses hommes, il ne se considérait pas comme d'une essence différente, il les aidait seulement de son expérience. Et il était prêt à se sacrifier pour eux.

Combien de nos officiers ont donné cet exemple du dévouement à la troupe qu'ils commandaient ! Il suffirait de feuilleter les listes de citations pour en trouver beaucoup du type de celles-ci :

« PÉRON (Louis), lieutenant au 1er hussards : Au cours d'une reconnaissance, le 6 janvier 1915, s'est résolument porté en avant pour prévenir plusieurs de ses cavaliers qui se dirigeaient par mégarde sur des tranchées ennemies de l'erreur

qu'ils commettaient. A été grièvement blessé en accomplissant cet acte de dévouement. »

« EDON (Henri), sous-lieutenant au 48e d'infanterie. Officier remarquable. Modèle de courage et de dévouement. Engagé volontaire au début de la guerre, a déjà été cité à l'ordre pour sa belle conduite au cours des combats du 19 et 21 septembre 1914. Le 6 mai 1916, a par sa décision et son sang-froid sauvé la vie à un soldat qui avait laissé tomber une grenade à ses pieds. Blessé très grièvement le même jour dans l'accomplissement de ses devoirs, a donné par son attitude le plus bel exemple d'énergie et d'abnégation. Perte de la vision de l'œil gauche. »

Nos sous-officiers, formés à l'école de tels officiers, les imitent et les égalent :

« PARGUE (Antoine), sergent au 105e d'infanterie : le 8 juin 1915 à la suite d'une reconnaissance, a fait preuve du plus grand sang-froid, de courage et de dévouement envers ses subordonnés, en allant en plein jour, sur un terrain battu par les feux de l'ennemi, relever un de ses hommes blessés, qui avait été mis à l'abri dans un trou creusé par un obus près des lignes allemandes. A réussi à amener heureusement ce blessé dans nos lignes. »

« Lamoureux *(Pierre-François), caporal à la* 4ᵉ compagnie du . . *régiment d'infanterie territoriale* : gradé d'un dévouement exemplaire. Atteint de plusieurs blessures le . . janvier 1916, en travaillant à la réfection d'une tranchée, s'est porté, malgré ses souffrances, au secours de deux de ses hommes très grièvement blessés et a veillé à leur transport avant de songer à lui-même. A perdu l'œil gauche. »

« Berthet, sergent au 115ᵉ bataillon de chasseurs : sous-officier d'un courage et d'un dévouement exceptionnels. Le 16 février 1916, a surpris une patrouille ennemie, l'a mise en fuite et a ramené dans nos lignes un prisonnier blessé. Le 29 mai 1916, n'a pas hésité à sortir de la tranchée en plein jour et sous une pluie de balles pour se porter au secours d'un de ses caporaux très grièvement blessé. »

Ces officiers, ces gradés sont immédiatement payés de leurs élans par la même ardeur, la même amitié qui pousse leurs hommes à se sacrifier pour eux :

« Sauvard (Henri), soldat au 353ᵉ régiment d'infanterie : Le 21 septembre 1914 a réussi au milieu de grandes difficultés à sauver des mains de

l'ennemi son lieutenant blessé en le portant sur son dos. »

« Popot (Robert), chasseur au 18e bataillon : Excellent chasseur. Blessé une première fois en ravitaillant la section, a été atteint très grièvement en allant relever son officier blessé. Ne pouvant plus lui porter secours, s'est traîné jusqu'au poste de commandement et a donné des renseignements précis sur l'emplacement où se trouvait ce dernier. Énucléation de l'œil droit. »

« Bianic, soldat au 48e d'infanterie : médaillé pour avoir par deux fois, les 22 et 29 août 1914, sauvé deux officiers blessés tombés sur le champ de bataille, a renouvelé encore une troisième fois cette prouesse le 19 mai 1915 ; son capitaine étant tombé blessé dans les fils de fer ennemis, lui a créé un abri avec son outil et quoique blessé lui-même deux fois à la cuisse, l'a ramené après douze heures et à la nuit dans les lignes françaises. Exemple admirable de courage et de dévouement. »

« Duranton (Robert), soldat à la 1re compagnie du 16e régiment d'infanterie ; excellent soldat ; d'un moral très élevé et d'un dévouement remarquable. Blessé très grièvement le 10 septembre

1914, en même temps que son capitaine, est resté près de ce dernier toute la nuit sur le terrain, n'a consenti à se faire panser que le lendemain matin après avoir vu son commandant de compagnie en sureté. »

« PICHET (Claude-Hermann), chasseur à la 7e compagnie du 45e bataillon de chasseurs à pied : chasseur très brave qui a toujours eu une belle attitude au feu. A été blessé très grièvement le 29 octobre 1914, alors qu'il essayait de porter secours à son sergent mortellement atteint. Mutilé. ».

C'est une tradition, dans notre armée, que l'on ne laisse jamais à l'ennemi même le corps d'un officier tué. On trouve toujours des volontaires pour aller le chercher, s'il gît entre les lignes. Lorsqu'il s'agit d'un officier vivant et blessé, toute la compagnie se ferait hacher plutôt que le laisser souffrir longtemps sous le feu de l'ennemi.

C'est d'ailleurs en entretenant cette tradition à l'égard de l'officier, du chef qui a donné l'exemple, qu'on la fortifie en même temps à l'égard des simples deuxième classe. Le dévouement, comme toutes les vertus morales ou guerrières, comme aussi toutes les infamies et les lâchetés, est contagieux. Dans un corps de troupe où l'on est prêt

tout pour sauver un supérieur ou un camarade, on finit par ne trouver personne qui ne soit supérieur, et même presque étranger à l'idée du danger et de la mort. Le dévouement le plus entier aux hommes qui souffrent avec vous paraît alors quelque chose d'extrêmement naturel, et l'on multiplie les gestes sublimes comme ceux que je viens de citer ou comme ceux-ci, qui les égalent et qui surpassent tout ce que nous ont cité les moralistes de l'antiquité :

« Flasseur (Aimé), caporal à la 13e compagnie du 97e régiment d'infanterie : très bon caporal, toujours volontaire pour les missions périlleuses et très courageux. Le 18 mars 1916, un obus étant tombé sur une caisse de grenades, a été mortellement blessé en voulant l'éloigner pour protéger ses hommes. »

« Nicolleau (Félix), soldat à la 5e compagnie du 63e régiment d'infanterie, soldat plein d'entrain, a donné un bel exemple de dévouement et de courage le 14 novembre 1915 en saisissant, pour la relancer au dehors, une grenade ennemie qui venait de tomber dans la tranchée, a été grièvement blessé par l'éclatement de cette grenade. Amputé du poignet gauche. »

« Garans (Lucien), soldat à la 12e compagnie du 161e d'Infanterie, a fait preuve, le 25 mai 1916, d'une bravoure et d'un dévouement au-dessus de tout éloge en s'offrant comme patrouilleur volontaire, puis en se portant, sous un bombardement des plus violents, au secours de plusieurs camarades blessés ; a été atteint lui-même d'une très grave blessure. Plaies multiples. »

« Prévost (Arsène-Alfred), soldat à la . . compagnie de mitrailleurs du 274e d'Infanterie : du 19 au 26 mai 1916, s'est dépensé sans compter avec une adresse et une bravoure incomparables dans l'exécution des liaisons les plus périlleuses. Est allé volontairement relever des blessés dans des zones très dangereuses : gravement atteint lui-même le 23 mai, n'a consenti à se rendre au poste de secours qu'à bout de forces. Déjà cité à l'ordre. »

« Richer (Denis), caporal brancardier à la 17e compagnie du 254e d'Infanterie : le 20 mai 1916, a réussi à force de dévouement héroïque à sauver son commandant de compagnie et un camarade ensevelis sous un poste effondré et menacés d'être brûlés vifs. Le 23 mai 1916, sous un bombardement d'une extrême violence, n'a cessé de circuler à découvert, avec un mépris absolu du dan-

r, pour porter secours aux ensevelis, réconforter et soigner les blessés ; s'est échappé ensuite des lignes ennemies sous le tir de barrage le plus intense quand le point d'appui a été débordé. Déjà deux fois cité à l'Ordre. »

Voici les hommes dont les Allemands prétendaient qu'ils étaient les plus légers, les plus corrompus de l'univers.

Ils ont offert des exemples au monde. Ils ont donné une nouvelle force au mot *vertu*.

LE SACRIFICE

Dans les débuts de la guerre, mon chef de corps, le capitaine L***, depuis lieutenant-colonel, dit un jour devant moi : « Je n'aimerais pas faire massacrer mes hommes inutilement. Il faut être prudent. Un très gros chiffre de pertes ne prouve pas en faveur d'un régiment ni de son chef de corps... Maintenant, continua-t-il, il y a les missions de sacrifice, protéger une retraite, défendre l'artillerie, garder un point de passage, sauver une situation compromise : alors, il faut se faire tuer jusqu'au dernier. »

Nous l'avons eue, au bataillon, notre mission de sacrifice : elle fut remplie jusqu'au bout. L'on doit toujours quelque chose à une notion clairement énoncée par un chef.

Mais combien cette idée de *sacrifice* comporte-t-elle de nuances ! Presque autant que d'événements glorieux et d'actes héroïques. Un chef, de quelque grade qu'il soit, ne saurait trop réfléchir

sur cette idée-là, comme sur celle de devoir, pour savoir à l'avance ce qu'il pourra tirer de sa troupe, comment il lui fera fournir le rendement maximum, par quels moyens il la portera au-dessus d'elle-même.

Le Français est un être noble. En faisant appel aux sentiments élevés on a de grandes chances de le voir donner tout et sa vie par-dessus le marché. Encore est-il qu'il ne faut pas jouer de cette corde chaque jour, qu'il faut choisir le moment, les arguments appropriés et, bien entendu, payer de sa personne pour montrer que l'on entre dans l'affaire au même titre que le plus obscur des « deuxième classe ».

Au départ, chacun avait fait le sacrifice de sa vie. On se figurait que c'était chose faite une fois pour toutes. Eh bien, non, à chaque occasion de risquer vraiment sa peau, le même effort, le même renoncement est nécessaire. Et c'est ce qui a rendu si terribles pour ceux qui ne tombèrent point du premier coup les longs mois de cette guerre, ses attaques sans nombre, ses assauts répétés...

On a vu des corps repartir à l'assaut le 16 juin 1915 sur le même terrain où ils avaient échoué le 9 mai. Et le 16 juin ils ont foncé avec la même farouche ardeur que le 9 mai. C'est peut-être le plus grand effort moral que l'on ait demandé à des

troupes au cours de la campagne : l'on ne saura jamais en mesurer toute la grandeur.

Car, à chaque matin d'assaut, à chaque départ de contre-attaque, quels sentiments remués, quelle angoisse dans l'âme de cet homme qui sait comment se font et se terminent ces aventures-là ! Que de souvenirs auxquels on dit adieu ! Et ce trouble parfois dure plusieurs jours, si l'on est prévenu à l'avance.

Osons montrer tout cela : nous autres, Français, ne sommes pas des surhommes. Nous vivons, nous peinons, nous souffrons comme des êtres moyens, sensibles, compréhensifs, lucides. Nous ne nous nourrissons pas d'illusions. Et le déchirement est immense, que nous accomplissons sans trop même en parler.

Lorsque, loin du front, l'on s'étonne des retards, des lenteurs de la guerre, on pense trop aux petits ennuis que la guerre vaut aux civils et l'on ne songe jamais à ce que chaque jour de plus apporte de duretés, d'horreurs, de difficultés, de tristesses à la grande victime, au pauvre combattant : celui qui partira à la soupe tout à l'heure et qui, atteint par un éclat de 105, agonisera dix minutes en songeant à ses enfants, à sa femme, à la ferme de Bretagne ou de Beauce qui était toute sa vie ; et le jeune aspirant chargé d'un coup de

main que l'on rapportera avec un éclat de grenade et une balle de revolver, et qui vous dit en regardant une photographie sortie de son portefeuille : « Comme elle était élégante !... »

Nous avons tout perdu. Nous avons tout donné. Demain, lorsque je sortirai de mon trou pour ma tournée du matin, une grenade aérienne m'atteindra peut-être, éclatant sur le coin du boyau, comme tant d'autres que je vis arriver en ce maudit endroit où je m'arrête chaque jour pour encourager la sentinelle. Et pour un méchant éclat arrivant sous le casque au lieu de glisser dessus comme l'autre, je périrai obscurément, abandonnant ces projets, ces désirs, cet appétit d'avenir qui me fait crisper les dents quand je pense à tout ce que je veux faire, à tout ce que veux être. Ah ! malheur ! Ah ! misère !

Mais qu'importe ! C'est la règle. Et comme tant de fois où j'ai besoin d'un léger effort sur moi-même pour accomplir ce que je savais être fortement dangereux, je me lèverai, j'irai en sifflotant un petit air d'opéra, et l'on me croira joyeux, bon garçon, insouciant et jeune.

Pour l'être qui raisonne, la guerre demande à chaque heure, à chaque moment un nouveau sacrifice. Je n'aurais jamais cru que l'homme pût être aussi généreux.

Et maintenant, il y a encore les héros, qui dépassent la mesure et se sacrifient avec une pure ardeur, un détachement céleste, alors que l'on croit déjà que tout a été offert, tout donné, tout reçu.

Cette race française est superbe entre toutes : elle a le génie du désintéressement.

Lisez, relisez ces motifs sublimes de citations, le martyrologe de la France. Vous y trouverez tout. L'honneur, l'emportement, l'abandon généreux jaillissent à pleins bords de cette source sanglante.

Et tout d'abord un genre de distractions que je connais quelque peu, l'ayant pratiqué durant quatre jours pendant la bataille de la Marne : les missions de liaison et le transport des ordres à travers les tirs de barrage. Chaque fois, il faut prendre son parti, et l'on n'en prend qu'un : marcher, jusqu'à la gauche. Officiers, sous-officiers, soldats, tous, dans l'armée française, nous aimons faire ce métier-là. Des milliers de citations vous l'ont dit. J'en rapporterai trois ici qui montrent bien l'état d'esprit de ces agents de liaison de tout grade :

« Sibille, lieutenant au 238e d'Infanterie. Officier de très grand mérite. S'est montré prêt en

toutes occasions à accomplir les missions les plus *périlleuses. Choisi comme adjoint par son chef de corps, a montré un zèle et une ardeur qui ne se sont jamais démentis.* A été grièvement blessé le 20 septembre, en portant sur un terrain des plus dangereux un ordre du chef de corps à un chef de bataillon. Avait demandé lui-même à porter cet ordre *en raison de l'importance qui y était attachée.* »

« OUTIN (Joseph-Louis), capitaine-adjoint au chef de corps du 75e d'infanterie : officier énergique et intrépide. Le 3 septembre 1914, séparé de son colonel par les circonstances d'un violent combat, n'a eu qu'une préoccupation : le rejoindre. Sur le point de s'engager sur un terrain découvert et très battu, averti du danger par un de ses hommes, il lui répondit : « *Ne t'occupes pas de moi* », et s'élança pour tomber quelques instants après, frappé à mort. »

« LECOMTE (Désiré-Léon), matricule 06753, soldat au 101e régiment d'infanterie, compagnie de mitrailleuses ; soldat d'une bravoure exceptionnelle. S'est offert comme volontaire, le 1er juin 1916, pour porter des renseignements au colonel ; a traversé, à différentes reprises, des zones sou-

mises à un bombardement d'artillerie extrêmement violent *et battues par des feux de mitrailleuses. A fait l'admiration de sa section et des compagnies voisines par son courage et son audace.* »

Ceci, c'est de l'action. Loin du feu, nous retrouvons le même esprit de chevalerie, et c'est pourtant là qu'il est le plus difficile de rester soi-même :

« Rheims (André), lieutenant au 24e d'artillerie Etant en traitement dans un hôpital de l'intérieur, où il devait subir une intervention chirurgicale, a refusé de se faire opérer pour rejoindre d'urgence sa batterie qu'il savait désignée pour prendre part aux combats qui viennent de se livrer. Quinze jours avant, avait été, à l'hôpital, donneur dans une transfusion de sang faite à son frère. Ayant rejoint sa batterie en pleine bataille, en a assuré le commandement malgré un état de santé précaire, dans des circonstances périlleuses, effectuant des tirs intenses et heureux qu'il réglait d'un poste d'observation bombardé sérieusement. N'a cessé depuis le début de la campagne de faire preuve de hautes qualités morales et professionnelles. »

Celui-ci sauve son frère. Mais voici le cas opposé, et l'un des plus beaux, des plus douloureux exemples de sacrifice, parce qu'il est purement moral, celui du père de famille qui abandonne ses fils pour sauver les enfants des autres :

« HUON DE KERMADEC (Ronan), capitaine commandant la 21e compagnie du 219e régiment d'infanterie : *père de huit enfants* et appartenant à l'armée territoriale, a demandé à être affecté à un régiment actif. A donné en toutes circonstances l'exemple du devoir, de l'énergie et du courage. Blessé le 9 juin 1915, a refusé de se laisser évacuer et a été atteint le 1er juillet d'une blessure grave. »

Ce Breton dépasse tout ce que j'ai vu au cours de la campagne. Quelle tête de fer à la du Guesclin ! Des exemples comme ceux-là illustrent notre histoire ; ils la vivifient et nous montrent que nous n'avons pas dégénéré.

Tout à l'heure, en effet, c'était l'homme d'armes du XVe siècle qui réapparaissait avec le capitaine Huon de Kermadec. Je veux vous montrer maintenant les purs héros de nos chansons de geste avec deux fusiliers marins et un capitaine d'infanterie. On n'a jamais rien écrit de plus touchant dans aucune légende :

« Welzhofer (Georges), matricule 40030 I, quartier-maître fusilier du détachement de fusiliers marins : après avoir fait toute la campagne, est resté volontairement au bataillon, donnant à tous l'exemple des plus belles qualités. Blessé mortellement à son poste le 28 mai, a crié par trois fois « Vive la France ! » et a demandé qu'on ne s'exposât pas pour l'emporter sous le feu. Atteint de blessures douloureuses et qu'il savait mortelles, a fait jusqu'au bout l'admiration de tous par sa fermeté et l'élévation de ses sentiments. »

« Cadio (Nicolas), matricule 20.134-3, maître-fusilier du détachement de fusiliers marins : chef de section de tout premier ordre. Arrivé au front comme fusilier breveté, a gagné tous ses grades au feu. Modèle d'énergie, de dévouement et de bravoure. Au cours des dix-neuf mois passés a, par deux fois, *réussi à ne pas se faire évacuer*. Le 28 mai, pendant un violent bombardement, ayant vu tomber un de ses hommes, est accouru au milieu des projectiles pour l'assister. Frappé mortellement tandis qu'il le transportait avec l'aide de l'enseigne de vaisseau commandant le poste, a trouvé la force de fixer son officier et de crier : « Vive la France ! » avant d'expirer. »

« Féraud (Augustin-Antoine-Honoré-François), capitaine au 52e régiment d'infanterie : grièvement blessé pendant l'assaut du 25 septembre 1915 et amené au poste de secours, a refusé de se faire panser avant des soldats plus légèrement atteints en disant : « Je suis perdu, je le sais, occupez-vous d'abord de ceux qui peuvent guérir ». Laissé ensuite plusieurs heures dans un boyau, avant son évacuation, a fait encore preuve de la même noblesse de sentiments en disant : « Docteur, voici le plus beau jour de ma vie, je sais que je suis perdu, mais cela ne fait rien, nous sommes victorieux, je n'ai jamais été si heureux. »

Que dire, après ceci ? Notre France ne doit-elle pas demeurer immortelle, pour avoir eu de tels fils ?

Les générations futures n'ont qu'à s'inspirer de ces exemples, et nous sommes sûrs des destinées de ce pays.

LE STOICISME

Quatre ans de guerre déjà. Après la retraite, la Marne, l'Yser, après cette boue lugubre du premier hiver, après les attaques partielles trop coûteuses, les grandes offensives de 1915 limitées à des succès tactiques, nous avons vu Verdun, la Somme, l'Aisne, les batailles forcenées du printemps et de l'été 1918. Le moral reste intact. Dès que l'on remet une bonne troupe au repos pendant un mois, elle retrouve la même ardeur offensive. Prodige singulier de ce peuple léger : il supporte les coups, les échecs, les demi-réussites ; il n'est pas si inconstant qu'on le disait. Le Français se révèle à l'épreuve tenace, entêté, stoïque. Magisters d'Allemagne, vous ne nous aviez pas compris.

On ne saurait exagérer, lorsque l'on parle de stoïcisme : chaque jour, à la bataille, dans les assauts ou sous les longues préparations d'artillerie, durant les séjours dans la tranchée, où l'on s'ennuie en attendant le coup mortel, les nuances

nouvelles de cette résistance qui ne finit jamais, de cette grande acceptation plutôt de lois qui nous dépassent, se révèlent à nous avec une intensité sans exemple jusqu'ici dans l'histoire des tristesses et des douleurs de l'humanité. Ne pas s'abandonner, ne pas déchoir, garder le front haut, le cœur ferme, l'esprit intact dans des épreuves chaque jour renouvelées et chaque fois plus dures, voilà ce qu'ont voulu l'officier et le soldat de la guerre. Il n'est pas d'héroïsme plus noble que cette dignité.

Le civil tient. C'est lui qui a inventé la formule. Il tient en maugréant lorsqu'il a un peu froid aux pieds, lorsqu'on ne lui donne qu'une excellente sole frite et un gigot saignant par repas, le tout précédé de hors-d'œuvres et suivi de salade et de desserts. Pauvre civil, comme nous te plaignons dans la tranchée où les *minen*, en éclatant, jettent de la poussière et des pierres dans les marmites de macaroni gluant. Mais ne crains point que nous allions céder sous les épreuves, désenchantés de voir que tout le monde n'est pas guetteur dans la tranchée, ou grenadier pour l'assaut : nous ne sommes pas des rêveurs, les soldats de la guerre ; nous ne demandons pas l'égalité dans l'anarchie, les même efforts ni les mêmes malheurs pour tout le monde ; nous savons suppor-

ter plus de quinze cents jours de servitude, de don total ; et lorsque la mort, la blessure nous atteignent, nous les acceptons comme le reste, sans protestation, sans colère ; nous n'envions pas aux embusqués ou aux malades la médiocrité des jours sans risques qui leur font ignorer à la fois notre misère et notre renoncement.

Et toi, jeune homme que l'on vient d'incorporer et qui apprends dans les cours du dépôt, dans les champs de manœuvre, les gestes de la guerre sans peut-être avoir encore pénétré son esprit tragique et superbe, laisse-moi te présenter quelques-uns de ces hommes qui, avec nous, les vétérans, ont combattu aux jours si lointains déjà de 1914 et de 1915 :

« MAURETTE (Jean-Baptiste), cavalier de 1re classe au 2e escadron du 2e régiment de chasseurs d'Afrique ; cavalier d'une énergie et d'un dévouement à toute épreuve. A pris part volontairement à de nombreuses reconnaissances périlleuses et donné, en toutes circonstances, des preuves de sang-froid, de courage et de mépris du danger. Blessé gravement le 24 mai 1916 alors qu'il était de service aux avant-postes, *a supporté, sans une plainte, les plus vives douleurs, donnant à tous un bel exemple d'abnégation.* »

« DEFIVE (Noël), soldat à la 17e compagnie du 310e régiment d'infanterie : soldat très brave. Blessé très grièvement le 6 octobre 1915, en se portant résolument à l'assaut. A donné un bel exemple de courage et d'abnégation *en supportant ses souffrances sans une plainte et en encourageant ses camarades avant de les quitter*. Amputé du bras droit. »

« LAPOSTOLLE (Étienne), soldat au 57e régiment territorial d'infanterie : soldat brave et dévoué. Blessé très grièvement pour la deuxième fois le 26 mai 1916 à son poste de guetteur, *a supporté ses souffrances sans proférer une plainte, faisant preuve d'un courage et d'une énergie remarquables.* »

« LEBAIL (François), caporal au **47e d'Infanterie**, modèle de bravoure et d'énergie ; déjà cité à l'ordre pour sa brillante conduite au feu. Légèrement blessé le 26 mai 1916, *a refusé de quitter son poste*, soumis depuis deux jours à un violent bombardement. Atteint à nouveau d'une blessure très grave le lendemain, *n'a laissé échapper aucune plainte, faisant l'admiration de tous par son courage et sa résignation.* »

« Lorimy, sergent à la 10ᵉ compagnie du 27ᵉ régiment d'infanterie : revenu du Canada dès le début de la guerre, s'est distingué par son courage dans plusieurs affaires. Le 26 avril 1915, a été blessé très grièvement en tête de sa section à l'attaque d'une tranchée allemande. Ne pouvant se replier *avec la jambe droite brisée, a donné l'exemple d'un stoïcisme remarquable, en restant un jour et deux nuits entre les lignes sans se plaindre.* »

« Chasseur Grevais, du 120ᵉ bataillon alpin : grièvement blessé, *est resté pendant quatre heures au fond de la tranchée sans proférer la moindre plainte. A prétexté qu'il n'avait rien pour ne pas exposer la vie de ses camarades qui voulaient aller lui chercher du secours pendant le bombardement.* »

Voici nos vieux soldats, nos vétérans. Voilà ce qu'ils ont fait, leurs actions, leurs gestes. Qui, parmi les générations nouvelles, consentirait à se montrer inférieur à eux ?

Viennent d'autres épreuves, de nouveaux jours de combat, un hiver, deux hivers, des années de lutte s'il le faut, nous ne faiblirons pas. Le patriotisme stoïque qui nous anime ne peut abandonner

nos bataillons, nos régiments. Par trop d'exemples nous les avons *créés, cet entraînement, cette résignation* qui ne cèdent jamais. Le stoïcisme est, dorénavant, une vertu française.

LA TÉMÉRITÉ

J'entends parfois reprocher à certains officiers, ceux en particulier du début de la guerre, leur courage trop beau, trop chevaleresque, leur ardeur de casse-cou, la dépense en apparence inutile qu'ils firent de leur vie et de leur personne. Et j'avoue que je ne puis m'empêcher quelquefois de blâmer les camarades qui semblent chercher délibérément la mort : j'ai vu trop d'imprudents punis de leur témérité pour ne pas être l'ennemi de ce gaspillage affreux d'énergies qui eussent été précieuses au pays.

Mais tout d'un coup je tombe sur un motif de citation comme celui-ci :

« Chancerelle de Roquancourt de Kéravel, capitaine au 115e d'infanterie : commandant de compagnie de premier ordre. Le 22 août 1914, sous une grêle de balles et d'obus, a déployé sa compagnie face aux assaillants, restant seul debout,

alors qu'il exigeait que tous se couchassent. A ceux qu'inquiétait sa témérité il répondit : « On « s'habitue à cette musique, cela fait plus de bruit « que de mal, j'aurais payé cette place dix louis. » Tomba peu après blessé grièvement. »

Alors je ne connais plus la raison, je suis enthousiasmé, je me lève et je dis : « La voilà bien, l'armée française ! »

La témérité est une vertu française.

*
* *

Au point de vue du rendement même de l'armée, la témérité est parfois nécessaire. Elle le fut surtout au début de la guerre.

Les gens qui débutent en ce moment à la guerre ne peuvent pas comprendre cela : ils arrivent dans des corps, des bataillons, des compagnies qui se sont fait une tradition à la guerre. Au 8e bataillon de chasseurs de Bagatelle et du Mort-Homme, au 81e d'Infanterie de Fleury on ne recule pas... Et si je cite ces deux corps entre tant d'autres, c'est que les récits officiels nous ont parlé d'eux. Mais combien d'autres furent aussi splendides ! Lorsque l'on débute, en 1917, dans ces unités-là, on trouve un cadre fait à la guerre, des vétérans qui ont vu

la Marne, l'Yser, l'Argonne, Verdun. Il n'y a plus qu'à imiter les briscards.

Mais en août 1914, pour aussi prêts que nous fussions à donner notre vie afin de ne pas devenir les esclaves de l'Allemagne, il y avait une chose que nous ignorions, et c'était si nos camarades, si les compagnies, les bataillons voisins soumis à un ouragan de mitraille plus forcené que tous ceux dont on avait jamais entendu parler, découvrant d'un seul coup les horreurs du combat, n'allaient pas fuir, si cette immense infanterie, où 995 hommes sur 1.000 n'avaient jamais entendu siffler une balle, tiendrait le coup, resterait solide au coude à coude, avancerait, progresserait sous le feu, si l'on trouverait des bataillons pour la charge. Il s'agissait de voir si l'on était vraiment une armée.

Des hommes se sont trouvés qui ont, par leur exemple, par leur mépris de la mort et du danger, montré que l'on pouvait, que l'on devait être des braves.

Et nos bataillons ont presque tous tenu. Ceux qui n'avaient pas résisté le premier jour n'avaient sans doute point dans leurs rangs assez de héros enthousiastes et téméraires.

Qui de nous en ce temps-là ne fut pas un peu fou? Deux de nos cavaliers voyaient vingt Boches,

ils leur fonçaient dessus. Les chasseurs à pied de la couverture se croyaient invincibles et administraient chaque jour des torchées aux Boches, qui, à nombre égal, étaient désorientés par la furie de nos hommes. Les cyclistes battant l'estrade n'avaient besoin que d'être modérés : ils cherchaient sans cesse l'aventure et rien ne les effrayait. Puis ce fut un jour le casoar et les gants blancs de nos Saint-Cyriens, jour admirable où la vieille école et la jeunesse française rejoignirent dans un geste splendide leurs aînés de la Révolution et de l'Empire. Et tout le monde se prodigua : le général Carbillet, à la Marne, criait : « Peuh ! des pétards de carnaval ! » lorsque les 77 lui éclataient devant le nez ; le général Moussy, le colonel de Féraudy et tant d'autres comme eux, tant de beaux officiers aux allures de légende, chargèrent devant leurs troupes. On peut les égaler, on ne les dépassera point. C'est leur exemple qui a fixé la tradition de notre armée française.

Je dirai même plus ; il y a encore des téméraires dans notre armée et ils ont raison d'être ainsi, puisque leur tempérament les y pousse. Général Barbot, général Stirn, et vous immortel Jean-Baptiste, général Marchand, idole des coloniaux, deux fois blessé au cours de la campagne, comme vous nous entraînez lorsque vous partez

à la charge, dans l'assaut le plus meurtrier, courant les mêmes risques que le lieutenant, les mêmes chances que Pitou. Et Pitou est heureux de claquer près de vous.

Tant qu'il y aura un pays qui s'appellera la France, où l'on donnera en exemple aux enfants les Horaces et les Curiaces, Condé, Marceau, et Hoche, Ney pendant la campagne de Russie, les cuirassiers de Frœschwiller et les héros de 1914-1918, on trouvera dans les armées des héros téméraires qui croiront faire peu en payant de leur vie cette surélévation au-dessus des petitesses humaines, qui est une minute d'imprudence superbe dans l'enfer du combat.

*
* *

Ces imprudents ont en eux une vertu secrète, que je veux dire et qui est leur véritable perfection. Ils ne sont pas orgueilleux, ils ne se croient pas indispensables. Lorsqu'ils courent au-devant du danger, presque tous savent qu'ils vont à la mort. Cependant, ils ne cherchent nullement à conserver cet être qu'ils sont, parce qu'ils estiment que d'autres hommes existent qui peuvent les remplacer dans l'emploi qu'ils occupent.

Libre aux hypocrites, aux peureux et aux four-

bes de déclarer que l'humanité ferait une perte s'ils venaient à mourir. Les téméraires sont plus modestes. Dans la vie présente du globe, dans leur pays, dans l'armée, ils affirment en se sacrifiant, que leurs successeurs sont faciles à trouver. Et c'est le renoncement suprême de s'estimer soi-même à peu de prix. Les téméraires ne font pas cas de leurs talents et de leur peau.

Ils ont confiance dans la génération qui vient : « Tu seras digne de nous, semblent-ils lui dire. Nous t'avons ouvert le chemin, tu feras mieux que nous. Nous te faisons par notre mort les routes du monde plus ouvertes, plus faciles, plus douces. Ne nous remercie pas. Tu seras meilleur que nous, tu travailleras plus, tu travailleras mieux. Ne songe plus à nous, ne prie même pas pour nous. Nous ne sommes rien. Nous sommes le sacrifice, le don total, la foi dans l'avenir, dans l'immortalité du pays et de la race. Nous avons été les héros téméraires. Et nous avons trouvé dans la liberté, l'élégance, l'élan de notre geste un éclair de beauté qui est notre récompense à nous. Car nous resterons toujours fixés aux yeux de la foule dans notre geste de défi à la mort, qui pourtant ne nous a pas épargnés. »

LE GOUT DES RESPONSABILITÉS

Un jour, en 1915, un officier d'un corps voisin du mien me dit :

— On me commandait d'attaquer une tranchée inattaquable à cause du grand nombre de réseaux qui la défendaient. J'ai demandé un ordre écrit pour dégager ma responsabilité...

Je l'interrompis :

— Quelle fichaise ! Il fallait répondre : « Je refuse d'attaquer tant qu'un officier d'état-major ne sera pas venu constater avec moi l'état des réseaux. » Vous engagiez votre responsabilité au lieu de la dégager ; et vous agissiez en véritable chef.

Il me regarda, rêveur, et prit congé deux minutes plus tard.

Je ne puis comprendre l'homme, le chef qui hésite à s'engager tout entier pour défendre ses idées. Je n'ai pas hésité, dans une contre-attaque, étant simple sous-lieutenant, à obliquer carrément

vers la gauche, dans le but de couvrir le flanc du bataillon. Cela me procura une excellente situation tactique, la reprise de quatre canons, des félicitations et la seconde ficelle. Mais si ça n'avait pas collé, je n'aurais pas hésité non plus à exposer avec fermeté mon point de vue à mes chefs. Et tant pis s'ils n'avaient pas été contents !

J'ai vu l'un des capitaines les plus intelligents qui se puisse trouver discuter calmement, mais énergiquement avec le colonel commandant la brigade, homme de réelle valeur lui aussi, sur le tracé et l'emplacement d'un ouvrage de deux cents mètres de côté. Et le colonel écoutait les arguments de mon camarade.

Quand j'ai cru un ouvrage nécessaire, j'ai présenté mes idées sans biaiser. J'ai osé demander sur le champ de bataille à un général telle mission qui me paraissait immédiatement utile. Tout cela n'a rien d'étonnant, ni d'admirable. C'est l'exercice naturel du commandement, à la française, exercé non seulement avec obéissance, mais aussi avec réflexion, en faisant travailler son cerveau en même temps que ses membres et en parlant en homme à ses chefs, lesquels savent comprendre que vous ne cherchez que l'intérêt du service et la réussite de l'entreprise à laquelle vous prenez part.

Il est indispensable, dans n'importe quel grade que l'on occupe, de posséder le goût et le sens de la responsabilité. Il ne s'agit pas, bien entendu, de croire que l'on est général de brigade lorsque l'on commande une compagnie de deux cents troupiers ou un bataillon de mille fusils. Il faut être réservé, modeste, et connaître les bornes de son commandement. Mais dans les limites mêmes de ce commandement, et en tant que chef responsable de ces deux cents ou de ces mille hommes, vous devez ne pas bafouiller ni trembler devant vos supérieurs : du moment que l'intention y est, vous pouvez dans tout ce que vous entreprendrez être traité d'imbécile ou de loufoque, mais pas de lâche ou d'indécis. Or les jugements intellectuels ne déshonorent pas, tandis que les appréciations sur le courage ou le caractère déconsidèrent un homme à jamais.

Dans le combat, il y a un moment où vous devez dire : « Je le pense, donc je le fais. » Et l'ordre devient la suite immédiate de la pensée. Vous rendez compte en même temps des modifications que vous apportez à l'ordre donné. Le règlement a prévu le cas et vous oblige à agir ainsi. Dans la vie de tranchées, vos réflexions faites, votre opinion établie, vous devez dire : « Je le pense, donc je le dis. »

La décision nette et prompte, au combat, est le propre du véritable chef de guerre. Le compte rendu exact et complet, dans la préparation au combat, est le fait de l'honnête homme qui tient à ce que ses chefs soient pleinement renseignés.

Si vous êtes sous la coupe d'un chef qui s'étonne et se cabre devant votre franc parler, vous devez savoir parler froidement, avec toutes les formes, mais sans biaiser. Et qu'importe si votre chef grogne et n'est pas satisfait du premier coup.

Prendre ses responsabilités, ne rien rejeter de son commandement sur autrui, c'est avoir sa conscience pour soi. A côté de cette satisfaction profonde, les succès d'estime importent peu. Demain nous donnera raison, d'ailleurs. Alors vous serez classé, et l'on vous écoutera. Vous aurez été un homme un chef. Vous serez un véritable officier.

LE SENS DU TERRAIN

Je descendais un jour de novembre 1914 de l'Artois vers Paris. Le visage contracté par le froid, immobiles au fond de l'auto, nous n'avions pas dit mot depuis Doullens, lorsque tout à coup, dans une belle ondulation vide entre Amiens et Beauvais, l'officier d'État-Major que j'accompagnais dit en désignant le terrain d'un geste large :

— Quel bel endroit pour une bataille !

J'éclatai de rire. Le charmant capitaine avec lequel je faisais route, et qui commande aujourd'hui un régiment, sortait de l'École de Guerre et ne rêvait que batailles immenses, mouvements stratégiques, progressions offensives... Il était un peu dégoûté, comme moi, par les tranchées et la boue, et ne songeait qu'à la reprise du mouvement en avant. Et un terrain pour lui n'avait d'intérêt que s'il permettait une grande bataille de style classique, à la Napoléon. Il a appris depuis qu'il y avait aussi une autre guerre, celle de la défensive

dans les tranchées avec l'organisation des secteurs, les centres de résistance et les flanquements réciproques. Puis il a appris la technique de l'assaut contre tranchées, la progression sur un terrain organisé par l'ennemi. Il a fait la Somme, après la Champagne et Verdun.

Maisil continue à être célèbre partout où il passe par son sens du terrain, son habileté à en deviner les possibilités, ses intuitions rapides des points de passage, des endroits battus. Son intelligence, son caractère font de lui un chef. Son large sens du terrain fait de lui un chef complet et précieux pour les gens qu'il commande.

Il ne faut pas croire que cette divination du terrain soit une faible vertu. Combien ai-je vu de ces aveugles-nés qui, à distance, se trompaient sur l'importance d'un mouvement de terrain, vous envoyaient sur la crête 309 en disant que c'était la 291, n'étudiaient pas les angles morts en avant de leurs tranchées et finalement vous traitaient d'indisciplinés lorsque vous leur faisiez remarquer qu'il y avait mieux à faire que se croiser les bras, creuser des tranchées au hasard ou attendre tout du débrouillage, de l'esprit d'à-propos et du culot.

En un temps où les projectiles de mousqueterie vont très loin et ont des trajectoires rasantes, où

canons et obusiers fouillent l'espace à grande distance, l'étude du terrain, sa compréhension, l'emploi des moindres abris et des moindres couverts, la vision rapide des points vulnérables, des angles morts et des secteurs dépourvus de feux, ont une importance plus grande qu'au temps de Napoléon ou même qu'en 1870. Un bon manœuvrier est avant tout un homme qui a une vision nette du terrain ; et ceci peut s'appliquer à la guerre de tranchées comme à celle de mouvements. La prise de la crête et du village de Tahure, le 6 octobre 1915, a montré chez le commandant de la 5e brigade une intuition de ce genre. L'offensive allemande du 8 janvier 1915, sur le ravin des Meurissons, en Argonne, et son développement en coup de râteau prouvent une belle compréhension du terrain [1]. Ce qu'il y a de terrible dans ce sens du terrain, vertu purement militaire et obligatoire à la guerre, c'est que certains paraissent tout à fait dépourvus de cette qualité, qui surabonde chez d'autres. On tire souvent de ces oppositions une conclusion désastreuse, parce qu'elle favorise la paresse d'esprit, et c'est que le sens du terrain est quelque chose d'inné, de quasiment

1. Offensive annulée par l'énergique décision du général Gouraud et la furia du régiment garibaldien.

surnaturel, de non cultivable et de donné à l'homme en naissant.

Je m'élèverai toujours contre ces conclusions désordonnées. Il est possible que tout le monde ne possède pas mêmes qualités d'intelligence du terrain que le maréchal Foch ou le général Fayolle, mais lorsqu'on se sent inférieur à ces chefs ou à d'autres, ce n'est pas une raison suffisante pour jeter le manche après la cognée, s'enfermer dans sa cagna, et passer son temps à jouer au bridge ou à bouquiner des romans. On se trouve toujours bien d'un entraînement réel à l'étude du terrain.

Cet entraînement consiste, même lorsqu'on est emprisonné six, huit, dix jours ou plusieurs mois dans le secteur de tranchées de première ligne d'une compagnie, à étudier minutieusement d'abord le terrain qu'on est chargé de défendre et celui que l'on a en face de soi, ensuite les secteurs des compagnies avec lesquelles on est en liaison et enfin le fonctionnement de la réserve de votre bataillon. Cette étude, si on la poursuit dans le détail, permettra de diriger complètement les travaux des hommes ; elle vous amènera à signaler à vos chefs les défauts de votre organisation dont vous suggérerez des remèdes ; elle vous offrira surtout, le jour d'une attaque, une entente totale de la situa-

tion et les meilleurs moyens de résister aux efforts de l'ennemi. Ne me dites pas qu'il est sot de se promener trop longtemps dans des tranchées crapouillotées. Les secteurs les plus agités offrent généralement une heure de tranquillité au commandant de compagnie actif; à vous de saisir cette heure-là pour remplir les devoirs de votre fonction tout en courant le minimum de dangers.

Si vous vous astreignez à cette étude minutieuse de tous les secteurs où vous passez, vous serez surpris de voir combien les secteurs vous paraîtront de plus en plus clairs, de plus en plus lisibles. Il ne vous faudra pas longtemps pour acquérir ce sens du terrain que vous n'espériez pas arriver à posséder. Et vous serez un bon officier.

Vous pourrez alors, à juste titre, dans les conversations de popotes, dauber les officiers d'État-Major qui connaissent moins bien votre secteur que vous. Mais jusqu'au moment où vous n'aurez point étudié tout dans le détail, ne vous moquez point de ces officiers qui vivent à l'arrière, étudient les cartes et lisent des rapports: il est possible que l'un d'eux ait eu, dans un cantonnement, une longue conversation avec votre prédécesseur dans la même tranchée; il est possible qu'il soit venu dans votre secteur un jour où vous n'étiez pas là; il est possible qu'il connaisse le terrain

aussi bien et mieux que vous. Et c'est alors que l'officier d'Etat-Major vous étonnera à la première rencontre.

Vous savez cependant que l'officier de troupe doit être de tous points supérieur à son camarade de l'entourage des généraux. Il ne tient qu'à vous de ne point vous laisser distancer par lui dans l'étude de votre secteur. C'est votre devoir et c'est aussi le moyen d'acquérir sur le terrain, avec profondeur et sérieux, des connaissances que l'officier breveté a acquises dans les livres, avant la guerre, et dont vous n'aviez aucune idée le 2 août 1914.

Pendant cette guerre ce sont les officiers de troupe travailleurs (avec les quelques officiers d'Etat-Major que l'on voit souvent dans la tranchée) qui ont cultivé en eux le sens réel du terrain et de la manœuvre.

L'ABSENCE D'ENTÊTEMENT

Sur le vu de comptes rendus, de projets, de plans divers, le général Z*** ordonne que l'on procédera dans dix jours à telle opération, enlèvement d'une tranchée, reconnaissance importante, capture de prisonniers... dont il a déjà plusieurs fois entretenu son état-major et qui a une utilité réelle à ses yeux.

Au reçu de l'ordre d'exécution le ou les officiers exécutants étudient l'affaire à nouveau. Certains préparatifs sont faits, le sous-ordre responsable de l'exécution rend compte qu'il est prêt, que tout lui semble en bonne voie. Il n'y a plus qu'à déclencher le mouvement à l'heure prescrite.

Mais, dans certains cas, ce chef, ce sous-ordre chargé de l'exécution du plan, rend compte qu'il n'est pas prêt, que ses troupes sont harassées, qu'elles viennent de subir trop de pertes pour entreprendre l'affaire, ou bien que le terrain est

insuffisamment préparé, que les sapes et parallèles de départ ne sont pas terminées, qu'on ne lui a pas amené assez de grenades et de matériel divers, que la préparation d'artillerie est insuffisante.

Alors se pose pour le général qui a conçu l'opération un très curieux problème : va-t-il croire son sous-ordre, prendre pour pain bénit tout ce que celui-ci lui affirme ? Va-t-il remettre une opération à laquelle il tient beaucoup ? Remettre, en guerre, c'est souvent annuler ; c'est donner à l'ennemi le temps d'éventer vos préparatifs... Peut-être ce sous-ordre n'est-il qu'un paresseux, un timoré, un lambin qui traînaille et n'ose pas risquer le coup... Certains officiers de troupe ont tellement l'horreur de la casse (à laquelle se mêle inconsciemment le souci de la préservation de leur peau), que, si on les écoutait, on ne ferait jamais rien, on ne tenterait rien, on n'attaquerait plus...

Le général rage. Et il a parfois raison de rager. Car les gens mous ne sont pas absolument inconnus dans l'armée.

Remarquez que si ce général a su choisir ses sous-ordres, s'il a méthodiquement éliminé tout ce qui était trop vieux, trop mollasson, trop rassis, trop faible parmi ses chefs de bataillon et ses

colonels, il n'a pas à se poser toutes ces questions. Il sait, dans ce cas, qu'il peut avoir confiance, que ses sous-ordres ne demandent qu'à marcher, et que s'ils présentent l'affaire comme difficile, c'est qu'elle l'est réellement, et qu'il convient de se méfier.

Et c'est alors qu'entre en jeu une grande vertu militaire, une vertu de chef, la qualité propre à un chef réellement intelligent : l'*absence d'entêtement.*

Le général intelligent sait abandonner un projet à temps, ou prendre le temps nécessaire pour le préparer entièrement et convenablement. Le fou furieux veut réussir sur-le-champ, sans retard, sans délai, à l'aveuglette. L'homme patient tire au contraire une leçon des objections que lui présentent ses subordonnés.

Nous avons commis dans l'armée française, au cours du premier hiver 1914-1915, quantité d'erreurs de détails dues souvent à l'entêtement de certains chefs qui ne voulaient rien abandonner de leurs projets, même lorsqu'on leur en montrait l'inanité cruelle. Des officiers, des troupes ont été gaspillés parce que l'on ne voulait pas écouter des sous-ordres qui prévoyaient nettement ce qui devait forcément arriver. Certaines erreurs, par exemple, consistèrent simplement à reprendre

un projet vieux de plusieurs mois (en Alsace, en 1915, par exemple) et à vouloir exécuter contre les Boches parfaitement organisés des tentatives possibles seulement en novembre ou décembre 1914, lorsque ces saligauds n'avaient pas encore renforcé leurs positions. Ce qui n'était, en somme, qu'une forme de l'esprit d'obstination s'ajoutant à une totale absence d'imagination et d'intelligence de la réalité.

Dans cette guerre où un ennemi travailleur modifie et augmente chaque jour la solidité de ses positions et de ses défenses, le chef à l'esprit souple et nuancé calque ses conceptions sur l'état des choses dans le moment présent. Tout renseignement est pour lui un indice, matière à réflexions, et parfois le motif de décisions et d'ordres nouveaux. Ce qui ne veut pas dire qu'il faille être une girouette. L'esprit français est capable de cet équilibre entre l'intelligence et la volonté qui prépare les succès peu coûteux. Les Boches nous montrent souvent que chez eux la volonté et l'entêtement obscurcissent l'intelligence et amènent des massacres inutiles de « matériel humain ».

LE GOUT DU TRAVAIL MATÉRIEL

C'est une bizarrerie de cette guerre énorme, que la majeure partie des travaux qu'elle nous a imposés, nul ne les prévoyait avant l'automne **1914**. La plupart de notre temps aura été prise en effet non point par le combat, mais par des besognes matérielles, que nous avons exécutées, les uns comme manouvriers, les autres comme contremaîtres ou chefs de chantiers ; et ces besognes matérielles, terrassements, travaux de mine, boisages, constructions de casemates, d'abris,... qui faisaient partie des travaux de la paix, semblaient jusqu'ici sans rapport avec l'état de guerre.

Il n'est point d'officier, point d'hommes faisant partie des armées combattantes qui n'ait pas dû, d'une façon ou de l'autre, mettre les mains à la pâte. On avait prévu avant cette guerre, pour exécuter les travaux matériels, une compagnie de deux cents sapeurs du génie par quinze mille com-

battants environ. Aujourd'hui, tout le monde est pionnier.

Les aviateurs eux-mêmes doivent être des travailleurs manuels, des mécaniciens [1]. Et ils ont, en outre, à construire pour le personnel des abris contre le bombardement, à faire monter et démonter leurs hangars, à démonter les ailes de leurs appareils, les jours de tempête...

On ne saurait trop attirer l'attention de tous les officiers sur cette importance du travail matériel. Il est dur, il est pénible à un jeune homme élégant, à un père de famille cultivé et n'aimant pas les sports, à un professeur, à un notaire, à un habitant des villes, à un membre de la bourgeoisie, de porter sur l'épaule des rondins, des traverses de chemin de fer ou des rails; piocher, pelleter est exténuant pour celui qui ne fut pas habitué à le faire ; il est même très dur, les jours de neige ou de pluie, de surveiller simplement un chantier de terrassement, de demeurer dans le froid humide avec ses travailleurs; et c'est aussi

1. Tout pilote travaille matériellement. Tout aviateur doit connaître la mitrailleuse à fond : sa vie en dépend; et le maniement de la mitrailleuse s'apprend en tripotant des mitrailleuses. L'observateur est télégraphiste, photographe... Il faut être mécanicien pour comprendre son appareil Tous métiers manuels, dans lesquels il faut atteindre l'habileté la plus rapide et la plus précise, sous peine de mort.

chose lassante lorsqu'on le répète depuis des mois, et que ce n'est point votre métier, de distribuer des pelles et des pioches à deux cents gaillards aussi embêtés que vous, de les mettre en place sur le terrain et de les obliger à rester là jusqu'à ce qu'ils aient creusé chacun 1 m. 20 de boyau sur 1 mètre de profondeur et 80 centimètres de large. Plus rasant encore de surveiller des boyaux et tranchées depuis longtemps établies, de faire creuser des puisards, disposer des clayonnages, établir des feuillées, enlever la boue...

Les vétérans, qui avons fait campagne un peu partout, nous comprenons bien l'ennui, l'accablement de tous devant ces besognes insipides, qui se renouvellent perpétuellement, qui sont sans grandeur, sans gloire, qui semblent n'avoir jamais de fin. Cependant nous sommes les plus durs, les plus tenaces dans le travail que nous demandons à tous. Car nous savons ce qu'il en coûte, de ne pas travailler, de ne pas rendre son secteur plus parfait, plus solide, de laisser les choses aller leur train, et de ne pas prendre l'avance sur l'ennemi en tout, travaux de défense et travaux offensifs...

Un boyau que l'on n'approfondit pas suffisamment, c'est un ou plusieurs tués à la relève suivante, lorsque de nouveaux venus passent à l'endroit dangereux, là où vous aviez l'habitude

presque machinale de baisser la tête et de ne pas vous laisser voir.

Des routes non camouflées, des passages vus et non barrés, c'est le massacre d'une compagnie, le jour où vous êtes attaqués et où elle passe là, insouciante, pour venir vous secourir.

Pas d'abris contre le bombardement, pas de sapes profondes, ce sont des pertes constantes à chaque bombardement. On a vu, dans certains secteurs immobiles, les pertes diminuer des neuf dixièmes en deux mois parce que l'on avait creusé des abris dans le roc.

Une tranchée établie à la je t'en fiche, et sans que l'on se soit, chaque matin, imposé le surcroît de travail du camouflage, c'est une indication précieuse fournie à l'ennemi, qui la fera photographier, repérer, et massacrera ses occupants, le jour où on devra s'y installer pour combattre.

Un secteur laissé à vau-l'eau, avec des tranchées, des boyaux éboulés, c'est peut-être l'échec d'une grande offensive, le jour où l'on voudra partir de là pour bousculer l'ennemi. Lisez, par exemple, dans l'ouvrage du capitaine Libermann, *l'Infanterie héroïque et douloureuse* [1], les pages

1. Henri Libermann *L'infanterie héroïque et douloureuse* (Thiaumont, juillet-août 1916 ; Moronvilliers, mars-avril 1917) Paris, Perrin, 1918.

consacrées à l'arrivée de son régiment dans le secteur de Moronvilliers, le 22 mars 1917 (pages 147-148) : « Les boyaux sont dans un état déplorable, effondrés, trop peu profonds en certains endroits pour défiler à la vue de la première crête adverse et surtout aux hauteurs du Casque et du Téton dont le commandement si important fournit aux Boches des observatoires de premier ordre. Tant au bois en triangle qu'au retranchement Albert Ier — un flanquement insuffisant pour la défense — ces positions jalonnées de trous d'obus semblent subir un marmitage sérieux. Mais la tranchée Est de Prosnes ne doit son état de délabrement qu'à l'incurie des précédents occupants... La position des Boches paraît inexpugnable ; ils ont l'avantage du terrain et ont multiplié les tranchées et les réseaux de fils de fer sur tous les points susceptibles de défense. » C'est ce qu'on appelle un secteur calme : les Français ne fichent rien et les Boches travaillent. Or, c'est ce secteur qu'en une vingtaine de jours il va falloir transformer en secteur d'attaque : on me permettra de croire qu'une des raisons de notre réussite médiocre, le 17 avril 1917, a été

. . . . *Censuré* . . . .

manque de goût au travail matériel dont avaient fait preuve états-majors, officiers et soldats des

troupes occupant précédemment le secteur [1].

J'ai vu de tristes choses au cours de cette guerre : elles avaient toutes pour cause la paresse de quelqu'un. Disons-nous franchement que si nous avions été plus travailleurs, plus travailleurs de la tête et du corps, à tous les degrés de l'échelle, il est probable que nous aurions été vainqueurs plus souvent et que depuis longtemps la guerre serait terminée à notre avantage. Par bonheur, notre adversaire, quoique plus travailleur que nous, a commis d'innombrables sottises au cours de la campagne.

Au point où nous sommes arrivés, après quatre ans de lutte, le travail matériel incessant doit faire partie de notre programme de chaque jour. Car le meilleur plan vient peut-être d'être élaboré par nos chefs, l'étincelle de génie va peut-être jaillir, et nous n'avons pas le droit de tout compromettre, de tout faire rater par paresse, en renouvelant les fautes commises, en nous montrant indignes de l'aide, du secours apporté par ces grands travailleurs, les Américains.

1. Un succès considérable, au contraire, peut être le résultat de grands travaux soigneusement camouflés : ainsi la défense heureuse de Gouraud, en Champagne, lorsque les Boches l'ont attaqué, le 15 juillet 1918, et qu'il les a fait massacrer devant une ligne de défense préparée à l'avance et dont l'ennemi ignorait à la fois son importance, sa position et son agencement.

L'ACTIVITÉ INTELLECTUELLE

L'armée du temps de paix, à raison du genre de vie que l'on y menait et d'une conception trop étroite, trop mécanique, trop stricte de la discipline, était souvent une corporation où l'on faisait tout pour ne jamais penser au delà du strict devoir quotidien. La vie des casernes, avec son train-train journalier, la progression strictement réglée et trop lente de l'instruction des recrues, avec la charge énorme de cinquante traditions et d'ordres préhistoriques, et, chez presque tous, une horreur profonde de l'initiative et de l'originalité, cette obscure médiocrité acceptée sans excès de philosophie et de stoïcisme, et parfois seulement avec une apathie désabusée, a été le grand abrutissoir pour beaucoup d'esprits qui auraient pu fournir d'autres efforts et vivre une existence plus large, plus intense, vivifiée par la recherche et le travail intellectuels.

J'ai connu nombre d'officiers qui avaient résisté

à la vie des garnisons et su conserver une personnalité, une intelligence cultivées par la lecture et l'étude. Dans le milieu extrêmement renfermé où ils se trouvaient, avec des conditions de vie médiocres et généralement opposées à tout travail intellectuel, je les ai toujours tenus pour des héros modestes et méconnus, des espèces de saints laïques, dont on ne pouvait mesurer la valeur morale et le renoncement. Mais, à côté d'eux, combien de pêcheurs à la ligne ou de buveurs d'apéritifs...

En temps de guerre, parmi les officiers de réserve et les officiers fabriqués par la guerre, nous avons retrouvé la même séparation, la même différence, le même fossé : d'un côté de braves gens, médiocres, enfermés dans leurs fonctions et leurs petits devoirs ; de l'autre des hommes réfléchis, sérieux, qui méditaient les ordres, les communiqués, les bulletins de renseignements, les récits de combats fournis par l'état-major ou par les combattants. Ces préoccupations intellectuelles ne les empêchaient pas de s'occuper de l'état de leur secteur et de l'armement de leur compagnie, de la nourriture et de l'état moral de leurs hommes. Mais ils voulaient en même temps être au courant des transformations, des progrès de la guerre moderne ; ils voulaient connaître ce que

faisait et préparait l'ennemi ; ils s'inquiétaient de l'état général des forces des Alliés... ils vivaient la guerre enfin, ils ne la supportaient pas comme un incompréhensible fardeau.

Ce sont les officiers de cette sorte qui entretiennent vraiment le moral de leur troupe. Car ils parlent à leurs hommes et ils peuvent leur dire des choses sensées et vérifiables, ils peuvent les préparer aux événements, aux duretés, aux aventures du lendemain. Des troupiers qui sentent la supériorité intellectuelle d'un chef ont en lui une confiance quasi religieuse, sans restrictions et sans limites : le jour du combat, ils l'écoutent et le suivent avec une confiance absolue parce qu'ils le croient en possession de la vérité, de la sagesse, de la prudence qui cherche le succès en évitant les coups. Et comme l'officier qui travaille intellectuellement est toujours plus préparé qu'un autre, il s'affole moins devant des problèmes tactiques qu'il a prévus ou dont il a au moins entrevu la possibilité ou les prémisses. Cette prescience des choses lui facilite son travail : il reste plus facilement calme, par conséquent il donne à tous l'impression du sang-froid et de la bravoure.

Dans les moments difficiles, ce sont les travailleurs, les esprits réfléchis, les chercheurs qui sont les plus facilement prêts à prendre des décisions

rapides et qui commettent le moins de boulettes. Un imbécile, un paresseux est le plus dangereux voisin que l'on puisse trouver à la guerre.

Or, nous l'avons tous remarqué, les troupiers, nos troupiers français, très finauds et réfléchis, sont de grands connaisseurs en hommes : ils ne se trompent guère sur la valeur de leurs chefs, ou du moins quand un officier a une qualité ou un défaut prononcé, ils le remarquent rapidement et fondent là-dessus leur opinion générale sur l'individu.

Il est très important que l'officier soit nettement supérieur à ses sous-ordres et à la troupe, et que la troupe le sache et le sente. Le troupier a besoin d'être quelque peu épaté par son chef. Alors il a confiance, il se donne, il obéit à fond et fait des merveilles.

C'est pourquoi l'on ne saurait trop encourager le travail intellectuel chez nos officiers et nos candidats officiers, en temps de guerre. Je dirai même plus : il faut l'exiger. Assez de parties de bridge ou de poker qui durent des heures. Limitation du temps accordé aux repas. Et surveillance active des connaissances de chaque officier.

Il est certain que les règlements eux-mêmes sont très souvent ignorés ou mal connus par nos chefs de section ou même par certains comman-

dants de compagnie arrivés à leur grade par leur courage ou à l'ancienneté. Or les règlements sont le garde-fou du médiocre et sont le seul moyen d'unifier les conceptions tactiques et le travail d'une armée. Ces règlements sont assez nombreux depuis la guerre, pour constituer l'objet d'un travail sérieux si l'on veut les connaître à fond. Et il est, de plus, des règlements du temps de paix, comme celui sur le Service Intérieur, dont la connaissance est indispensable à un officier désirant remplir convenablement les fonctions de son grade.

J'ajoute que le Grand Quartier Général, qui a fourni aux jeunes officiers quelques manuels excellents comme le *Nouveau Manuel du Chef de Section*, peut grandement aider cet entraînement intellectuel de notre corps d'officiers en lui distribuant périodiquement des brochures comme celles du capitaine Laffargue ou du commandant Lachèvre, dans lesquelles nous trouverions les derniers enseignements tirés des combats ou affaires de détail ayant eu lieu dans le trimestre, par exemple.

Nous ne demandons qu'à nous instruire ; les cours de perfectionnement ont fait le plus grand bien à notre corps d'officiers. Mais tout le monde ne peut pas aller au cours en même temps et l'on ne peut pas y retourner sans cesse. Nous cher-

chons souvent dans les livres, les articles de revues, les récits de combattants, l'expérience que nous n'avons pas eu l'occasion d'acquérir par nous-mêmes, car on ne voit pas tout à la guerre, et surtout dans une guerre qui a revêtu des formes si diverses et qui s'est déroulée sur tant de théâtres d'opérations. Au commandement supérieur de nous faciliter cette besogne par la diffusion de travaux plus récents, plus techniques, portant sur des faits nouveaux.

Car cette guerre n'est pas, comme l'a dit Joffre, « une guerre de commandants de compagnie » ; *c'est une guerre de commandants de compagnie et d'officiers supérieurs cultivés et intelligents.*

L'OPTIMISME

Un matin d'août 1915, dans un abri de troisième ligne en Argonne, j'écoutais mon ami V***, depuis tué à Vaux, me détailler avec une âpre et mâle tristesse les conséquences de la défaite russe en Pologne. Je les voyais aussi bien que lui, mais j'avais toujours prévu une guerre très longue, je ne voulais pas m'attacher aux détails, et décidé à conserver ma bonne humeur dans les pires moments je lui dis :

— Je voudrais être avec les Russes, en ce moment : une retraite, si dure soit-elle, est plus intéressante pour le soldat que le stationnement. Quant aux conséquences dernières, elles restent toujours les mêmes : si nos gens du gouvernement ne flanchent pas, les Boches finiront par être vaincus et nous entrerons à Berlin.

— Vous exagérez l'optimisme.

— Vous savez, lui répondis-je, combien je suis un critique sévère dans le détail. Mais dans l'en-

semble, je trouve que nous sommes actuellement dans une meilleure situation que les Prussiens en 1806, et cela me suffit, puisque les Prussiens coalisés avec les Anglais et les Autrichiens ont fini par vaincre Napoléon.

— Évidemment, lorsque Blücher convoquait la jeunesse allemande à Breslau pour délivrer l'Allemagne du joug napoléonien, il fallait une rude santé pour abattre le colosse.

— Nous n'avons qu'à être tenaces comme Wellington, puisque nous sommes incapables de ressentir les haines obscures d'un Blücher.

— Eh bien, me dit V***, commencez par faire votre examen de conscience, et convenez que vous avez parfois abusé de votre esprit critique, et que vos observations, pour si exactes qu'elles fussent, pouvaient répandre le découragement dans l'esprit de plusieurs de vos camarades.

V*** disait vrai : dans nos conversations de popote, entre officiers, et à Paris lorsque nous venons en permission, nous sommes tellement occupés par les critiques de détails que nous avons à formuler, tellement désireux de voir aboutir les réformes souhaitées par les plus intelligents d'entre nous, que nous oublions souvent de formuler l'éloge général et mérité de toute l'armée française qui est à la base de toutes nos conceptions,

de nos conversations et de nos projets de réforme.

Il faut que les civils et le gouvernement s'habituent à cette façon de travailler et de penser des générations nouvelles, formées par les épreuves et les travaux de la guerre. Nous n'éprouvons pas le besoin de nous décerner des éloges, de nous voter des bustes.

Nous sommes des travailleurs, obscurs pour la plupart.

Nous ne réclamons pas pour nous. Mais fermement désireux de sauver la patrie et de la voir heureuse et forte au sein d'une paix méritée, nous critiquons sans pitié les institutions et les hommes, nous proposons sans cesse des réformes, des améliorations, l'entrée en action d'un esprit nouveau dans l'administration et le gouvernement. Et il serait possible de nous prendre pour de vulgaires agités, tandis que, au contraire, nous savons que la véritable organisation ne peut naître que de nos efforts, de nos travaux et de notre patriotisme sincère. Nous sommes des optimistes, certes, mais non des paresseux, et nous continuerons, après la paix, à demander à la France nouvelle des efforts et des décisions.

*
* *

Lorsque l'on est officier, l'optimisme dont je parle se traduit par un goût du travail, un esprit de suite et une persévérance qui préparent le succès.

L'optimiste que j'aime est cet homme sain, robuste, qui ne désespère jamais de ses chefs et de ses hommes, de la section ou de la compagnie qu'il commande, qui ne trouve jamais ses soldats incapables d'apprendre, qui se dépense pour les rendre moins malheureux et pour leur enseigner les véritables façons de faire la guerre, qui parle à ses troupiers, qui les secoue gentiment, qui les anime de son feu, leur fait partager ses espoirs et sa confiance. L'optimiste est le bon chef de guerre qui veut toujours que sa troupe soit meilleure que celle du voisin et fait tous ses efforts pour arriver à ce résultat.

L'optimiste est ce bon vivant qui sème le rire autour de lui dans les popotes, ne fait pas fi des distractions simples de ses camarades, officiers comme lui, et évite constamment de semer le doute et le découragement autour de ses pas.

L'optimiste est celui qui ne se rend pas précipitamment du poste 1 au poste 2 puis au 3, pour

annoncer aux officiers des compagnies voisines que l'on crève de faim à Lille ou que Przemysl est repris. L'optimiste ne propage pas les mauvaises nouvelles.

L'optimiste n'épluche pas non plus le communiqué pour y trouver la ligne mauvaise ou alarmante ; il ne cherche pas à lire entre les lignes, à deviner la vérité que l'on avait voulu voiler. Et ne tenant pas à briller par sa perspicacité, il enregistre seulement le nombre de canons pris aux Boches, les prisonniers qu'on leur a fait, toutes les bonnes nouvelles, et les bonnes nouvelles seulement. Le reste, il s'assied dessus.

Car l'optimiste ne pense qu'à une chose : bien faire ce qu'on lui donne à faire. Et pour ce qui n'est pas son travail personnel, il s'en remet à Foch, à Pétain, à Castelnau, à Fayolle, c'est-à-dire à ceux qui sont à même de donner des directives à l'armée.

Ce qui n'empêche pas cet optimiste d'énoncer franchement son opinion lorsqu'il juge vraiment utile de le faire : pour être optimiste, bon garçon, d'esprit sain et assuré de la victoire, on n'a pas demandé à faire partie des muets du sérail. L'optimisme de l'officier de troupes est entremêlé de grogneries. Ces protestations viriles, qui ne tendent qu'au bien du service, montrent que le véri-

table optimiste n'est pas dénué de caractère ni de volonté.

« Dans cinq ans, dit le lieutenant R***, je serai colonel et nous entrerons à Berlin. » Voilà un optimiste. Une demi-douzaine d'échecs ne le décourageraient pas. Mon camarade est jeune, intelligent, énergique ; il représente la France de demain. « On aura souffert, dit encore ce bel enfant de la guerre, mais comme on sera heureux de n'avoir qu'à travailler ! »

(*Ecrit en 1917*).

LA VITALITE

J'ai « touché », le mois dernier, un sous-lieutenant, un vrai, un petit, un jeune sous-lieutenant, un sous-lieutenant de vingt ans, un sous-lieutenant comme je les aime. Il a fait trois mois de guerre dans un régiment, puis, on l'a envoyé dans une école, et le voici avec sa petite ficelle de métal sur la manche : il crie, il chante, il braille même à table ; il est orgueilleux, il est fier de son galon, de son uniforme, de ses bottes ; il ne sait pas grand'chose, il croit tout nous apprendre ; il est insupportable, je le gronde, il est brave, plus brave que moi, qui suis trop calme pour être un héros, plus brave que toute la compagnie, que tout le bataillon, toute la division, toute l'armée ; c'est un gosse ; il était au lycée du temps que nous nous battions près d'Arras et dans l'Argonne ; il ouvre de grands yeux lorsque l'on parle devant lui de ces temps-là ; et, au fond, je ne crois pas qu'il se rende compte de ce que

nous avons souffert dans les débuts de la guerre, le soir, il écrit à sa maman, en face de moi, sur ma *table ; c'est un blanc-bec, mais toujours prêt* à marcher, à combattre, ne grognant pas, ne rouspétant jamais, ne songeant qu'aux permissions et à la victoire, croyant fermement que c'est lui qui décidera du sort de la prochaine grande bataille, en s'emparant par un coup d'audace de la position importante ; c'est le vrai type du jeune officier de troupe, du chef de section. Avec cinquante têtes de pipe comme lui, on mène un régiment où l'on veut et comme l'on veut. Je voudrais bien n'avoir jamais à commander que des officiers taillés sur ce modèle.

Vitalité, élan, entrain, audace naturelle, perception rapide du coup à tenter et à réussir, toupet sans limites, amour inné de la victoire, vous êtes les vertus reines du champ de bataille.

Un militaire, un écrivain, un de ceux qui n'étaient avant la guerre ni militaires, ni écrivains, et qui sont mieux que cela à l'heure actuelle, a recueilli, pour notre enseignement dirai-je, les traits de caractère d'un de ces êtres doués d'une robuste vitalité, d'une vie double, possédés de cet entrain communicatif qui bouscule les théories et les systèmes, et qui entraîne tout, au combat, lorsqu'il ne s'agit plus, dans un tohu-

bohu immense, que de marcher et de vivre, de pousser plus avant et de rire, du rire formidable des vainqueurs et des gens qui ont méprisé la mort. Il l'appelle *le Monde Naissant.* La scène se passe le 26 septembre 1915, sur la route de Perthes à Tahure :[1]

Le Monde Naissant avait bon appétit. Derrière lui un cadavre gisait, un homme renversé sur son sac, horriblement pâle .. A savoir cette présence et à se rappeler ses voluptés d'Extrême-Orient, notre homme ne perdait pas une bouchée...

Le Monde Naissant était un jeune capitaine qui venait de la coloniale. Il avait vu des pays et des combats étranges, l'Afrique et l'Extrême-Orient, des golfes et des caps et des soleils délirants sur des terres en fournaise. Il avait chevauché les aventures d'amour et d'héroïsme un peu partout. Alain-René aimait son âme pleine de simple allégresse, sa conscience momentanée, ce rire qui sonnait comme celui de Kléber. Écrivant à celle qu'il aimait, il avait fait le portrait de ce camarade, de qui il disait : « A côté de mes tristesses capables de détruire l'univers, je vois en lui un monde naissant, une belle coupe qu'emplit la force originelle. » Et depuis elle et lui, en leur correspondance, le désignaient, cum grano salis, *de cette péri-*

1. Gabriel Bounoure, *Images de la Grande Guerre,* dans *la Revue de Paris* du 1er octobre 1916.

phrase qui leur semblait aussi pleine qu'un fragment présocratique.

Le Monde Naissant, de ses doigts terreux et huilés, releva d'abord avec délicatesse sa petite moustache blonde, se pencha en avant, ramena avec son bras un sabre qui était derrière son dos, contre le parapet de terre.

— Regardez-moi cette rapière, dit-il.

C'était un beau sabre, recourbé avec une poignée délicate, une coquille semblable à un nénuphar, une lame large. Alain-René admira.

— Peuh, dit le Monde Naissant, ça ne vaut pas un sabre de Samouraï, les Boches n'ont pas de goût. Cependant, ils ont quelques belles armes, des modèles anciens faits sans doute à l'imitation des armes françaises, lors de l'invasion napoléonienne. J'ai emprunté ce sabre à un officier d'artillerie boche chez qui je suis entré hier, un peu brusquement, après avoir pris sa batterie et tué ses servants. Eh ! le boy, encore un coup d'eau-de-vie. Je vais vous raconter cela. Il y a un trait qui va vous ravir.

Le « boy » souriant versa un filet d'eau-de-vie, semblable à une mince coulée de métal fondu. Le Monde Naissant but, frappa sur les genoux d'Alain, en disant : « Ah, mon vieux ! » renversa sa tête en arrière et releva sa petite moustache blonde.

— Tenez, c'était là derrière, dans un petit ravin que vous avez peut être vu : des deux côtés, des bois, presque dans le thalweg, un boyau. Ne me demande

pas les noms. Savait-on seulement où on était ? Rouvremont lui-même n'en savait rien, lui qui se pique de se flanquer un terrain dans la tête, rien qu'en regardant le plan directeur. Moi, je n'ai pas assez d'imagination pour ce tour de force ; d'ailleurs, j'ai pu constater que Rouvremont est tout aussi incapable qu'un autre de s'y reconnaître, en passant du schéma au terrain réel. Depuis ce matin, il désespère devant sa carte, trébuche dans les courbes de niveau comme dans les fils de fer barbelés et essaie vainement de mettre un nom sur tous ces bouquets de pins. Mais laissons Rouvremont.

Donc, nous arrivons dans ce ravin ; c'était après avoir franchi la deuxième ligne, où ce pauvre Dubard s'est fait tuer, tout à côté de moi. Chic petit garçon. Cela m'a fait de la peine. Mais vous pensez bien qu'on n'avait pas le temps de s'arrêter. D'ailleurs les 77 tombaient dru. Alors, on courait, on courait. On quitte la route, on descend une pente en suivant la lisière d'un bois. Je commande un petite groupe, le reste de ma compagnie est hors de combat, ou à bout de souffle, ou égaré. J'ignore...

Je ne savais pas trop où aller et cependant je n'hésitais pas. Tout à coup un obus éclate, me coupe le souffle ; une explosion si subite qu'on aurait cru être devant la gueule même de la pièce. Voilà tous mes hommes disparus, blottis dans des trous de marmites ou derrière des arbres. Je fais comme eux, et je tâche de me rendre compte. Mais allez deviner ce qui s'abrite

dans tous ces bouquets de pins ! Second éclatement, où diable peut être cette pièce ? A droite, un sergent m'appelle :

— Mon capitaine, mon capitaine, voyez-vous la batterie de 77 là-bas, dans le petit ravin qui remonte ?

Je cours à lui. Eh oui, je la vois. Une pièce nous tirait dessus à trois ou quatre cents mètres. C'est un tir désespéré. A gauche la brigade voisine avance sans arrêt, les capotes bleues gagnent, gagnent du terrain, dépassant le sommet où les Boches avaient leur dépôt de matériel. Vous avez vu, à droite de la route ?

Il n'y a pas à dire, ces artilleurs étaient des braves. On les voyait très bien : de gros insectes gris sur le sol brunâtre. Je les gratifie d'un feu violent qui en couche quelques-uns ; mais ils s'abritaient derrière leurs pièces, ces sacrés canonniers, pas moyen de les descendre. Encore un obus, il me tue trois hommes, têtes broyées, ventres ouverts et tout le monde abasourdi, suffoqué, prêt à la panique. Pas gai, mon vieux, et puis j'avais peur de me mettre en retard sur les autres qui marchaient si bien, qui disparaissaient, s'infiltraient, filaient, filaient toujours...

Alors, je me suis mis en colère, vous savez cette rage froide, cette volonté serrée de dompter, d'écraser. Je me mets à crier comme un fou : « En avant, en avant ! » Nous dégringolons jusqu'au boÿau. Pouf, nous sautons tous dedans juste au moment où un nouvel obus va fracasser les arbres derrière nous. Trop tard, imbéciles.

Les hommes soufflaient. Moi, je n'étais plus que ma propre colère. C'est elle qui observait les canonniers ; j'en vis un petit pâle qui avait l'air acharné, à droite de la pièce; c'était lui qui tirait la ficelle. Alors je me dis qu'il fallait que cette affaire se réglât entre lui et moi. C'était comme un duel. Ou moi, ou le petit canonnier pâle, à choisir. Et mes hommes, c'était l'arme du duel : ma colère les prit tous dans sa main rageuse. Et l'affaire allait se régler tout de suite.

C'était simple : une salve, un bond, et tuer sur sa pièce le petit canonnier blême avec ses camarades. Et ça se fit comme ça. D'abord la salve : feu par salve, hausse 250 mètres, joue, feu. Et puis : en avant! Il fallait remonter une pente de cent mètres environ, formant angle mort pour ce satané 77. Mes hommes, une quinzaine, partent sans hésiter, tous ensemble, droit sur la pièce. On voyait la bouche du canon, on ne voyait qu'elle, elle paraissait démesurément grande, on avait envie de la traiter de « sale gueule! »

Nous faisons vingt mètres en courant, quand je devine derrière le bouclier de sa pièce le petit canonnier, que notre salve n'a pas abattu et qui bloque sa culasse, qui va nous mitrailler à bout portant. Je crie : « Couchez-vous! » Nous nous aplatissons. Boum! il semble que l'obus nous frôle. A moitié sourd, je repars en rampant, certain que tous me suivent. Ma colère était trop forte, j'en avais pour moi et pour tous mes hommes. Nous avançons le plus vite possible, sur les genoux et sur les mains, vous savez, comme des

perdrix qui piètent dans un sillon. Alors voilà ces chameaux qui nous flanquent des coups de mousqueton. Un de mes hommes est tué à côté de moi.

Hop! on bondit. Nous sommes sur les canons. Je vois de très près le petit artilleur blême. Il a du poil noir sur le visage. Je suis étonné que ce ne soit pas un Boche roux. Au milieu de mon étonnement, il s'abat. Une baïonnette l'a transpercé. Les autres servants sont nettoyés. Tout ça criait : les jurons boches mêlés aux « Garce » de mes Bretons. Et moi, eh bien, ma colère était passée! Je regardais ces cadavres et je ne comprenais même pas pourquoi ils étaient là !

Alors, voilà le bon du conte : un gourbi d'officiers s'ouvrait tout près. J'y entre, le révolver au poing. Ils sont là trois ou quatre gaillards, blêmes et blêches. Moi je suis très gai ; toute ma gaieté m'est revenue puisque le petit rageur de canonnier a perdu la partie contre moi. N'est-ce pas moi qui avais gagné? Ce n'est pas difficile en ce cas d'être beau joueur.

J'entre en riant :

— Eh bien, messieurs, votre guerre n'a pas l'air de vous réussir trop bien.

Le plus vieux de ces Boches, alors, s'avance d'un pas et — lui, officier, major, commandant de batterie, je ne sais quoi, mais certainement le chef de ce groupe déconfit, — mon cher, vous ne devineriez jamais : il s'avance d'un pas vers moi, et il m'offre.. son porte-monnaie et sa montre.

Je suis saisi d'un fou-rire qui me courbe en deux.

J'appelle aussitôt mon sympathique boy, Bourhis ici présent, le brave à trois poils, et je lui dis :

— Tu vois ce Boche, eh bien, tu vas veiller sur sa précieuse vie Il faut la lui conserver à tout prix ; je n'ai jamais encore vu un Boche aussi Boche que lui. Je te nomme gardien de ce prisonnier éminemment représentatif.

— Je comprends ça, dit Alain-René, vous aviez découvert le parangon du Bochisme.

— La vérité m'oblige à dire, — poursuivit le Monde Naissant, — que les autres officiers avaient l'air consterné et honteux. Mais ce Boche, mon cher, je me serais sacrifié pour lui. Au moins voilà un caractère. Moi, j'aime tout ce qui est typique.

Et le Monde Naissant riait d'un beau rire viril, qui découvrait toutes ses dents et illuminait ses yeux clairs. Alain-René souriait ; il demanda :

— Et le sabre ?

— Ah ! oui, c'est vrai. J'y arrive. Ayant nommé le sympathique Bourhis gardien de mes prisonniers, je groupe mes hommes à grand'peine. Tous ces gaillards étaient en train de piller les casques à boule des artilleurs. Très compréhensible. Produire un casque à boule donne bien plus d'honneur que de produire un vulgaire casque à pointe. Pour la prise de deux canons, il y a, vous pensez bien, un certain nombre de croix de guerre, mais il n'y en a pas pour tout le monde : tous ceux qui ont été à la peine ne peuvent pas être à cet honneur. Posséder un casque à boule équivaut alors à

être décoré. Mes bonshommes étaient donc en train de satisfaire leur passion de la gloire. Mais moi, je ne voulais pas arriver le dernier à Tahure. Et nous repartons à grand renfort de jurons.

Presque tout de suite, je suis rejoint par Bourhis, qui, brandissant ce sabre, me dit :

— Mon capitaine, j'ai laissé les Boches à la garde d'un caporal de la 3e pour vous suivre et j'ai pensé que vous ne seriez pas content, si vous n'auriez pas envoyé un souvenir avec vous. *Alors j'ai pris le sabre du grand qui avait de belles bottes vernies. Et voilà...*

Alors, avec le sympathique Bourhis, porteur de trophées, nous avons grimpé vers la Brosse à dents. On trotte, on rampe, on se jette dans les bois, on se faufile, on est reparti de plus belle. On ne songeait qu'à courir.

Devant Alain-René tout le jour brillait, le rire du Monde Naissant, fleur de la vie éternelle, hautaine humanité, et ce mot, noble goëland au-dessus des vagues d'assaut, attestant les belles heures de la grande offensive : « On ne songeait qu'à courir. »

Cet emportement, cette belle fureur, cette énergie que rien n'arrête, même la bouche des canons, c'est au combat la victoire assurée et quand même. Il ne faut pas trop écouter les théoriciens, les mathématiciens qui croient tout résoudre avec du calcul et du système. Un moment vient où le calcul et le système ne valent que par l'élan offen-

sif de l'exécutant. C'est là où nous triomphons, où nous sommes superbes : la France est faite de ces entraînements que rien n'a jamais pu dompter.

Comme un théoricien de la stratégie déplore le même jour devant Bounoure que nos soldats aient dépassé l'objectif qui leur avait été fixé, l'officier se dit :

Voilà la définition du Français. C'est la nation qui toujours dépasse l'objectif. En vain, une raison sans vie propose des buts toujours semblables. Mais Jeanne qui ne veut que chasser les Anglais, par l'œuvre de sa sainteté, fonde la patrie. Mais la Révolution qui ne veut qu'abolir quelques privilèges, apporte pour tous les hommes de nouvelles raisons de vivre.

Vivre, pour les Français, c'est dépasser l'objectif : vivre, c'est vaincre. Vivre sans victoire, c'est déjà avoir vécu. Chaque printemps sait bien que l'année nouvelle n'est pas une année semblable. Tout instant qui naît est plus riche de l'instant qui vient de mourir. Rien n'existe qu'un mouvement héroïque qui, chaque fois, se dépasse pour s'être atteint. Pour les Allemands, qui sont dans l'ordre des corps, vaincre, c'est atteindre l'objectif. Pour la France, c'est le dépasser.

Et d'ailleurs, quelques heures plus tard l'officier apprend que c'est ce dépassement de l'un des objectifs qui a amené le succès de la manœuvre

générale. Car les théoriciens parlent beaucoup et se fourrent souvent le doigt dans l'œil.

Le sens de la réalité et l'entrain, la vitalité pétillante, voilà les bases des qualités suprêmes de l'officier de troupe. Le reste, la théorie abstraite, c'est de l'explication après coup, faite pour le temps de paix, les écoles et les grandes parleries.

L'ESPRIT D'INITIATIVE

J'ai toujours eu une horreur furieuse de cette sorte d'êtres (méritent-ils le nom d'hommes ?) que la bureaucratie, le mandarinat et la folle complication des États modernes ont produite, animaux humains dénués de qualités viriles, qui n'osent prendre une décision par eux-mêmes, qui attendent toujours un ordre pour agir, l'élan venu de l'extérieur pour vibrer, penser et commander à leur tour, et qui gênent, paralysent, entravent toute activité et toute vie, autour d'eux et dans ce qui devrait être le champ de leur effort et de leur activité.

A force de vouloir être précis, nous avons, dans nos vieux pays européens, et surtout en France, organisé une sorte de machinisme paperassier, dont nul citoyen ne peut s'évader entièrement et qui paraît à ses défenseurs, qui sont ses premières victimes, le fin du fin, le seul moyen de travailler, de contrôler et de fixer les responsabilités de chacun.

Au vrai, on perd une quantité de temps précieux à gribouiller du papier, presque toujours inutile, on ne contrôle guère et l'on supprime les responsabilités, puisque l'on ne voit plus pendre, mettre à la torture ou en prison, ainsi qu'au bon vieux temps, les fonctionnaires imbéciles ou prévaricateurs. Or, j'estime qu'un assassin ou un voleur ordinaire est beaucoup moins coupable que le fonctionnaire qui a postulé de servir l'État, c'est-à-dire la communauté, c'est-à-dire nous tous, et qui gaspille nos deniers, néglige les intérêts généraux du pays, et se fiche comme un guigne des tâches qu'il a demandé à remplir, sachant bien qu'il n'est plus d'usage de le poursuivre dans son repaire, derrière ses remparts de papier. Il n'y a qu'une sorte de responsabilité : la responsabilité personnelle, qui frappe l'individu à sa poche ou dans sa peau ; et on l'a remplacée par des échelons successifs de paperasserie, qui couvrent les individus chargés de les établir et exposent aux pires catastrophes la collectivité, la communauté que ces individus devraient servir.

Il faut d'ailleurs être descendu au-dessous de rien pour accepter l'emprisonnement dans les geôles poussiéreuses de la bureaucratie, où l'on ne peut rien attendre, plaisir, satisfaction, honneur ou gain, où l'on croupit, où l'on végète, où

l'on peut seulement paresser, éviter de prendre des décisions et de courir des risques, ne point vivre enfin en se donnant les apparences du travail et de l'utilité.

Nous souffrons donc, en France, entre autres maladies, d'un développement monstrueux de la paperasserie et de son corollaire immédiat, qui est la suppression de tout esprit d'initiative. Comment pourrait-on penser, agir par soi-même et sous sa responsabilité, lorsqu'à tous les échelons, à tous les degrés de la hiérarchie administrative des imbéciles vous guettent, qui ne cherchent pas à savoir si votre projet est utile et heureux, si votre idée sera productive ou néfaste, mais qui se soucient seulement de ne pas voir leur responsabilité personnelle engagée s'ils avaient l'air de vous couvrir ou seulement de vous avoir autorisé à entreprendre quelque chose.

A l'armée, mêmes défauts, mêmes vices. Et je ne parle pas seulement de l'armée du temps de paix, ni de l'armée de l'intérieur qui ont préparé et préparent l'armée de la guerre, mais bien de cette armée combattante elle-même. Au front, un homme intelligent, énergique, actif, doit à chaque instant lutter pour imposer ses opinions et ses vues, pour qu'on le laisse appliquer ses projets et ses plans. Un homme qui apporte une idée nou-

velle est suspect, en France. S'il récidive, il passe pour un esprit romanesque ; on l'accuse de déserter ses devoirs moyens pour des rêveries ou des chimères ; on se défie de lui. Un novateur déconcerte, un audacieux fait peur, Napoléon Bonaparte gêne les bureaucrates et les esprits « pondérés ».

Il convient au contraire de se défier soigneusement de ces esprits qui ne sont que « pondérés », surtout en temps de crise. On ne résout pas une tragédie avec des mesures empruntées à l'hygiène et à la vie de tous les jours. Et la guerre n'est que crises successives et toujours en mouvement. Il faut pour dénouer chacune de ces crises des solutions nouvelles, que seuls les hommes d'imagination, énergiques et entiers, arrivent à découvrir.

Un officier qui a étudié une question, et qui croit avoir trouvé un moyen de la résoudre, doit pousser l'esprit d'initiative jusqu'à risquer la défaveur de chefs vieillis ou amorphes en leur présentant sa solution, en la défendant avec ténacité, en l'imposant à force de persévérance et de vigueur. Il faut plus de courage civique pour faire réussir une idée que pour l'inventer. Pour parvenir à ce résultat, il n'est pas de petit moyen qu'il faille négliger. Un officier débrouillard con-

naît les officiers d'Etat-Major de sa division ; il ose parler à ses supérieurs ; et, n'ayant aucun intérêt personnel à faire triompher telle solution plutôt qu'une autre, il expose avec fermeté ses raisons de voir et d'agir. Se contenter d'approuver toujours ses supérieurs, c'est manquer de caractère et de dignité. Le supérieur, s'il n'est pas une brute, a un intérêt considérable à écouter tout renseignement, à étudier n'importe quel plan, quel projet fourni par un inférieur, souvent plus près des faits et plus à même de les étudier et de se rendre compte du possible et du difficile, de ce qui peut se tenter et de ce qui ne réussira certainement point. Ceci s'applique à la vie de tranchées dans un secteur calme ou au travail d'État-Major. Dans le combat, c'est plus simple : il n'y a guère d'autorisations et de permissions à demander. Il faut agir et vite. Le règlement recommande de développer l'initiative à tous les degrés de la hiérarchie, et la nécessité de cette initiative découle de l'impossibilité où l'on est presque toujours de prendre conseil de ses supérieurs avant d'agir. Tout chef dénué d'initiative mérite la mort, à quelque degré de l'échelle qu'il se rencontre. Une compagnie qui s'arrête, qui ne manœuvre pas, c'est le désastre peut-être pour une division.

Les Allemands, pour leur offensive de mars 1918,

ont ordonné à tout officier, à tout chef en présence d'un obstacle, d'un point solidement défendu, de manœuvrer et de le tourner, à tout prix.

Ce n'était pas seulement une intelligente doctrine tactique, c'était aussi un remarquable principe moral. Lorsque le sort de cent, de deux cents, de mille hommes dépend d'un mot, d'un ordre que vous donnerez ; lorsque le succès, la réussite de l'affaire est accroché à une pensée, à un geste du chef ; dans ce moment terrible du combat où vous savez qu'une erreur ou un temps d'arrêt peut non seulement entraver, annuler l'effort, l'action de vos voisins de droite et de gauche, mais encore ruiner les plans, les projets d'un chef et amener par cet échec d'autres efforts plus sanglants encore ; lorsque, dans l'enfer du combat, il n'est pas un chef qui ne sache et comprenne que l'avenir du pays est peut-être pour un instant dans ses mains, il est temps, il est pressant, il est urgent, il est impérieusement nécessaire de penser par soi-même et d'agir sous sa propre responsabilité. Il n'y a pas à demander conseil à un camarade ni à attendre l'ordre d'un chef. Il faut ordonner ; il faut voir, comprendre et agir. Il faut aller de l'avant. A la guerre on revient toujours à ce mot-là : agir.

Cet esprit d'initiative est la source du succès.

Les plans, les ordres sont bons pour le départ. On vous indique le but ; on vous fournit des moyens ; mais il faut toujours vous dire qu'un moment viendra où ces moyens seront insuffisants, où vous ne les aurez même plus en entier à votre disposition, où de nouveaux obstacles surgiront, où se révéleront des difficultés imprévues et insoupçonnées par vos prédécesseurs aussi bien que par vos chefs. Alors, ou bien vous inventerez quelque chose, ou bien vous ne trouverez rien, vous resterez en panne et vous serez inférieur à votre tâche. Dans le premier cas, appliquant de façon inattendue des idées, des procédés connus ou jaillis de votre propre cru (car l'invention peut parfois se borner à l'adaptation de moyens en usage dans un temps plus ou moins éloigné), vous étonnerez, vous surprendrez l'adversaire, vous le tromperez ; et il sera par vous étourdi et jugulé. Dans le second cas, vous êtes un incapable et un criminel. Car vous n'aurez pas le front d'aller prétendre que vous ne saviez pas, que l'on devait prévoir pour vous, et que l'imprévu seul vous a arrêté en désorganisant les plans de vos supérieurs : ces plans n'étaient pas immuables ; ils étaient faits pour être adaptés et remaniés par vous dans les détails d'exécution qui vous incombaient. En acceptant votre commandement vous

avez assumé toutes ses responsabilités, dont la principale est de savoir précisément commander sans conseil et sans ordre votre troupe ou toute autre troupe de la même importance ; l'initiative, l'invention personnelle, font partie de l'exercice du commandement. Si vous vous sentez incapable d'agir sans ordres et d'après votre seule intelligence et raison, vous n'aviez qu'à vous démettre. Car si vous persistez à vouloir conserver agréments, émoluments et honneurs de votre grade, sans en remplir les fonctions, vous commettez un abus de confiance, et un abus de confiance dont les conséquences sont la mort de quantité d'hommes et la ruine du pays. Vous êtes un traître, vous méritez la mort.

L'esprit d'initiative, en 1918, après quatre ans de douleurs, de saignées et de guerre, est plus que jamais indispensable aux Alliés. En effet nous ne ferons pas la paix sur les positions actuelles, dussions-nous mettre dix ans à raccompagner les Boches chez eux. Nous aurons à avancer, à manœuvrer l'ennemi, à marcher longtemps, à progresser beaucoup. Et pour cela, au moment où l'occasion s'offrira, nous devrons aller vite, avec un corps d'officiers jeunes, alertes, manœuvriers, assoiffés de victoire et cherchant toujours l'occasion et le succès. Il ne s'agit pas de demeurer des

années en panne devant la Meuse ou le Rhin, comme nous avons fait en 1914, sur l'Aisne, à la fin de la bataille de la Marne. Il faudra savoir tirer tout le parti possible des défaites que nous infligerons à nos adversaires.

Américains, Français, Anglais, Italiens, Belges, Serbes, Portugais devront être animés du même esprit d'initiative et posséder les mêmes capacités manœuvrières. Il ne faut pas que quelqu'un flanche dans la lutte finale. La campagne dernière sera le triomphe de l'intelligence et de l'esprit guerrier. Ou bien nous ne serons qu'à moitié vainqueurs, et notre civilisation aura vécu.

L'IMAGINATION

J'ai rencontré, au cours de la campagne, de nombreux imbéciles, y compris un colonel commandant de brigade qui m'a poursuivi de son inimitié durant sept mois (je me moquais assez de ce pontife, mais il m'a joué de vilains tours), alors que je venais d'être nommé officier. Je me rappelle, entre autres absurdités du bonhomme, une annotation qu'il mit en décembre 1914 à un rapport où, décrivant la précision de tir des Allemands de tranchée à tranchée, je rappelais que l'on employait couramment avant la guerre, en Autriche et en Allemagne, pour la chasse au chevreuil et au cerf, des fusils à lunette, avec une longue-vue montée à la place du guidon et double filet rouge gravé en croix dans le verre pour viser commodément à longue distance ; je suggérais l'emploi par nous d'un instrument semblable. Le

colonel me renvoya le rapport avec en marge : *Imagination de romancier*. Je dus faire recopier mon texte, orné s'il vous plaît d'un croquis, et rouspéter violemment pour que le papier parvînt à l'échelon supérieur. A la suite de quoi, sous un autre prétexte, je finis par ramasser un certain nombre de jours d'arrêt. Le fusil à lunette a été plus tard adopté par toutes les armées du monde.

J'ai acquis, depuis lors, une certaine philosophie ; je n'ignore rien des moyens de passer par-dessus la tête d'un crétin qui vous embête : et je me suis renforcé dans mon amour de l'imagination, qui est, nécessairement, une vertu de chef.

Il ne faut pas que l'amour de la réalité et le respect des solutions de bon sens fasse perdre toute sympathie pour l'imagination qui invente, qui découvre les solutions nouvelles, les moyens de parer aux difficultés imprévues. L'imagination n'est pas un vice, lorsqu'elle est basée sur l'étude et le souci constant de la réalité. Elle doit s'accorder, se plier à celle-ci : l'imagination saine est un calque qui ajoute volontairement quelque chose au présent pour préparer l'avenir. Si vous l'éliminez, si vous la proscrivez, si vous la chassez entièrement, c'est la stabilisation, la stagnation, l'enlisement, c'est l'arrêt sur place. Et nous avons eu de nombreux exemples, au cours de cette

guerre, de ces méfaits causés par l'absence d'imagination. L'absence d'imagination sous prétexte que l'on ne veut rien risquer ni prévoir, c'est le triomphe de la médiocrité et ça été la prolongation de la guerre et la multiplication des morts.

L'état-major français a manqué d'imagination durant toute la période de préparation à la guerre en ne se représentant pas de façon concrète les effets du feu des armes modernes. L'état-major allemand avait perçu d'une façon plus complète cette réalité-là, et a basé sur elle l'augmentation de son artillerie lourde et la formation de ses mitrailleuses en compagnie de six pièces capables. de désorganiser, d'arrêter même l'assaut d'un régiment sur n'importe quel terrain découvert.

Manque d'imagination chez les Allemands lorsque, le 2 septembre 1914 au soir, von Kluck, arrivé à Senlis en poussant devant lui l'embryon d'armée Maunoury, ne se jette pas sur Paris pour y semer l'effroi et sans doute la panique : si ce vieux von Kluck avait marché droit devant lui, le 3 septembre dans la journée, des obus de 105 mettaient le feu à la gare de la Chapelle. C'eût été un joli gâchis, malgré le génie de Galliéni et le courage de Maunoury.

Manque d'imagination, les 5 et 6 septembre 1914, chez French qui refuse d'appuyer Galliéni-

Maunoury au moment même où ceux-ci n'ayant devant eux que peu de troupes, auraient pu foncer beaucoup plus loin si von Kluck, accroché de front par les Anglais, n'avait pas pu manœuvrer : les deux Morins eussent été traversés et von Kluck coupé de sa base.

Manque d'imagination chez d'autres, les 7, 8 et 9 septembre 1914, lorsque l'armée Maunoury, arrêtée sur place, frappe d'inutiles coups de marteau ou ne fait plus rien du tout, et ne s'étend pas davantage vers le nord, par rocade et allongement de son front, pour tourner von Kluck.

Manque d'imagination le 9 mai 1915, lorsque d'Urbal, n'ayant rien prévu des suites de son offensive, ne voit rien à faire pour tirer parti du succès foudroyant de Pétain et du 33e corps.

Manque d'imagination chez les Boches les 23, 24 et même 25 février 1916, lorsqu'ils ne savent pas profiter du coup de hache qu'ils ont donné devant Verdun, ne voient rien de l'état des choses et hésitent à foncer droit devant eux.

Manque d'imagination lorsque durant des mois et des mois les Alliés ne parviennent pas à se représenter d'une façon nette, à concevoir l'hypothèse d'un envahissement de la Serbie.

Les grands échecs de cette guerre ont eu pour cause le défaut d'imagination. La stratégie, ce ne

sont pas des formules d'écoulement, de déplacement et de transport de troupes (ceci, ce sont les moyens de la stratégie, et les diplômés des écoles d'état-major confondent, lorsqu'ils sont des médiocres, la stratégie et ses moyens) ; la stratégie, c'est l'imagination tirant part de la réalité. Napoléon avait une imagination formidable : il voyait à l'avance ses campagnes et les batailles, puis quand la réalité le contredisait, il voyait de nouveaux moyens d'imposer sa volonté à la réalité [1].

L'imagination effraye les vieillards, les assemblées délibérantes et les hommes que le métier a fortement marqués de son empreinte. Un grand imaginatif parvient difficilement aux emplois élevés : on se défie de lui.

Souhaitons que d'un milieu quelconque et de

1. « Il ne suffit pas d'un courage inébranlable pour concevoir, à l'instant de la défaite de Caldiero, l'étonnante manœuvre d'Arcole ; pour imaginer l'ingénieuse défense offensive de Rivoli et cette prodigieuse embuscade d'Austerlitz. Si les campagnes et les batailles de Napoléon inspirent tant d'admiration, et semblent aux militaires de véritables œuvres d'art, c'est à cause du tour original, extraordinaire, dû à l'effort d'imagination qui les a produites, et qui les distingue des opérations conduites régulièrement, dans la voie la plus naturelle pour les esprits ordinaires. » Général J. Colin, mort au champ d'honneur. *Napoléon*. Paris, Chapelot, 1914, p. 158-159.

n'importe laquelle des armées alliées surgisse l'homme doué d'une imagination féconde, capable de tirer parti des événements, de nos armées et de la totalité de nos forces. On l'appellera l'homme du destin; il ne sera que le fils de son imagination, de son génie créateur.

(Ecrit avant que Foch nous commandât).

L'OPINIATRETÉ

Après toutes les insultes que, dans une explosion continue d'esprit critique, les Français s'étaient prodiguées à eux-mêmes pendant les vingt années qui avaient précédé la guerre, le monde civilisé nous prenait pour une nation finie, un peuple usé, vaincu par l'âge et le scepticisme. Quelques amis gardaient encore une estime amusée pour notre lucidité, notre politesse accueillante, nos qualités d'esprit... Mais ces amis eux-mêmes nous croyaient dépourvus de tout caractère sérieux : ils nous jugeaient incapables de résistance, de suite dans les idées, et jamais ils n'eussent pensé que nous nous montrerions opiniâtres dans la lutte ; au premier geste mauvais de la fortune nous devions défaillir.

Verdun après la Marne ont montré à l'univers devenu soudain respectueux que nous vivions encore, que nous demeurions fermes sous les coups du sort : l'opiniâtreté est devenue une vertu française.

Jamais soldats ne furent plus résolus à mourir en défendant le sol de leur patrie, que ceux de cette armée française, si désavantagée parfois au point de vue matériel.

Il faut avoir passé par la tranchée, avoir souffert dans la boue, dans la glaise humide de l'Artois, sous les bombardements furieux de Bagatelle ou des Éparges ; il faut avoir été soldat de l'Argonne, de Lorette, du Labyrinthe ou de Verdun pour savoir jusqu'à quel point cette guerre exige l'entêtement constant, la ténacité sans limites, le recommencement perpétuel de l'effort, l'obstination à chaque heure renouvelée. « La victoire appartient au plus opiniâtre », a dit Napoléon. Et Nogi : « La victoire est à celui qui sait souffrir un quart d'heure de plus que son adversaire. » Combien de fois avons-nous voulu être ce plus opiniâtre ? Combien de fois avons-nous pensé que le quart d'heure que nous vivions était le dernier que l'on devait supporter et celui où l'on pouvait le plus souffrir ? Et chaque combat est plus dur que le précédent, chaque bataille exige un sacrifice plus terrible. Les vieux de la Marne, de l'Aisne, de l'Yser, ceux du premier hiver croyaient — sans vanité aucune, je le jure — avoir atteint le fond de l'horrible : Verdun et la Somme leur ont offert des spectacles plus terri-

fiants, des bombardements dont ils n'avaient pas idée. Leur volonté n'a pas défailli, leur courage est le même ; ils ont dépassé depuis longtemps le stade de l'héroïsme ; ils sont devenus matière, l'être indéracinable, que rien n'arrachera du sol qui l'a vu naître et qu'il défend au péril de sa vie. Lorsqu'ils tombent, les jeunes apportent à les remplacer le même entêtement inouï : la France ne peut pas mourir.

L'armée française a fourni son sens définitif, absolu, total au mot *opiniâtreté*.

Les mots avaient un sens, autrefois. Cette guerre leur a donné une force, une plénitude, des résonnances que nous ne leur soupçonnions pas. Être opiniâtre, jadis, c'était poursuivre un dessein dans la vie, ne pas s'étonner au premier échec, courir longtemps après l'or ou la renommée ; c'était ne pas changer chaque jour le plan de sa carrière, et dans les plus grands embarras pécuniaires ou sentimentaux attendre de l'effort du lendemain le succès des projets qui n'avaient pas abouti la veille. Aujourd'hui, être opiniâtre, c'est mourir, mourir encore, toujours mourir, s'offrir sans trêve à la destruction, à la douleur et à la mort, et pour sauver la patrie ne plus tenir compte de ses projets personnels, de ses ambitions, de ses désirs. Être opiniâtre, c'est oublier

toute l'énergie que l'on avait mise avant la guerre à se faire un nom, un foyer, un patrimoine, une famille, faire litière de ces biens acquis au prix de mille peines pour ne plus songer qu'au succès d'une petite action militaire, et se figurer en la vivant que de l'heureux résultat de cette minuscule aventure résultera le salut — peut-être... — des générations dont on ne fera point partie.

Être opiniâtre, c'était tenir à la vie et aux joies qu'elle nous offre. Être opiniâtre, c'est aujourd'hui faire abandon de tout le bonheur, au nom d'un idéal que l'on ne vivra point. Le même mot, en augmentant d'importance et de force, ne veut presque plus rien dire de ce qu'il exprimait hier. Et le monde, en effet, a changé ses valeurs. Notre succès, à nous, Français, est d'avoir montré la richesse de notre génie en nous accommodant d'un coup à ce nouvel idéal de désintéressement et de sacrifice. La France ne peut pas déchoir : le Français sait mourir.

*
* *

Regardez-la, cette armée. Et demandez à son martyrologe les noms de ces saints nouveaux, de ces chevaliers de l'entêtement et de la ténacité.

Barrière vivante de tous ces corps meurtris,

glacés, abrutis par les détonations et la fatigue, qui résistent à la terreur, à la faim, à l'ennui, à l'horreur de ces cadavres corrompus autour d'eux, qui entendent les cris des blessés, qui voient cette bouillie sanglante, hier un homme, un ami, aujourd'hui un lambeau dans une vieille toile de tente, que l'on va jeter quelque part, derrière la tranchée, dans un trou aussitôt oublié.

Voyez-les devant vous :

« VERGNAULT, aspirant au 68e d'infanterie : Le 25 mai 1915, ayant reçu la mission de tenir coûte que coûte une position conquise, a montré la plus grande bravoure et la plus grande énergie, en résistant plusieurs heures aux attaques de l'ennemi. Blessé une première fois, n'a pas voulu abandonner son poste. A défendu jusqu'à la mort le poste confié à sa garde. »

« ALIFOND, sergent au 55e d'infanterie : Sous un feu très meurtrier, les trois quarts de sa section étant hors de combat, le 20 août 1914, a continué à tirer avec une crânerie remarquable, criant à son officier qui ramassait les cartouches des morts et des blessés : « A moi, mon lieutenant, passez-moi les cartouches, à moi qui suis bon tireur ! » A énergiquement secondé cet officier au cours de cette journée et des journées suivantes. A été

blessé grièvement, le 2 septembre 1914, en faisant exécuter une tranchée sous un fort bombardement. »

« SELLIER, sergent au 294e régiment d'infanterie : Sous-officier dévoué et énergique, d'une extrême bravoure au feu. Ayant eu sa pièce enterrée deux fois par un obus, l'a fait remettre chaque fois en batterie, donnant à tous le plus bel exemple d'abnégation et d'esprit de dévouement. Grièvement blessé le 22 juin 1916, a supporté sa blessure avec le plus grand courage. Amputé de la jambe droite. »

« VIALLET (Jean), lieutenant de réserve au 54e régiment d'artillerie : Officier d'une bravoure exceptionnelle. Le 18 août 1914, a assuré à lui seul le service de sa pièce, jusqu'au moment où il a été complètement entouré par l'infanterie ennemie ; s'est frayé un chemin à coups de revolver et a rejoint sa batterie, quoique blessé d'une balle à la tête. Blessé une deuxième fois, le 27 août 1914, a refusé de se laisser évacuer. Atteint à nouveau d'une très grave blessure, le 5 mai 1916 au cours d'une reconnaissance exécutée en pleine bataille, est revenu au front incomplètement guéri.

Trois fois cité à l'ordre. »

Je cite ceux-ci. Mais combien furent-ils à être aussi sublimes ? Qui leur enseigna à se montrer à ce point supérieur à l'humanité moyenne ? Nul ne le sait. Car dans le pays le plus divisé, le plus énervé par les discordes politiques, l'unité morale était chimère, et l'école, devenue l'antichambre de la place publique, répandait des inepties destructrices jusque dans les têtes de nos paysans.

Cependant la race était là, et une tradition (plus ou moins claire aux yeux de certains) d'héroïsme chevaleresque : le Français moyen a montré dans cette guerre qu'il était demeuré conforme à sa définition. Il l'a montré par son entrain dans l'offensive, et l'on s'attendait bien à cela, mais aussi par son dévouement et un entêtement formidable lorsqu'il ne s'agissait plus que de demeurer sur place, supérieur aux machines et aux déchaînements de la matière.

Ce qui montre bien que cette vertu d'opiniâtreté, si nouvelle chez nous, est devenue commune à tous les bons Français, ce sont ces régiments, ces groupes d'une section ou d'une compagnie qui se sont fait écharper plutôt que de céder la place à eux confiée :

« Le 8e régiment d'infanterie : Grâce à l'impulsion du colonel Lévy, commandant une brigade d'infanterie, et sous le commandement énergique

de son chef de corps, le lieutenant-colonel Roubert, qui avait déclaré : « Nous tiendrons jusqu'à la mort », a résisté pendant trois jours aux attaques furieuses de l'ennemi, préparées par un déluge de projectiles de gros calibres, et n'a pas perdu un pouce de terrain, malgré des pertes sensibles. »

« La 2e compagnie du 98e régiment d'infanterie : Après avoir subi un bombardement sans précédent pendant quatre jours, la 2e compagnie, sous les ordres du sous-lieutenant Senechaut, blessé au cours de l'action, s'est portée, avec une vigueur superbe, à la contre-attaque et a arrêté l'avance de l'ennemi. »

« La 4e section de la 16e compagnie du 1er régiment de marche de zouaves : Détachée, en plein jour, le 11 mars, pour occuper un poste important de la première ligne, s'y est rendue dans un ordre et avec un entrain remarquables, quoique prise d'écharpe, pendant toute la durée du mouvement, par un feu violent de mitrailleuses. Soumise pendant deux jours consécutifs à un bombardement ininterrompu d'obus de gros calibre, s'est maintenue inébranlablement à son poste. Commandée successivement par l'adjudant Foureau, qui fut blessé, l'aspirant Hamon, qui fut tué, le sergent Marcellin, qui devint complètement sourd, et enfin

par le caporal Lignoz; menacée d'une attaque, s'est affermie sur sa position, chaque homme étant bien résolu à tenir jusqu'au bout. »

« Le 2e peloton de la 6e compagnie du 176e d'infanterie : Sur un effectif de 71 fusils, a perdu un lieutenant grièvement blessé, 17 hommes tués, 27 blessés à l'assaut d'une position très importante et fortement défendue. Resté à l'effectif de 2 sergents et 25 hommes, s'est emparé de la position et s'y est maintenu malgré tous les efforts de l'ennemi. »

« La 3e section de la 10e compagnie du 415e d'infanterie (adjudant Culidi, chef de section) : Le 16 mai 1916, occupant une partie de la tranchée prise peu de jours avant à l'ennemi, a supporté avec la plus grande abnégation le tir meurtrier de l'artillerie allemande. Successivement les hommes qui la constituaient ont remplacé aux postes de surveillance les camarades qui tombaient et n'ont quitté la position qu'après la relève et sur l'ordre du commandant de la compagnie, à qui les quatre seuls restants ont répondu : « Nous tenons. »

Nous tenons. Comment un seul de nos ennemis peut-il croire que l'on vaincra une armée où se trouvent des héros tels que ceux-là ?

Car cette opiniâtreté, cet entêtement sans limites dans la conservation du terrain et dans la lutte la plus obscure, c'est le fond du succès, le nerf de la victoire. On est vainqueur parce que l'on a été acharné à vouloir l'être, et l'entêtement que l'on met à tenir possède une merveilleuse efficacité sur le champ de bataille. L'opiniâtreté, ici, n'est pas seulement une vertu morale : c'est la condition de la réussite. Les projets les plus beaux ne sont rien si, au dernier moment, le combattant flageole. Et la ténacité de l'exécutant, dans cette guerre, fait une grande part du génie des généraux.

J'irai plus loin et je dirai : tant qu'il ne s'agit que de défendre une position, l'entêtement dans une défensive opiniâtre suffit, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, à assurer le succès. On est immédiatement récompensé de sa détermination.

Regardez ce qu'ont fait les soldats que voici, et vous serez de mon avis, car leur cas est topique :

« CASTAINGS, sergent au 34e régiment d'infanterie : Soumis pendant six jours consécutifs, dans une tranchée de première ligne, à un violent bombardement qui mit hors de combat presque tout l'effectif de sa section et au cours duquel il fut plusieurs fois enseveli lui-même avec le reste de son

personnel, n'a cessé d'encourager ses hommes et, grâce à son attitude courageuse, a pu contribuer par le feu de ses mitrailleuses à arrêter une attaque ennemie, le 24 mai 1916. »

« LAVAGARDAN (André), caporal au 34e régiment d'infanterie : Gradé d'une bravoure et d'un sang-froid exemplaires. Au cours d'une attaque allemande, a continué à se battre, bien qu'il eût subi une violente commotion, occasionnée par l'explosion d'un obus de gros calibre ; a rapporté de la première ligne, entourée par l'ennemi, une mitrailleuse dont les servants venaient d'être mis hors de combat. »

« LEBOCQ (Maxime), capitaine au 115e régiment d'infanterie : Officier très courageux. Le 2 juin 1916, a su, par son énergie et son exemple, maintenir intact le moral de sa compagnie sérieusement éprouvée par un bombardement intense, a réussi à reprendre par une vive contre-attaque, déclanchée avec à-propos, les éléments de tranchées où l'ennemi avait pénétré. Déjà deux fois cité à l'ordre. »

« TAMISIER (Léon), lieutenant au 115e régiment d'infanterie : A toujours fait preuve d'une grande

bravoure et d'un remarquable esprit de décision. Trois fois blessé au cours de la compagne, et revenu au front sur sa demande avant guérison. Le 2 juin 1916, après avoir maintenu sa compagnie sous un bombardement des plus violents, a énergiquement contre-attaqué les forces ennemies qui avaient réussi un instant à pénétrer dans notre ligne et par une manœuvre rapide, exécutée en terrain découvert, les a brillamment tournées et rejetées dans leur tranchée de départ. Déjà cité à l'ordre de l'armée. »

« RÉGNIER (Maurice), sergent à la 8e compagnie du 36e régiment d'infanterie : Le 15 avril 1916, a pris le commandement des débris de sa compagnie dont tous les officiers étaient tombés, a maintenu énergiquement sa troupe à son poste et a continué pendant plusieurs heures à lutter avec opiniâtreté autour d'une barricade. »

« PIC (André), GAILLARD, VISTE (Charles), GAUTHIER, GOUEILLE, soldats de 2e classe à la 6e compagnie de mitrailleuses du 342e d'infanterie : Le 24 août, pendant une contre-attaque allemande sur une position conquise la veille, ont fait preuve du plus grand sang-froid et de la plus belle éner-

gie. Leurs pièces étant mises hors de service par les grenades ennemies, n'ont pas hésité à prendre le mousqueton et à défendre leur matériel avec une énergie farouche jusqu'à l'arrivée du renfort. »

« BAZZI, lieutenant au 22e bataillon de chasseurs alpins : Malgré le très grand emploi fait par l'ennemi de gaz asphyxiants et de liquides enflammées au cours de quatre attaques prononcées la même nuit, a maintenu toute sa compagnie par son énergie, ne cédant pas un pouce de terrain à l'ennemi. »

« LANCELOT, capitaine au 37e régiment d'infanterie : excellent officier, a fait preuve en maintes circonstances d'un courage, d'un sang-froid et d'une autorité dignes de tout éloge, notamment pendant l'attaque de nuit du 15-16 juillet 1915, où, quoique sérieusement contusionné par l'explosion d'un obus, il a su maintenir sa compagnie dans le meilleur état moral malgré un bombardement intense et des pertes relativement élevées ; a repoussé une violente attaque d'infanterie menée avec des effectifs importants (un bataillon), parvenue jusqu'aux réseaux presque complètement détruits. Déjà cité à l'ordre. »

Ces soldats, ces officiers ont voulu tenir. Et il

est arrivé ce qui advient souvent au combat : l'ennemi, devant une résistance à laquelle il ne s'attendait pas, a été surpris, effrayé, dégoûté ; il n'a pas osé ou voulu persister. Il aurait pu sans doute enlever le morceau. Mais la volonté usée dans la lutte a fait défaut à l'assaillant ; et, au moment même où il suffisait peut-être d'une dernière pesée, personne ne s'est levé pour entraîner celui qui allait être vainqueur. L'assaillant s'est évanoui, et si l'on peut dire, c'est lui-même qui s'est déclaré le vaincu, alors que le défenseur s'estimait à la veille de l'être. Notre victoire du Grand Couronné de Nancy, par exemple, n'est faite que de ce phénomène-là.

Et ceci montre en même temps que l'offensive, elle aussi, demande de la ténacité. La bataille moderne, en effet, ne comporte pas qu'un bref assaut, soit que l'assaut ne vienne qu'après de longs efforts, soit qu'il faille le poursuivre contre plusieurs positions successives, ou bien que les contre-bombardements et contre-attaques soient plus pénibles à supporter que la première défensive de l'occupant, ou encore que la lutte se poursuive dans les boyaux et points d'appui de la position ennemie.

Cette défensive nouvelle qui résulte de l'offensive, ces efforts d'ordre différent qui se succèdent

sont résumés dans deux textes de citations de l'adjudant NOUAILLES, du 32e d'infanterie :

« Au combat du 30 avril 1915, a entraîné avec un courage admirable sa section à l'assaut d'une tranchée ennemie, a réussi à faire plusieurs prisonniers; s'est employé d'une façon toute spéciale et pendant plusieurs heures à la défense d'une partie de tranchée que l'ennemi voulait reprendre à coups de bombes à main, travaillant lui-même à faire un barrage et encourageant constamment ses hommes.

Le 16 juin 1915, a entraîné ses hommes à l'assaut d'une tranchée allemande, s'en est emparé en tuant à bout portant plusieurs Allemands, a pris une mitrailleuse et a gardé le terrain conquis avec quelques hommes qui lui restaient. »

Nous trouvons chez ce chef de section l'exemple de toutes les ténacités. On devine un homme que rien ne décourage, actif, têtu, soldat dans l'âme. Peut-on voir plus belle figure de héros ?

Chose que l'on ne remarque pas assez : ces séries diverses de réactions psychologiques, engendrant victoire et défaite, s'offrent parfois à nous sous un aspect romanesque, dans une guerre où, au premier abord, tout semble fait de mécanique et de précision. Ainsi que dites-vous de cette aventure :

« LANDRIEUX (Pierre-Marie-Joseph), soldat à la 17e compagnie du 350e régiment d'infanterie : Soldat d'une bravoure et d'une énergie remarquables. Blessé grièvement le 23 septembre 1914 sur une position encerclée par l'ennemi, a continué la résistance avec quelques camarades pendant quatorze heures, et a réussi à rejoindre nos lignes par ses propres moyens. Perte de l'usage du bras gauche. »

Nous voici ramenés aux héros des temps antiques, aux paladins, aux seigneurs de la légende. Ce Landrieux, c'est Bayard, c'est Roland à Roncevaux, ou tel personnage de la *Légende des Siècles*. Ce n'est cependant qu'un simple soldat français, semblable à beaucoup d'autres. Notre armée a compté nombre de ses pareils.

Officiers, sous-officiers ou petits troupiers aux allures mal dégrossies de paysannot de la Bretagne ou du Perche, ils n'ont pas besoin d'avoir reçu l'ordre eux-mêmes, d'avoir été commandés pour prendre des décisions, deviner les moyens de tenir tête à l'adversaire et maintenir leurs camarades en place : dès qu'un chef tombe ils le remplacent, et se haussant jusqu'aux devoirs de la fonction qu'ils occupent, ils se révèlent des chefs et décident que l'on continuera.

« Grand-Clément (Gaston), adjudant au 2e zouaves de marche : Sous-officier énergique et extrêmement brave. A l'attaque du 25 septembre 1915, tous les officiers et sous-officiers de sa compagnie étant tombés dans les fils de fer ennemis, a rallié deux caporaux et quelques hommes de sa compagnie, a enlevé coup sur coup deux tranchées allemandes et s'est installé dans un bois à 1.800 mètres au delà, accomplissant de bout en bout la tâche assignée à son unité. »

Ceci est admirable. Cet adjudant méritait de porter les trois galons du capitaine sur ses manches de drap.

Que rien ici ne nous surprenne! Si de pareils exploits se produisent et se renouvellent chaque jour, c'est que nos soldats veulent la victoire. Ils la désirent âprement. Ils l'ont achetée déjà par mille maux, par des élans, par des souffrances sans nombre.

Qui parlerait d'être moins tenaces qu'eux? Ils donnent le sang, la chair, la vie. De ce temps on ne demande aux civils qu'un peu de dignité, du silence et des économies. La France de l'arrière doit comprendre ce que sont les travaux, les efforts inouïs de la France du front : jamais celle-

là n'égalera celle-ci, car les sacrifices ne sont pas du même ordre. Cependant l'arrière doit s'inspirer des même principes ; la victoire est à ce prix : elle ne naîtra que de l'opiniâtreté inflexible de tous.

L'ESPRIT D'OFFENSIVE

En février 1915, le général Nivelle prend le commandement d'une division à Soissons.

— Ce n'est pas très brillant, lui dit celui qui l'installe et lui résume la situation. Qu'allez-vous faire ?

— Je vais attaquer. C'est le seul moyen d'arrêter la pression de l'ennemi.

Voilà un chef, un homme, un guerrier. En voici un autre :

Pendant la bataille de Verdun, au début de juillet 1916, un bataillon de chasseurs fut entièrement écrasé sous le feu de l'ennemi.

Mangin déclara : « Il n'y a qu'une ressource, c'est d'attaquer, de se mêler aux Boches, de se mettre corps à corps avec eux, de se jeter dans leurs tranchées. Ils arrêteront leur feu s'ils doivent écraser les leurs en même temps que les nôtres. »

Tout officier, tout soldat qui ne pense pas perpétuellement à attaquer, à mordre, à bousculer,

à houspiller l'ennemi, est au-dessous de sa tâche et indigne des fonctions qu'il remplit. « Le soldat doit tuer, écrit avec fermeté le lieutenant Marcel Dupont [1], et, plus il cherche à tuer, plus il concentre sa volonté, ses forces, son ardeur dans le seul but de tuer, meilleur il est. » L'officier, de son côté, doit perpétuellement préparer cette tuerie.

Il n'est pas de situation, pas de moment, pas d'état de la troupe ou du terrain, qui autorise à penser à autre chose qu'à cette extermination, à cette destruction de l'adversaire.

On a parlé de secteurs tranquilles dans la vie des tranchées. Ils étaient tranquilles parce que l'un des adversaires était mou et stupide, l'autre fourbe et travailleur : ne pas attaquer, c'est préparer sa défaite ; et certaines troupes françaises ont trop souvent permis aux Allemands de monter de sales coups parce quelles laissaient aux Boches le loisir de truquer le terrain et de créer de nouveaux moyens de réussir, là où ils auraient dû échouer.

Il n'y a de secteur calme, dans la vie des tranchées, que par la volonté des occupants. Et il ne

1. *L'attente*. Impressions d'un officier de légère (1915-1916-1917). Paris, Plon, 1918.

devrait pas y en avoir. Un secteur calme est un secteur tenu par une mauvaise troupe, que commandent des officiers sans élan. Un secteur, lorsqu'on y arrive, doit être mis en état de défense, les abris rapidement terminés, les boyaux revus et portés à une profondeur suffisante pour le service; puis la lutte contre l'adversaire doit commencer : lutte par le feu (grenades à fusil, tourterelles, crapouillots, concentration d'artillerie, gaz...) et par reconnaissances offensives plus ou moins importantes. Il faut démoraliser l'ennemi, le fatiguer, l'étourdir, lui causer des pertes, l'abrutir, le dégoûter, lui rendre l'existence impossible, l'amener à se rendre et à avoir horreur de la vie de tranchées et de la guerre.

Remarquez que cette lutte constante ne veut pas dire lutte aveugle et livrée au hasard. Il est aussi absurde d'attaquer sans cesse et sans préparation, ainsi que nous l'avons fait en Argonne, par exemple, durant tout l'hiver 1914-1915, et jusqu'au moment où le général Humbert a pris le commandement de la IIIe Armée, que de faire d'admirables travaux sans jamais attaquer, ainsi qu'on faisait à la même époque dans mon bataillon, en Picardie, ou de ne pas travailler et de ne pas attaquer, ainsi qu'on faisait de Reims à Roye durant le même temps.

Le véritable esprit d'offensive n'est pas une folie chronique qui pousse à se lancer contre tout ce que l'on voit. Mangin, par exemple, avant d'aller à Verdun, en 1916, avait réorganisé le secteur de Frise : il avait su faire le pionnier, parce que c'était indispensable. A Verdun, pour réussir leurs victoires des 24 octobre et 15 décembre 1916, Nivelle et Mangin ont fait subir au terrain une préparation considérable. Leur goût, c'était l'attaque, mais une attaque préparée, qui accumule les chances de réussite.

Une erreur certaine, avant la guerre, a été de confondre l'esprit de méthode et de raison dans l'offensive avec le piétinement et la lâcheté d'un Bazaine, à Metz. On avait toujours présente à l'esprit l'inactivité de cette baderne, et l'on ne parlait plus que d'attaques rapides, de charges et d'assauts : on confondait l'esprit général qui doit régner dans une armée et les moyens que peut employer cet esprit. Tandis que les Allemands avaient prévu l'emploi de moyens prudents dans de grands plans d'offensive.

Une erreur non moins certaine, et qui s'est développée au cours de cette guerre, est de confondre les erreurs de certains chefs dans des offensives mal préparées ou incomplètement préparées, les coups de malchance, les faibles résultats de

certaines attaques partielles ou arrêtées trop vite, avec la folie d'un don Quichotte se lançant contre les moulins à vent. On ne voit plus que les pertes d'hommes, qui sont lourdes, l'absence tangible de grands résultats, et l'on ne parle plus que de folies coupables, d'incapacité, d'âneries : on confond encore une fois les tendances générales et les moyens employés. Tandis que les Allemands, en attaquant à fond le 21 mars 1918, malgré leurs échecs antérieurs, ont montré qu'ils conservaient un bel esprit d'offensive tout en sachant modifier leurs procédés, et nous ont mis à deux doigts de la perte.

La manie de l'offensive sans préparation coûte cher, mais le piétinement sur place, à la guerre, peut vous perdre d'un coup.

Et d'ailleurs pour nous, Français, dont les départements sont envahis et occupés par l'ennemi, est-il possible de concevoir d'autre moyen de nous sortir d'affaire qu'une offensive suivie d'un succès assez grand pour rejeter l'Allemand, d'abord, hors de nos frontières ?

Et pour tous les Alliés, qui veulent le rétablissement de l'ordre en Europe, la suppression de la menace que constitue le régime Hohenzollern en Allemagne, et une organisation de la paix, est-il possible de concevoir une autre conduite de la

guerre que l'offensive suivie de succès considérables, qui nous procureront des gages importants, nous permettant de parler haut en Allemagne et de réduire ces brutes à la raison ?

Nous sommes donc tous d'accord, combattants et civils, pour vouloir la victoire, et nous nous rendons compte qu'on ne peut l'obtenir que par des succès répétés, qui porteront la guerre en Allemagne, succès obtenus seulement par un grand esprit d'offensive appuyé sur de vastes moyens. Mais nous ne prétendons pas pour cela donner des conseils au commandement. Seuls quelques hommes sont en possession des données qui permettent de se former une opinion sur le moment à choisir, les moyens à employer, les généraux capables d'empoigner la victoire à la gorge et de la maîtriser. Ils attendront durant le temps qu'il faudra. Nous attendrons avec eux. Ils nous demanderont les efforts et les sacrifices qu'ils jugeront nécessaires. Nous les donnerons comme au premier jour. Leur nom seul sera prononcé. Nous ne serons que leurs obscurs collaborateurs. Nous ne les pressons pas. Nous ne leur demandons rien.

Qu'ils sachent seulement qu'ils peuvent compter sur nous, s'appuyer sur nous, tout attendre de nous ! Qu'ils connaissent notre clairvoyance et notre sens de la bataille ! L'esprit guerrier de la

France, comme aux jours d'autrefois, se retrouve tout entier dans nos jeunes générations. Nous attaquerons. Nous vaincrons. Nous les battrons. Nous passerons les fleuves. Nous entrerons dans les villes.

Ce que nous ne voulons pas, c'est une paix honteuse, qui compromettrait l'avenir et ferait de nous des esclaves, dix ans après la fin de cette horrible épreuve.

Juin 1918.

LE CULOT

Dans une bonne troupe, les gens doués d'audace, de hardiesse, de culot, de toupet — appelez cela comme vous voudrez — ne sont pas rares : le courage est contagieux et l'on ne veut pas faire moins ou paraître moins faire que le voisin.

Dans l'exécution de patrouilles, la perpétration des coups de mains, le plus audacieux montre le chemin, et le petit groupe tout entier marche avec la même décision, la même rapidité que celui qui l'entraîne et lui donne l'exemple par sa vitesse, son entrain communicatif et la vivacité de ses reparties. Une patrouille de jour ou de nuit rencontre tant d'obstacles, tant d'occasions de ralentir la marche ou de s'arrêter, que si le chef et l'homme de pointe au moins ne sont pas doués d'un toupet imperturbable, bientôt on traînaille, on piétine, on n'avance plus, et l'on perd son temps à ne rien faire et à ne rien voir.

Tandis que, entraînés par un ou deux gaillards

énergiques, les patrouilleurs, les gens des raids de nuit prennent peu à peu de l'assurance ; ils s'habituent à voir, à sentir plutôt venir l'obstacle réel qu'à le voir exactement, à le deviner à travers l'obscurité ; ils ne s'arrêtent pas pour rien ; ils prennent confiance ; ils veulent tous le succès ; et le but est souvent atteint.

Le résultat d'un entraînement méthodique est excellent : on acquiert du culot, même lorsqu'on n'en avait pas ; tout le monde peut devenir patrouilleur ; c'est là où l'on voit véritablement le courage individuel, l'homme libre, énergique, solide, qui veut mordre le Boche et qui l'atteindra. Les patrouilles devenant plus nombreuses, plus hardies, les actes d'audace se multiplient, l'ennemi est harcelé, fatigué, entamé souvent et bientôt démoralisé. Ce sont les gens « culottés » qui rendent visible la supériorité d'une troupe sur l'adversaire.

Et dans ce genre nous excellons. Le Français, pris jeune et bien dressé, a l'esprit aventurier. Il a le sang-froid dans l'audace, la lucidité dans le coup de chien. Le troupier français, le jeune officier français aiment jouer un tour au Boche, au Boche qui leur apparaît comme un type ridicule et balourd ; il leur plaît de le surprendre, de le berner, de lui faire perdre le nord et de lui impo-

ser ainsi leur volonté, même lorsqu'ils ne sont pas en force et n'ont pas à leur disposition d'extraordinaires moyens pour arriver à un résultat complet.

Voici, par exemple, le caporal LOAEC du 109ᵉ d'infanterie : « Le 27 juin 1916, dit le texte de sa citation, a été sur sa demande, avec un camarade, reconnaître un poste d'écoute allemand. Ayant sauté dans la tranchée ennemie, a mis en fuite à coups de grenades quatre Allemands qui se présentaient à l'improviste, puis a reconnu l'organisation de la première ligne sur une centaine de mètres, a bouleversé le poste d'écoute et est rentré dans nos lignes environ vingt minutes après, ayant fait preuve d'un beau sang-froid et d'un mâle courage. »

— Tu parles d'un type culotté, dit le troupier lorsqu'il lit un texte comme celui-là.

Je rapprocherai de LOAEC le caporal Pierre CARON du 350ᵉ d'infanterie, dont j'ai recueilli deux textes de citations qui montrent en lui un type superbe du grenadier :

« Patrouilleur depuis le début de la campagne, toujours volontaire lorsqu'il s'agit d'une mission périlleuse, fait preuve d'une rare audace. Dirigeant un groupe de grenadiers le 7 décembre 1915, s'est emparé successivement de deux barricades alle-

mandes dans un boyau et n'a cessé d'aller de l'avant que lorsque tous les hommes autour de lui ont été tués ou blessés. A assuré avec de nouveaux éléments l'occupation du terrain conquis.

« Caporal d'une grande bravoure, toujours prêt à accomplir les missions les plus périlleuses. Cité à l'ordre deux fois pour sa brillante conduite au feu. A été grièvement blessé le 27 février 1916 en soutenant une lutte acharnée à la grenade pour la possession d'un petit poste. »

Après avoir lu cela, on comprend la définition que donnait un officier de chasseurs du parfait grenadier : « Un grenadier, disait-il, c'est un type qui a du culot. »

Voici encore deux citations de grenadiers, ou plutôt de deux chefs d'un groupe d'hommes luttant à la grenade ; elles font ressortir la même audace, la même hardiesse, le même genre de courage, le même culot :

« COUET Emile, lieutenant commandant la compagnie 22/8 du 1er régiment de génie : A conduit personnellement avec une bravoure et une audace remarquables un groupe de sapeurs participant à un coup de main. A pris part à un violent com-

bat à la grenade livré dans la tranchée ennemie et au cours duquel il a tué lui-même trois Allemands. A été blessé légèrement aux mains par éclats de grenades. »

« SERVONNET (Joseph-Flavien), adjudant-chef au 241e régiment d'infanterie : Sous-officier énergique et très brave. S'est offert pour prendre le commandement d'un groupe faisant partie d'un détachement de volontaires chargé d'exécuter un coup de main sur les tranchées allemandes où il a pénétré en avant de ses hommes, et y a soutenu un violent combat de grenades. Renversé et blessé dès le début de l'action, est resté à la tête de son groupe qu'il a ramené tout entier dans nos lignes après avoir nettoyé la tranchée ennemie. »

* * *

Je connais encore d'autres textes de citations (ces textes constituent un choix inépuisable d'exemples de bravoure et de vertu française) qui font voir quels peuvent être les résultats de l'audace, du « toupet bœuf », lorsqu'on se trouve en face de l'ennemi, du Boche, et que l'on n'a d'autre ressource, si l'on ne veut pas être fait prisonnier par lui, que de le faire prisonnier avec un culot magni-

fique et superbe : témoin ce que fit le brigadier Bunge du 11e d'artillerie :

« Etant attaché comme interprète à une formation britannique a, le 8 septembre 1914, en traversant un bois où il se trouvait isolé, rencontré un parti de 7 soldats allemands qu'il a, par son audace et son énergie, contraints à se rendre. Après les avoir conduits à son unité, est reparti, toujours seul, à la recherche d'autres soldats allemands dont la présence lui avait été signalée dans les environs, les a faits prisonniers au nombre de 32 et a ainsi réussi à assurer la capture de 39 soldats allemands qu'il a ramenés à son corps avec armes et bagages. »

Vous croyez rêver. Et vous vous demandez comment de pareils coups d'audace sont possibles dans une guerre où la méthode et les moyens techniques jouent un si grand rôle. Mais vous avez tort de vous étonner.

Cette guerre, qui ne semble faite que de grands mouvements et de luttes de masses, aura été, plus que nulle autre, abondante en exploits individuels, en aventure fantastiques qui dépassent de beaucoup les imaginations de l'inventeur des Trois Mousquetaires.

On découvre chaque jour quelqu'un de ces traits devant lesquels nos petits-enfants resteront muets. Par exemple, ces deux exploits accomplis lors de notre offensive de Champagne, en septembre 1915 :

« Perrin, capitaine au 248e d'infanterie : Déjà blessé deux fois depuis le début de la campagne, est revenu sur le front à peine guéri. A l'attaque du 25 septembre 1915, a entraîné ses hommes jusqu'aux dernières tranchées allemandes que trois de ses sections ont dépassées de plus d'un kilomètre. Après un combat de tranchées des plus violents et n'ayant plus avec lui que quatre hommes dont deux blessés, a réussi à ramener 27 prisonniers allemands, dont 2 officiers. »

« Guillois, lieutenant au 247e d'infanterie : Brillant officier, capable de tous les dévouements. Après avoir coopéré sans trêve pendant soixante-dix jours à l'organisation défensive, puis offensive d'un secteur dangereux, a pris part aux opérations d'attaque et entraîné vigoureusement sa compagnie le 25 septembre 1915. Arrivé le premier dans une tranchée conquise, a continué sa course suivi de quelques hommes seulement qui ont été faits prisonniers avec lui. Est resté pendant six heures entre les mains des Allemands. Notre

offensive se poursuivant avec activité, a su profiter intelligemment d'une avance visible de nos troupes pour imposer sa volonté à ceux qui le retenaient. Avec l'aide d'une cinquantaine de tirailleurs, a fait aussitôt 158 prisonniers, dont 9 officiers. »

J'ai eu plusieurs camarades, à qui les aventures les plus bizarres étaient advenues. Ils les racontaient parfois. Nul ne s'en étonnait. Les choses les plus étourdissantes dans cette guerre finissent par paraître naturelles et simples. On rivalise de toupet, d'audace, et personne au fond n'est grandement surpris par ce que fait le voisin.

Dans ces aventures fondées sur le toupet, le troupier français se montre souvent aussi débrouillard que son officier.

Méditons par exemple l'exploit merveilleux, plein d'un grand esprit de devoir et de hardiesse, du soldat Sauthier du 261e d'infanterie. Le 17 juin 1915, étant en patrouille de nuit à proximité des lignes allemandes, il tomba dans une embuscade, fut fait prisonnier et amené dans la tranchée ennemie. Là, profitant de ce que le soldat à qui on l'avait confié avait déposé son fusil pour bourrer sa pipe, il bondit en dehors de la tranchée, rampa sous les fils de fer, se cacha dans un trou d'obus

où il resta toute la journée sous le feu des batteries françaises tirant sur la tranchée allemande et rejoignit nos lignes le soir à la tombée de la nuit. Excellent soldat, toujours volontaire pour les missions périlleuses, ajoute le motif de la citation.

Ah ! comme l'on voudrait le tenir là cinq minutes, ce soldat Sauthier, pour l'embrasser, lui secouer les mains, pour lui dire qu'on l'admire et qu'on l'aime. Quel type subtil ! Quel admirable Français !

C'est un coup d'audace semblable qui a valu la médaille militaire au sergent Devaux du 297e d'infanterie :

« A fait preuve en maintes circonstances d'audace et de courage, dit le texte de la proposition. Le 16 août 1915, tombé dans une embuscade au cours d'une patrouille de nuit, désarmé et conduit vers l'arrière par deux soldats allemands, s'est débarrassé de son escorte en se servant comme massue d'un pétard accroché à son ceinturon et qui ne lui avait point été retiré. Grâce à son énergie, son sang-froid et sa présence d'esprit, est rentré dans les lignes françaises vingt-quatre heures après. »

Et le caporal Gavaud du 293e d'infanterie :

« Caporal qui s'est signalé dès les premiers

combats par l'autorité qu'il exerçait sur ses hommes et par le dévouement absolu qu'il leur témoignait, dit le texte pour la médaille. Le 28 août 1914, sa compagnie ayant été momentanément arrêtée par un violent bombardement de l'artillerie allemande, il n'hésita pas à parcourir les lignes des tirailleurs pour réconforter les blessés. Lorsque le mouvement en avant fut repris, se remit à la tête de son escouade. Blessé au bras, il demeura sur la ligne de feu où pendant trois heures, avec le plus parfait mépris du danger, il s'employa à soutenir le moral des combattants. La nuit suivante, sans faire panser sa blessure, il se prodigua auprès des blessés : ayant reçu l'ordre du chef de bataillon de quitter ses armes et d'arborer le brassard de la Croix-Rouge, il resta, le régiment une fois parti, avec 150 blessés. Pendant la journée du 29, il réussit à faire évacuer 146 blessés par des moyens de fortune, mais à 14 heures, alors qu'il partait avec les quatre derniers blessés, il fut fait prisonnier par une reconnaissance de uhlans et emmené en captivité. Est rentré en France avec un convoi de grands blessés. »

Cela, c'est le toupet simple, calme, qui agit sans bruit, sans esbroufe, et qui est productif entre tous, puisqu'il fournit à la France 146 hommes, 146 défenseurs qui eussent été faits prisonniers

sans la hardiesse, le sang-froid, le dévouement, la méthode de ce simple caporal.

Car la hardiesse et l'audace ne sont pas des vertus de luxe, de supplément, de surcroît pour ainsi dire. Certains esprits trop calmes, dans des corps de troupes trop rangés, ont l'habitude de croire que le culot, la hardiesse, l'audace sans limites, l'invraisemblable toupet doivent être laissés à certains hommes, aux jeunes gens, à quelques têtes folles, aux membres des groupes francs, aux spécialistes des patrouilles nocturnes et des coups de main. C'est là une erreur colossale, contre laquelle tout chef de corps et tout officier a le devoir de s'élever.

Le culot le plus extravagant en apparence n'est pas le fait du simple loufoque et de la tête brûlée : c'est simplement l'une des vertus primordiales du troupier. On est brave ou l'on est capon, voilà tout ; et l'on n'a pas le droit d'être un froussard. On a au contraire, en toute occasion et dès que l'ordre vous en est donné, le devoir de marcher sans hésitation, sans murmure jusqu'au bout, jusqu'à ce que la mission que l'on vous a fixée soit remplie, à la place où les chefs et le grand hasard des batailles vous ont placé.

Les actes les plus fantastiques, les coups d'audace étourdissants ne sont que la conséquence du

devoir militaire. Si, par surcroît, l'on estime que vous devez être récompensé pour votre audace, remerciez le chef qui a eu l'heureuse pensée de vous distinguer par une mesure de bienveillance et de faveur. Dans le cas contraire, estimez-vous suffisamment récompensé par le fait d'avoir satisfait votre conscience. Il y a certainement dans l'armée un homme plus audacieux et plus brave que vous, et qui jusqu'ici a été moins favorisé par le sort et par ses chefs. Il convient d'être à la fois brave et modeste, hardi et discipliné, plein d'audace et d'initiative et, en même temps, imbu de clair sang-froid et de lumineuse raison.

LA GOUAILLERIE

L'erreur des Boches, qui leur coûtera l'empire commercial du monde, est de n'avoir jamais rien compris au caractère des populations qu'ils croyaient facilement subjuger : ils n'ont rien entendu à l'honneur de la petite Belgique, à la ténacité calme de l'Angleterre, au sentiment slave, à la légèreté apparente du Français. Ils nous voyaient souriants, ils nous jugeaient absurdes; ils nous trouvaient de l'esprit, mais pensaient que l'esprit, et le plus léger, est incompatible avec le sérieux. Il faut reconnaître aujourd'hui qu'il y a quelque chose d'ordonné, de solide, de viril dans ce peuple de France, même lorsqu'il continue ses plaisanteries.

Car nous persistons à vouloir rire, jusque dans le fond de l'horreur, dans le plus absolu dévouement. Et il faut dire et répéter aux gens austères que cela est très bien, très noble même, très émouvant aussi; cela est tout à fait français.

Vous vous rappelez peut-être le nom de ce gentilhomme, que j'ai oublié, et que Louis XIV n'appréciait point, à cause de sa jeunesse d'esprit. Une balle l'ayant atteint à la tête, un peu de substance cérébrale tomba sur le linge avec lequel on le pansait : « Cette fois, s'écria-t-il, le Roi ne pourra plus dire que je n'ai point de cervelle ! »

Voilà la tradition française. Le petit ouvrier zingueur qui s'était engagé au début de la guerre et qui me disait en se tordant, sur le plateau de Nouvron, pendant que les 77 nous claquaient à huit mètres de la figure : « C't-épatant, les journalistes disaient qu'ils éclataient trop haut », ce petit ouvrier zingueur trouvait dans ses habitudes de gouaillerie parisienne la formule pour s'élever à la fois au-dessus de la peur vulgaire et de la sottise des gens qui parlent des choses qu'ils ignorent.

Le général Carbillet, lui, à Vassincourt, pendant la bataille de la Marne, pris aussi sous des rafales de 77, trouvait une formule à la niçoise pour exprimer son mépris de l'artillerie ennemie : « Peuh ! dit-il, des pétards de carnaval... »

Les formules populaires : « T'en fais pas ! on les aura... » ou bien cet extraordinaire : « T'occupe pas du chapeau de la gamine ! » sont l'expression générale de cette espèce de je m'en

fichisme supérieur du troupier français, qui finit dans cet océan d'épreuves et d'amertumes qu'est la guerre, par se moquer de tout, sauf de la victoire finale.

J'ai retrouvé dans un recueil de souvenirs du chasseur André Salmon [1] cet esprit de je m'en fichisme, de gaîté malgré tout et quand même qui était celui de beaucoup d'hommes de notre vieux bataillon. Lorsque nous partîmes pour l'Argonne, en juin 1915, Salmon raconte ce déplacement homérique où les bourgeois, les femmes, les chefs de gare, les C. G. T. contemplaient, ahuris, ces hommes, ces vétérans qui chantaient, qui gueulaient parce qu'ils allaient à la mort, à la gloire !...

Ah ! la Torpille, la Torpille, celui que l'on appelait ainsi parce qu'il avait voulu s'appeler comme cela, avec sa voix fêlée, sa figure tout en angles, criant à tue-tête en gare d'Epernay, une bouteille à la main :

— Attention ! gardons toujours les mêmes ! ceux qui n'ont pas gagné vont gagner !

Tu étais bien là, camarade, avec ta formule des loteries populaires, le 13 juillet, lorsqu'au mo-

1. *Le Chass'bi*, notes de campagne en Artois et en Argonne en 1915, Paris, Perrin, 1917.

ment de la charge sous bois tu le crias, ton mot devenu sous les obus fantastique et sublime : « Attention ! ceux qui n'ont pas gagné vont gagner ! »

Et quatre jours plus tard, lorsque nous défilions au retour des tranchées dans la rue de Clermont-en-Argonne, les femmes pleuraient, les enfants saluaient ce débris de bataillon où tant d'officiers, tant d'hommes manquaient, car beaucoup l'avaient gagné, « le joli *cocotier en argent* dans la rangée supérieure ».

Où es-tu maintenant, pauvre diable, bonisseur, ô gavroche !...

Dans tous les corps, dans toutes les situations, il a existé, ce numéro extraordinaire qui plaisante, rigole et entretient le moral des copains par une bonne humeur devenue dans de si durs moments un tel exemple et une telle vertu que l'on doit en faire état dans les textes de citations :

« MOTHIRON (Maurice), sergent-fourrier au 41e régiment d'infanterie coloniale : Beau type de sous-officier. Déjà blessé en septembre 1914, vient de l'être à nouveau le 3 octobre 1915, au cours d'une action où il n'a cessé d'encourager ses hommes *par ses boutades et ses reparties heureuses.* »

Parti au ravitaillement pendant un des premiers combats devant Verdun, le zouave Brocquard revient triomphant. Il a trouvé du vin. Les dix-neuf bidons que lui ont confiés ses camarades forment sur ses reins une lourde grappe. Au moment où il s'apprête à sauter dans la tranchée, une balle lui fracasse la jambe et le cloue sur place. Il ne dit que ces mots : « *Ah! les salauds, les voilà maintenant qui visent le pinard!* »

Voilà le véritable troupier français. C'est de cette façon-là qu'il convient de se battre ; c'est en ces hommes toujours gais que le chef peut avoir confiance. Ils lui fourniront en toute occasion le maximum de rendement. On le voit bien lorsqu'ils sont atteints ou que la situation devient terrible : ces hommes gais sont alors de véritables stoïciens :

« RICHARD (Victor), soldat de 1re classe au 316e régiment territorial d'infanterie : Excellent soldat sous tous les rapports. Etant au travail, le 18 mars 1916, dans un boyau de première ligne et plusieurs obus étant tombés près de lui, a continué son travail *en plaisantant et sans chercher à se garer*, donnant à ses camarades un bel exemple de courage et de sang-froid. Ayant reçu peu après une blessure grave, n'a fait entendre aucune plainte. Amputé du bras gauche. »

« Blanchon (Pierre), caporal au 329e régiment d'infanterie : Le 29 septembre 1915, au cours de l'attaque d'une tranchée ennemie, blessé mortellement devant le réseau de fils de fer jusqu'où il avait entraîné ses hommes *en plaisantant pour soutenir leur moral*, refusa de se laisser enlever par eux afin de ne pas exposer, leur dit-il, inutilement leur vie. »

« Gosse (Arthur), caporal au 33e régiment d'infanterie : Gradé d'un courage et d'une vigueur exemplaires. Le 2 mars 1916, au cours d'un bombardement d'artillerie extrêmement violent, n'a cessé de montrer le plus absolu mépris du danger, *plaisantant avec ses hommes et multipliant les procédés de nature à leur conserver le calme et la confiance*. Blessé grièvement d'une balle à l'épaule, alors que chacun s'empressait autour de lui, a refusé de se laisser panser, a maintenu ses hommes à leurs places et est resté à son poste, disant : « Laissez-moi tranquille et occupez-vous des Boches. »

« Huet, soldat au 405e régiment d'infanterie : Veilleur intrépide dans une tranchée de première ligne violemment bombardée. Mortellement blessé et n'ayant pu être porté à l'arrière que plusieurs

heures après, a su rester pour ses camarades *un vivant exemple de gaîté, de courage et d'entrain*, alors que les deux pieds fauchés, un bras cassé, il déclarait notamment : « *Je suis encore bon pour l'aviation.* »

Lorsque j'ai entendu certains de ces mots effarants, jaillis d'un si beau naturel, je me suis parfois demandé si ce peuple n'était pas supérieur à l'étrange désordre politique, au gâchis qui était le lot de la nation en temps de paix.

Il était dupe de tout, ce peuple de France. Le voici avec un réalisme souriant que rien ne trompe. Il semble qu'il soit capable maintenant de réprouver toutes les duperies. Mais sait-on jamais?...

En décembre 1914, au temps où les communiqués redisaient chaque fois, d'une façon absurde, que l'on avait légèrement progressé à tel ou tel endroit, un lieutenant aperçoit dans le brouillard du matin des Allemands devant sa tranchée. Il commande : « A 800 mètres... Objectif : les travailleurs à gauche de la haie... Joue... feu !... » La hausse étant trop courte, il rectifie : « A 1.000 mètres... Joue... feu ! » Alors le loustic de l'escouade : « Mince ! Nous avons progressé de 200 mètres. »

Est-il façon plus aimable de montrer que l'on

ne s'en laisse point conter, même par les gens les mieux intentionnés ?

La génération qui sortira de la guerre sera ou très énergique, ou un peu sceptique. En tous cas, elle n'aimera pas la rhétorique. Ecoutez cette petite histoire-là :

Je pourrais dire en quelle tranchée d'Argonne la chose se passa. Quelques minutes avant l'attaque, chacun est à son poste : les officiers tiennent leur montre en main.

Bon temps de bataille : un ciel légèrement couvert, mais la pluie n'est pas à redouter ; ni trop chaud, ni trop froid ; c'est ce qu'il faut. Soudain un peu avant la minute suprême, voici que le ciel s'ouvre comme un rideau et que le soleil apparaît plein de flammes sur un tapis d'azur.

C'est si beau, si soudain, que le moindre poilu en est frappé. On échange des impressions ; quelqu'un a peut-être murmuré : « Le soleil d'Austerlitz ! »

Alors un sergent ennemi du bourrage de crâne, s'adressant non point à ses hommes, mais à l'astre lui-même, hausse les épaules et gouaille : « Ah ! ça va bien, pas de boniment ! »

C'est sur ces mots que l'attaque se déclancha.

Voilà ce que nos troupiers, voilà ce que mes camarades et moi répéterons après la guerre :

« Pas de boniment ! Pas de discours de réunion publique ! Pas de grands mots ! Mais du travail, de l'ordre, de la lucidité. »

Car nous voulons bien nous faire tuer, tant que la chose sera nécessaire. Mais nous ne voudrons pas avoir fait la guerre pour rien. Que les phraseurs, les orateurs, les menteurs s'attendent à notre mépris, à nos rires ! Ils ne seront pas dénués d'une rude énergie.

LA HAINE

Les pacifistes aveugles et bêlants, les réformés, les obèses, les malingres, les trembleurs du service auxiliaire, et les gens qui craignent pour leurs rentes, et ceux qui n'ont jamais pensé qu'à leurs plaisirs, tous les sots que le bas égoïsme mène, et ceux qui, n'osant pas regarder la réalité en face, se réfugient dans des contes de nourrice, peuvent essayer de plastronner encore et se parer d'une fausse élégance en affectant d'être entre tous raisonnables et sages et de ne point détester nos ennemis ; nous, les combattants, ne prenons pas ces précautions et raisonnons autrement : le Boche est odieux, et nous le détestons de toutes les forces de notre énergie et de nos âmes.

Il est inconcevable que certaines gens, réfugiés à l'arrière pour excès de graisse et de bonne santé, osent proférer des paroles de réconciliation et de paix à l'égard de ces brutes qui démolissent nos villages et nos villes, affament nos frères et ont

voulu faire de nous leurs esclaves. Les combattants n'admettent pas ces sortes de fadaises, qui sont en même temps des ferments mauvais, des germes de désertion et de lâcheté.

Sur ce point tous les combattants sont d'accord; et voici, par exemple, ce qu'écrit dans *le Tord-Boyau* de juin-juillet 1918 un simple caporal du front, le fantassin Henri Davoust, du 80e d'infanterie :

Nous croyons et nous disons qu'il est déconcertant qu'à l'heure de guerre où nous sommes, une voix s'élève pleine d'accents pathétiques pour chanter au sein de notre monde meurtri :

Bénis ceux qui sont morts, simplement en victimes,
Et n'ayant de la guerre éprouvé que l'horreur !
Bénis ceux qui sont morts, sans nourrir en leur cœur
La haine et tous ses maux, la gloire et tous ses crimes.

Passe encore sur la gloire, devenue pourtant bien impersonnelle et anonyme ; mais alors que notre ennemi ne rêve que de massacres plus immenses, qu'il semble s'être juré de ne faire qu'un cimetière des pays qu'il occupe ou qu'il parviendra à occuper, n'est-il pas vraiment prématuré de paraître lui offrir, sur un plat d'or, la bénédiction des « victimes » tombées sous ses coups ?

Dans l'alternative que le Boche a délibérément posée

à l'humanité de périr ou de se soumettre, le devoir de celle-ci peut-il être autre que de s'entretenir dans la haine, ainsi que les anciens entretenaient le culte de leur foyer par la flamme de Vesta ! Cette nécessité nous paraît si évidente, si limpide, si incontestable autrement que par d'éloquents paradoxes, que nous concevons à peine qu'elle ne s'impose pas naturellement à un cerveau ordonné, défendu contre les entraînements du rêve par la froide leçon des réalités.

Nous ignorons si, dans cent ans, il sera possible de disserter sans passion de cette guerre et de ses origines, mais pour nous, hommes de maintenant, la haine de l'Allemand est devenue partie intégrante de nos sentiments. Elle est un rythme de notre âme, aussi bien que l'amour, dont la haine est d'ailleurs la contre-partie fatale. C'est aimer le bien que de haïr le mal ; c'est aimer la sainte paix que de haïr la guerre infiniment, et, avec la guerre, ceux qui en sont les fauteurs et les partisans, à ce point qu'ils la poursuivent jusqu'au fond des steppes russes, nonobstant la soumission et la passivité d'une nation désarmée.

En haïssant le Boche nous haïssons jusqu'en sa substance ce militarisme germanique, dont le nôtre, si désagréable qu'il nous semble, n'est qu'une bien pâle imitation. Et à moins de donner dans le système de la non-résistance au mal, cher aux illuminés maximalistes, à moins de consentir au principe de la monarchie universelle allemande, on ne voit pas bien comment nous pourrions lutter sans haïr, sans désirer

de toutes nos fibres la destruction individuelle de chaque ennemi. Se battre en coulant vers l'adversaire de fraternelles œillades est sans doute un beau thème pour un poème harmonieux, mais c'est extrêmement difficile sur le terrain.

La sauvagerie allemande ne nous laisse pas le choix. Que M. G. P. (l'auteur des quatre vers cités plus haut) veuille bien se reporter à tous les témoignages qui l'inscrivent en signes sanglants au livre ouvert de l'histoire ; qu'il dise si le hasard l'ayant voulu mettre lui-même sous la dure loi du vainqueur, si ayant vu autour de soi profaner des êtres chers, une amie, une sœur, il eût trouvé d'aussi attendrissantes paroles pour renier toute haine !

La mission des poètes est assez belle de devancer par leur verbe les temps adoucis où la haine aura disparu d'entre les peuples ; mais dans l'attente de ce mystérieux avenir il nous faut vivre le dur présent où la haine est le lien de nos actes. Nous battre sans maudire serait renoncer à la bataille. Cette éventualité, évidemment, pour nous, soldats, n'a rien que d'engageant ; il est superflu de nous en dire les avantages. Nous sommes, et dans l'instant même, pour une paix Wilson, pour une noble paix, d'amitié universelle, où nous déposerons le fardeau de notre haine en même temps que nos armes, et M. G. P. lui-même ne peut se faire qu'une pâle figuration de l'allégresse qui nous saisirait. Mais, hélas ! sauf les socialistes, qui sont en prison, personne en Allemagne ne le veut

comme nous, et nous ne pouvons pourtant pas souscrire à une paix maximaliste qui remettrait le soin aux troupes impériales d'organiser l'ordre parmi nous.

Nous vivons (ou nous mourons) des temps durs. L'homme civilisé d'aujourd'hui, revenu, après une lente et laborieuse civilisation, à des temps pires que les temps les plus barbares, doit cuirasser son âme ; mais la haine lui est aussi nécessaire que le sont aux soldats les armes et les tranchées qui les protègent.

Que les poètes alimentent plutôt cette haine sacrée qui est la gardienne de la liberté ! Qu'ils la dressent contre le mal et contre tout ce qui s'oppose à l'affranchissement de l'individu ; qu'ils propagent la haine contre la misère et contre l'exploitation de l'homme par l'homme, en même temps que contre les militarismes et les guerres ! Tout l'espoir d'une humanité plus noble est inclus en ces haines.

On dira, peut être, que le soldat ne hait pas ; que s'il lui arrive de parler du Boche, c'est sur un ton qui exclut l'existence de toute inimitié profonde.

Cela vaut d'être regardé de près, car si les Allemands, eux, ne se privent pas de nous détester, il est véridique que la nation française ne semble nourrir contre son ennemi qu'une sorte d'aversion hautaine, qui ne va pas au delà du vœu de sa défaite dans cette guerre et de garanties de paix pour la suite. Et même on peut dire que tous nous espérons vaguement qu'une heure viendra où le peuple allemand recon-

naissant ses torts offrira de les réparer, afin que nous l'admettions dans le sein de notre société des nations.

Le soldat français ne hait donc le Boche qu'en mesure des efforts que celui-ci déploie pour se rendre haïssable. Et il ne le hait qu'en fonction de la puissance générale de haine que les événements déposèrent au cœur de sa race. Il n'a guère ainsi qu'un minimum de haine, le minimum nécessaire à la poursuite de la guerre. Mais il existe et il suffit. Cet irréductible noyau est en chacun de nous, mais sans que nous jugions nécessaire de l'entourer des grands mots chers aux bourreurs de crâne et aux bravaches. Sans lui le front ne pourrait exister : il se dissoudrait comme le front russe. S'ils ne haïssaient pas le Boche et toute l'incivilisation qu'il incarne, s'ils n'étaient possédés d'un esprit de vindicte, comment les soldats resteraient-ils depuis quatre ans, endurant ce qu'ils endurent ? La raison tout intellectuelle de se refuser à reconnaître la suprématie ennemie serait insuffisante, si cette suprématie n'était haïssable.

Il n'est nul besoin que la haine s'exprime autrement qu'en des actes si probants. Remarquons que la haine diffère encore de l'amour en ce qu'elle ne sent pas la nécessité de s'épancher ; elle se garde et vit par elle-même, sans avoir besoin de s'exprimer. Sa pudeur est infiniment plus sévère que celle de l'amour, dont les fragiles barrières finissent le plus souvent par céder à des entreprises bien conduites...

La haine du soldat n'est pas une haine extérieure

et verbale, mais qu'on ne croie pas qu'elle manque pour cela de s'attester.

Reconnaissons-le : sauf quelques rares amateurs et les gendarmes, le Français n'aime pas la vie militaire. Nous croyons même qu'il la déteste cordialement, et n'était qu'il est le meilleur combattant du monde on pourrait dire, sans lui faire injure, qu'il en est le plus mauvais soldat A tout instant, il grogne contre les mille vicissitudes du métier, et les fortes apostrophes que le troupier prodigue à son état sont autant de preuves sensibles des sentiments qu'il entretient à cet égard.

Et tout de même, on ne peut pas croire que des millions d'hommes libres, nourrissant pour la dépendance des armées une aversion naturelle, continueraient de s'y soumettre avec une si constante abnégation, s'ils n'étaient mus par une force intérieure qui l'emporte et qui est proprement la haine de l'ennemi.

Les puissants adjectifs dont se sert couramment le soldat contre le métier militaire et contre la guerre expriment cette haine. Ils ne sont qu'une transposition inconsciente résultant de cette pudeur que nous avons dite.

Au combat, le soldat qui tire, l'artilleur qui pointe sa pièce sur un rassemblement et voit l'efficacité du tir, ont, sans aucun instinct sanguinaire, le sentiment de faire bonne besogne. Ils se félicitent joyeusement de la mort de tout ennemi, parce qu'ils sont animés d'une haine légitime. C'est cette haine qui les soutient, qui leur permet de supporter le reste du temps les

servitudes et les tourments de leur ingrate existence et aussi d'accepter plus légèrement pour eux-mêmes le risque de mort.

Supposons toute haine s'évaporant subitement de l'âme de nos soldats, quelle puissance humaine serait assez forte pour les retenir un instant de plus sous les armes ? Ce qui cimente la force des armées beaucoup plus que la froide discipline, c'est, à notre humble avis, la haine de l'Allemand, haine intime et parfois inconsciente qui anime chacun.

Peut-être en va-t-il autrement chez le Boche. Peut-être une discipline plus sauvage, l'amour inné du pillage, l'espoir d'un nouveau butin ou de garder celui qu'il a, servent-ils d'adjuvant à la haine qu'il nous porte et suffisent-ils à le maintenir asservi à son horrible militarisme.

Mais, sans vouloir nous faire meilleurs que nature, les raisons qui font accepter son sort à notre soldat sont plus nobles, et nous pouvons proclamer que sa haine est sainte. C'est ce qui en fait une « victime » si l'on veut, une victime dont la sainteté obscure est égale aux plus touchantes, mais une victime qui ne se laisse cependant pas égorger comme un agneau sans défense. Et quand le poète mieux inspiré réclame :

Le meurtrier sacré qui fait justice aux rois

n'est-il pas à son tour transporté par la plus sacrée des haines, celle qui appelle la vengeance et qui veut s'assouvir dans le sang des bourreaux ?

Car s'il lui est facile ensuite de s'écrier :

Le seul vrai châtiment est celui qui pardonne,
Il est le grand silence où tout se concilie...

le soldat peut-il lever les yeux de son dur et ingrat labeur pour s'attendrir aux brillantes espérances de réconciliation de l'espèce humaine, dont le moins qu'on en puisse dire actuellement est que pour se réconcilier il faut être deux, et que l'ennemi ne paraît guère désireux d'avancer l'heure de cette aimable « fraternisation » ?

Verhaeren ne fut-il pas aussi le plus fraternel et le plus humain des poètes, accessible, au surplus, à toutes les forces de l'intelligence allemande ? Cela devait-il l'empêcher de devenir, en face du crime, l'incarnation vivante de la vengeance et de la haine, le prophète inspiré appelant le feu de l'enfer et le châtiment des nations contre les sanglants dévastateurs de sa terre pacifique, contre ceux qui voulurent détruire pour des millions d'hommes toute la beauté et toute la joie de vivre ?

J'ai tenu à citer en entier l'opinion du caporal Henri Davoust. Nos sentiments personnels seraient peu, s'ils ne s'étayaient point sur ceux des combattants, nos camarades. Et nous éprouvons une joie intellectuelle féconde à découvrir chez eux les pensées que nous avons eues, avec les mêmes couleurs, la même âpreté, une force identique et

pareillement virile. Les sottises, durant cette guerre, ont été surtout dites par des gens de l'arrière.

Et rien n'est plus indispensable au soldat que la haine, dans une guerre où il défend ses biens, son bonheur et sa vie contre le plus féroce et le plus perfide des agresseurs.

TU SOUFFRIRAS OBSCURÉMENT

Couché sur le lit d'hôpital, je songe à ce qui m'est personnellement le plus pénible, le plus désagréable, dans le fait de revenir à la tranchée, au combat, au dur labeur de la guerre.

Mourir, ne plus revoir mes amis et les miens, abandonner toutes chances de travail et de joie en ce monde, il y a trois ans et demi que je suis fait à cette idée : elle ne me touche plus ; je suis, à proprement parler, desséché, vidé de cinquante sentiments et pensées moyennes ; ce qui est à moi ne m'appartient plus ; et je me sens souvent comme étranger, distant, séparé déjà de mon univers de jadis. Celui qui s'est cru tant de fois mort, ou à la veille de l'être, n'est plus accroché à la vie.

Etre blessé, souffrir, m'ennuierait plus. Mais tant ont souffert et souffriront encore, que l'on peut accepter la malchance comme eux.

Etre amputé, rester sourd, aveugle, infirme,

tout cela, je m'y résigne. Restent les autres sens avec lesquels on peut vivre.

Mais il y a une chose à laquelle je ne me résigne pas, que je ne peux arriver à admettre, à laquelle je ne peux me plier ; et c'est que tout cela que j'ai à endurer encore et que j'endurerai sans me plaindre et sans rechigner, que tout cet effort démesuré en somme, patient, terrible, sans limites, sans rémission véritable et qui durera jusqu'à la défaite définitive de ces brutes, que tout ce travail cyclopéen et affreux dans sa nature comme par les douleurs qu'il engendre, que tout cela reste anonyme, obscur, sans gloire véritable, sans poésie, sans lumière et beauté.

Dans les autres guerres, du moins, le soldat de dernière classe qui combattait voyait quelque chose sous la face des cieux où il attendait l'ennemi nez à nez, face à face. Il vivait, il pensait, il rigolait en se faisant casser la gueule. Il était un être et un homme. J'ai combattu au Maroc. C'est la guerre à l'ancienne mode : on voit l'adversaire, il vous voit, et l'on se tape dessus crânement. Le plus beau plaisir de la vie.

Mais dans ces trous, dans la boue, dans la tranchée, sous le feu de canons lointains qui ne vous visent même pas, quelle sombre horreur, quel pauvre drame !

Tu souffriras, tu tomberas, tu mourras obscurément, voilà le lot, la loi du soldat de cette guerre.

C'est le plus dur effort, l'acceptation la plus étrangère à son être, la résignation la plus amère à une rude et lourde loi, que l'on demande là à cet homme. Et cet effort, cette acceptation, cette résignation, à la veille, au moment du renoncement suprême, il vous les offre, ô civils, ô faibles, ô vieillards, ô malades, et vous, femmes, enfants, pour qui l'on se bat et l'on meurt ! Et vous comprenez peut-être à peine la grandeur, le don absolu et total qu'il y a dans ce sacrifice et dans cet abandon.

Il tombera, comme tant d'autres. Un coin de champ, le repli d'une combe, une toile de tente, rien peut-être... Vous ne saurez même pas son nom. Il aura pour vous, obscurément, tout donné.

Mars 1918.

TU RELÈVERAS TES MORTS !

Le problème se pose ainsi, pour les lâches : Étant donné un mort français en avant des lignes, n'est-il pas inutile de risquer la peau d'un ou de plusieurs hommes pour ne ramener que la dépouille charnelle d'un camarade ou de quelque inconnu ?

Pour qui ne connaît pas l'armée et la guerre la réponse est faite d'avance : le cadavre d'un mort ne vaut point le risque de perdre un soldat. Et cette proposition semble si simple, si naturelle, si nette, que vous allez tous l'adopter.

Arrêtez-vous cependant, et méditez : les raisons qui font ne pas hésiter un vrai chef de guerre à lancer parfois des hommes en avant pour tenter de ramener les corps de leurs camarades sont si fortes, si poignantes et si spéciales à la fois, qu'elles ne peuvent jaillir de la cervelle d'un embusqué.

L'armée, grande machine, n'est pas qu'une machine. Après toutes les organisations, toutes les

dispositions pratiques et les agencements de matériel, une chose demeure, qui couronne tout, qui donne la victoire, ou par ses défaillances amène les paniques et les désastres, et c'est la force morale. Une armée n'est victorieuse que parce qu'elle le veut. Tout ce qui servira à cultiver cette volonté et cette force morale doit être encouragé, même si dans ce travail de préparation, d'enrichissement, de renouvellement de la tenue virile et du désir de vaincre, on doit éprouver des pertes.

Cette rééducation, cet entraînement perpétuels ont été, en effet, très souvent effectués sous le feu, pendant cette guerre, et le théâtre de l'enseignement comportait des risques. Mais ce qui importait, ce n'était pas la mort d'un homme, c'était le désir de vaincre de la compagnie ou du bataillon. Pour que ce désir demeurât ardent, pour que l'esprit de dévouement, de sacrifice restât vivace chez tous, tout devait être fait, les chances les plus graves devaient être courues. Le mépris du danger et de la mort est une contagion qu'il s'agit de répandre. Et n'oublions pas qu'une troupe qui n'a pas subi de pertes depuis longtemps, peut flancher tout d'un coup : on l'a vu en mars 1916, à Malancourt. Ce qui comptera, après la victoire, ce ne sera pas le chiffre des pertes ; ce seront les

résultats politiques et la liberté conservée aux générations à venir.

Or, entre toutes les entreprises, parmi tous les moyens qui peuvent élever l'esprit et la tenue morale d'une troupe, il n'en est pas de plus beau, de plus âpre, de plus sûr que la relève des morts. Une bonne troupe fait tout pour ne pas laisser sur le terrain les cadavres des amis tombés glorieusement. Elle montre ainsi son unité morale, le culte qu'elle porte à la bravoure et le respect de ses héros.

Imaginez cette clairière de l'Argonne où parmi les trous de 305 un sous-lieutenant de chasseurs à pied est parvenu la veille à prendre la crête qu'on lui avait dit d'occuper. Devant lui est le plateau sur lequel, fauché par les feux de mitrailleuses, il a dû rétrograder, ayant perdu les deux tiers de son effectif. Quelques hommes sont revenus mourir près de lui, et cette nuit, dans les intervalles des contre-attaques allemandes, on a retiré les morts tombés dans les fougères au plus près de la tranchée. Ils sont là, rangés devant l'ancien abri de téléphoniste où il a établi son poste de commandement : dans l'herbe humide que dore le soleil du matin, le bras contracté sur la face, tordus, convulsés, ou tombés comme de grands paquets de linge, salis par la terre, méconnaissables, certains

la tête ouverte comme d'un coup de maillet, quinze formes, hier matin des êtres vivants, jeunes, joyeux, pleins d'espoirs et de désirs.

— Vous ferez prévenir les infirmiers, pour qu'on les emporte au poste de secours.

Puis il part inspecter sa nouvelle tranchée, peu profonde encore, où l'on doit circuler à croupetons pour ne pas se faire viser. Mais là, dans l'herbe, en avant, des formes encore, taches bleues allongées, la tête vers l'ennemi... Et là, en travers de ce boyau où l'on s'est battu la veille, tombé en le franchissant et tout le corps en équilibre sur son fusil qui s'est accroché à des branches, un chasseur raide et suspendu, une jambe ballante.

Le sous-lieutenant se retourne vers ses hommes, vers son dernier sergent :

— On ne peut pas laisser les corps de ces chasseurs en avant de nos lignes. Je ne veux que des volontaires, mais j'espère que tout le monde marchera.

Les petits chasseurs, mouillés, transis par l'ondée qui dura toute la nuit, baissent un peu la tête : ils ont compris. Et ce soir, et cette nuit, durant la nuit entière, puis encore pendant deux autres nuits, ils iront à plat ventre, avec des toiles de tente, des ceintures, des cordes. Le sous-lieutenant, assis à la porte de son abri, les voit reve-

nir avec leur funèbre fardeau. On regarde les traits du mort, ses papiers, à la lueur de la petite lampe électrique.

— C'est Bavois... C'est Désir... C'est le petit Jules...

Et l'on évoque alors, devant ces restes affreux, chaque jour moins humains, celui qui criait encore, transfiguré : « En avant ! » deux minutes avant d'être foudroyé par la balle en pleine tempe, et celui qui riait toujours, et celui qui s'était engagé, petit ouvrier zingueur des Batignolles, parce que c'était la guerre et que Paris est toujours Paris, patriote et charmant.

À la relève, sous la pluie, devant ce cimetière de forêt qui dans ces tristes jours reçut plus de cinq cents cadavres, nous les avons saluées, les capotes bleu foncé de nos camarades, qui ressortaient parmi le drap horizon des fantassins, tous jetés en vrac en tas d'un mètre de haut sur la terre gluante. Une petite pluie tombait.

O héros ! camarades, nous vous avions relevés. Depuis ce jour tous surent que, même s'ils tombaient, nous ferions tout pour eux. Lorsqu'un matin d'hiver, aux Courtes-Chausses, un artilleur et un fantassin égarés sur un glacis blanc de neige tombèrent, victimes de l'imprudence du premier, tandis que je dégringolais la pente et remontais

le ravin, dans le boyau tortueux où mon cœur palpitait, fatigué par la course et peut-être par l'émotion, deux chasseurs en avant de moi couraient plus vite encore : c'étaient deux de ceux qui avaient relevé les morts, six mois auparavant.

L'exemple, le précepte avaient agi. Tu relèveras tes morts ! Ils couraient, droitement. Je dus les modérer. Mais comme j'étais fier, en silence, d'avoir donné le premier ordre. Je les avais faits, ces hommes, à l'image de mes pensées.

LA FOI

Les fidèles de certaines religions prétendent que la guerre et la présence continue du danger et de la mort ont développé, raffermi, fait renaître les sentiments religieux chez les militaires perpétuellement exposés aux risques du combat. Ceci est vrai pour un nombre de combattants que nul ne pourra jamais préciser.

Mais je ne veux pas, en ce moment, étudier ce problème, intéressant surtout pour les croyants eux-mêmes, et qui ne me paraît pas absolument lié aux fins dernières de la guerre que nous faisons. Ce qui m'intéresse, ce sur quoi je veux attirer l'attention, c'est une autre sorte de croyance, une autre foi, une autre religion. Et celle-là, nos soldats la possèdent, ils la vivent ; elle les remplit, elle les anime ; c'est la foi dans la victoire et dans les destinées éternelles de la patrie.

Il est indispensable que le combattant possède cette sorte de foi.

Un homme normal ne peut pas éternellement combattre ; il ne peut pas, tour à tour, supporter les risques de l'attaque, de la charge à la baïonnette et même de la simple vie de tranchée, s'il n'attend pas le succès de l'entreprise à laquelle il prend part, s'il n'espère pas un résultat direct, certain, immédiat, s'il ne croit pas à la victoire et à l'efficacité de son effort.

Vous pouvez, un jour, en un moment difficile, confier à cet homme une mission de sacrifice, d'où il a toutes les chances de ne point se tirer. Il l'acceptera et la remplira sans phrases. Mais, s'il s'en tire, ne lui demandez pas le même effort le lendemain ; rares sont ceux qui ont de l'héroïsme dix jours d'affilée et surtout qui supporteraient perpétuellement l'idée d'un quasi-suicide. Tandis que l'odeur de la victoire excite, entraîne et vous rend supérieur à tout.

Cette croyance, cet espoir, ce désir de victoire, c'est la véritable foi du combattant.

Jamais troupiers dans le monde ne possédèrent davantage cette foi, cette ardeur, cette confiance que nos soldats français. Ils ont foi dans la victoire, malgré toutes les difficultés, les mésaventures, les échecs partiels, les horreurs et même malgré l'interminable longueur de cette atroce mêlée, comme des soldats européens qui auraient

à se battre contre des nègres. L'Allemand, nous le méprisons parce qu'il est plus bête que nous.

Depuis le début de la guerre, ce fut toujours ainsi : petits soldats et cavaliers des combats de couverture qui secouaient les Allemands et les rossaient dans des affaires de détail, troupes imprudentes du 22 août 1914, divisions victorieuses du 25 et du 29 août, héros de l'Ourcq, de la Marne, du Grand Couronné et de l'Yser, chasseurs de Lorette et de l'Alsace, défenseurs obstinés de l'Argonne en 1914 et 1915, assaillants boueux des Éparges, de Beauséjour et de Vauquois, vainqueurs de Carency, de Touvent et de la Champagne, troupes accrochées pendant tout 1916 aux avancées de Verdun, combattants de la Somme, du Chemin des Dames et, aujourd'hui, sauveteurs d'Amiens, des ports de la Manche et de Compiègne, c'est la foi dans le succès final qui les enflamma et qui les mène.

Ils croient en eux-mêmes ; ils croient en leur courage ; ils ont confiance en leurs chefs, en leurs camarades, dans le groupe qu'ils forment, dans l'avenir et dans les destinées éternelles de la patrie.

Un des rares Allemands doués de quelque sens psychologique, le prince de Bülow, l'a remarqué avant la guerre : jamais peuple n'a cru en lui-même comme le peuple français.

Citoyens de l'arrière, que le même esprit, la même foi vous inspire, vous rassérène et vous guide ! Ces soldats vous le disent, ils le répètent, ils le crient en face de toutes les divisions d'attaque ramassées sur le front russe et sur le nôtre pour tenter le sauvetage de la dynastie des Hohenzollern : « Non, France, tu vivras. Nous sommes là. Tu ne peux pas périr ! »

Mai 1918.

L'OPINIATRETÉ DES FRANÇAIS

On les disait légers, inconstants, peu fidèles. La guerre a révélé au monde que *l'opiniâtreté est une vertu française.*

Chaque jour la guerre nous fournit de nouveaux exemples de la vérité de ce principe. En voici quelques-uns cueillis au hasard dans une liste de citations :

« Le 5e bataillon du 307e régiment d'infanterie sous les ordres du commandant Veyssi : violemment attaqué le 15 novembre 1916, après un bombardement qui avait presque nivelé ses tranchées, a résisté avec une admirable ténacité alors que ses armes couvertes de boue ne fonctionnaient plus. Un instant bousculé par des forces supérieures, s'est ressaisi, a contre-attaqué avec le seul concours de ses grenades et rétabli ses lignes, tandis que ses dernières réserves s'engageaient à fond

et spontanément pour reconquérir un ouvrage perdu par une unité voisine. A fait de nombreux prisonniers. »

« La 15e compagnie du 338e régiment d'infanterie sous les ordres du capitaine Theilloux : le 15 novembre 1916, violemment attaquée à la pointe du jour et presque complètement encerclée, s'est maintenue sur sa position malgré les efforts répétés de l'ennemi pour l'en déloger, a exécuté plusieurs contre-attaques à la grenade et à la baïonnette. Par sa ténacité et son héroïque résistance a tenu l'ennemi en échec et l'a mis hors d'état de tenir tête à la contre-attaque qui l'a rejeté hors de nos lignes. »

« La 17e compagnie du 338e régiment d'infanterie sous les ordres du lieutenant Rendu : attaquée violemment le 15 novembre 1916 à la pointe du jour et menacée d'être prise à revers par suite d'une irruption de l'ennemi dans la première ligne, s'est défendue énergiquement en repliant sa gauche, puis, passant à la contre-attaque, a bousculé l'ennemi, maintenu inébranlablement sa position aussi bien par son feu qu'en combattant à la grenade, et empêché l'ennemi de profiter de la brèche créée à sa gauche ; a puissamment contribué

par sa ténacité et son énergique résistance au succès de la contre-attaque lancée pour boucher la trouée. »

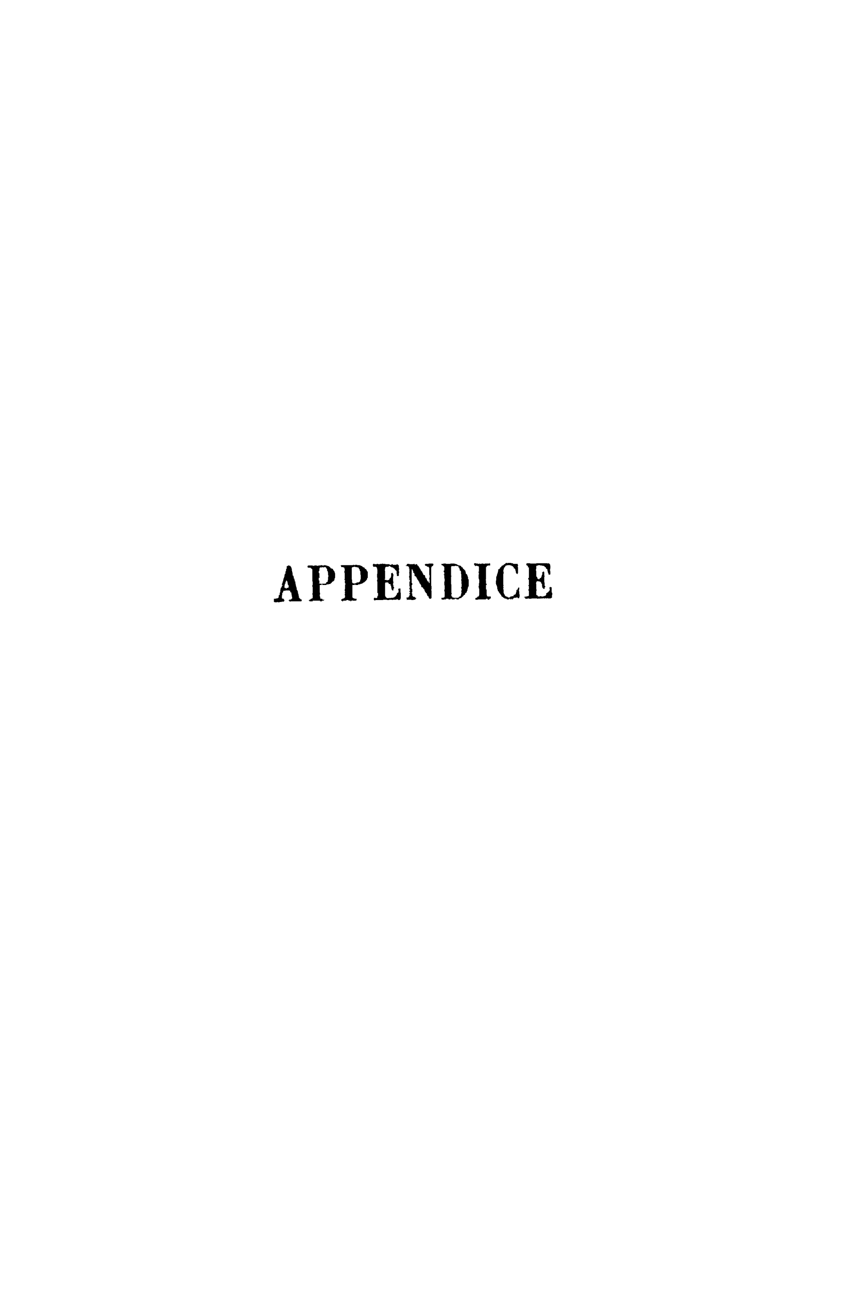
« Lacapelle, général commandant la ...e division d'infanterie : commandant une division et une nombreuse artillerie dans un secteur particulièrement actif, a fait preuve des plus grandes qualités de sang-froid et de ténacité en maintenant ses positions contre des attaques répétées et en préparant en même temps, en tous détails, une reprise du mouvement offensif. »

« 2e compagnie du 76e régiment d'infanterie : pendant les journées des 25, 26 et 27 septembre, sous un feu violent de mitrailleuses qui la prenait de front et de flanc, s'est accrochée à l'ennemi avec une héroïque ténacité et le plus complet esprit de sacrifice. Ayant perdu son commandant de compagnie, le lieutenant Siabelli, le sous-lieutenant Royer, tués, et 60 °/o de son effectif, a progressé pied à pied, sous le commandement des officiers survivants, les sous-lieutenants Quinot et Clauzard, luttant à la grenade toute la nuit du 26 au 27, et finissant le 27 au matin par bondir dans la tranchée allemande dont elle s'est emparée, massacrant tous ceux de ses défenseurs qui résis-

taient encore et faisant plusieurs dizaines de prisonniers, détermina ainsi une progression de 1.200 mètres. »

« 2e section de la 2e compagnie de mitrailleuses du 15e bataillon de chasseurs à pied : occupant en première ligne une position particulièrement battue par l'artillerie lourde ennemie, a résisté pendant plusieurs jours sans faiblir à un bombardement des plus violents. Ses chefs successifs, l'adjudant Coulpier, les caporaux Busk et Girard, les chasseurs Tantôt, Denis, Guérin, Couraux, ayant été tués, ses pièces détruites, réduite au sergent Gros, blessé, et aux chasseurs Dupart (L.) et Fenaux, valides, faisant eux-mêmes le coup de feu, a conservé néanmoins le poste qui lui a été confié, donnant ainsi le plus magnifique exemple de sentiment du devoir et d'héroïsme. »

Si les Français, après la paix, mettent autant de ténacité dans les luttes commerciales que maintenant au combat, ils seront les maîtres du monde.



APPENDICE

L'ESPRIT D'OFFENSIVE

(UN ORDRE DU JOUR ALLEMAND)

M. Maurice Barrès a publié dans l'*Echo de Paris*, durant l'automne 1915, l'ordre suivant trouvé sur un officier allemand :

STRICTEMENT SECRET
Division Ditfurth VIIIe C. R.

A communiquer aux officiers seulement

ORDRE DE LA DIVISION

J'ai eu l'impression, ces temps derniers, que l'infanterie, sur quelques points, borne son action à la simple défensive.

Aussitôt que l'ennemi commence à lancer des bombes, elle se hâte d'ouvrir le feu ou de réclamer l'appui de l'artillerie, et se tient pour satisfaite quand le tir des bombes ennemies a été momentanément arrêté. Parfois même on semble croire qu'il est habile de tirer le moins possible pour ne pas provoquer le feu de l'ennemi.

Je ne saurais m'élever assez énergiquement contre de pareilles conceptions qui aboutissent nécessairement à tuer l'esprit d'offensive chez nos propres troupes, à éveiller et à fortifier chez l'ennemi le sentiment de sa supériorité. On laisse à l'ennemi toute sa liberté d'action et on subordonne sa propre action à la volonté de l'ennemi.

Il est possible qu'en manifestant de notre côté peu d'activité offensive, nous y gagnions momentanément un peu plus de tranquillité pour achever de consolider nos propres positions : mais cet avantage est bien peu de chose en comparaison de l'inconvénient qu'il présente pour nous de fournir également à l'ennemi le moyen de continuer à fortifier ses positions.

Nos efforts doivent tendre à préparer tous nos moyens en vue du jour prochain, je l'espère, où nous passerons à l'offensive décisive. Elle sera d'autant plus difficile que nous trouverons l'ennemi plus solidement retranché et moralement plus fort que nous.

Les photographies les plus récentes prises par nos aviateurs montrent nettement que l'ennemi a profité habilement du répit que lui laissait notre peu d'activité, pour consolider ses positions. Nombre de nouvelles tranchées de position et d'approche ont été établies par lui en quelques semaines.

MM. les commandants de brigades et de régiments sont invités à faire les plus grands efforts pour entretenir au plus haut degré sur tous les points de notre front l'activité offensive : il faut que notre action s'inspire de l'idée d'offensive et non de défensive et qu'au

lieu de subir la volonté de l'ennemi, nous lui imposions au contraire la nôtre. Nos troupes utiliseront à fond, de jour et de nuit, toutes les ressources et tous les moyens de fortune mis à leur disposition pour combattre l'ennemi et lui nuire sans relâche. L'artillerie ne peut intervenir que dans la limite des munitions dont elle dispose, et l'infanterie aura le plus souvent à se tirer d'affaire toute seule.

MM. les commandants des pionniers sont invités à faire amener aussi vite que possible sur le terrain les engins de toutes sortes destinés au combat à courte distance et à satisfaire, selon leurs moyens, aux besoins de l'infanterie.

DITFURTH.

Pour copie conforme :

KŒTHE,
capitaine d'état-major.

TABLE DES MATIÈRES

APPENDICE

MAYENNE, MPRIMERIE CHARLES COLIN